

An aerial photograph of a roundabout in a city. The roundabout is paved and has a central island. Several vintage cars from the 1930s are parked around the perimeter of the roundabout. Pedestrians are walking across the roundabout. The scene is captured from a high angle, showing the layout of the road and the surrounding area.

René Pujol

LE RESQUILLEUR SENTIMENTAL

1931

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

I. AU GANTELET.....	4
II. PRIMUM VIVERE.....	26
III. CARCAJOUX ET Cie.....	42
IV. SUR LES TRACES DE SHERLOCK HOLMES.	60
V. LE HASARD.....	82
VI. BRUMMEL.	97
VII. LES VOYAGES FORMENT LA JEUNESSE.	113
VIII. PARIS BY NIGHT.....	127
IX. UN BON SOMMEIL.....	151
X. LA CÔTE D'AZUR.....	164
XI. EXIGENCES MONDAINES.....	180
XII. L'INDIEN.....	193
XIII. QUINTETTE.....	207
XIV. LE HASARD.....	219

XV. ÉCLIPSE.....	235
XVI. L'ÉCROULEMENT.....	245
XVII. LA FOI QUI SAUVE.....	259
Ce livre numérique :.....	275

I.

AU GANTELET.

Jamais Robert Delessart n'avait trouvé la vie si pénible. Il sortait complètement épuisé d'une longue lutte contre un rumsteack. À ce moment, il eût soutenu devant n'importe quelle société savante qu'il y avait encore des plésiosaures, des diplodocus et des iguanodons. Le morceau de viande qui gisait sur son assiette n'avait jamais fait partie du corps d'un bœuf, ni même d'un palefroi.

– Fini ?... demanda le garçon.

– Oui, se résigna Robert.

Et tandis que l'assiette s'envolait avec grâce, il ajouta :

– Il est un peu dur, vous savez...

Le visage du garçon exprima une douleur profonde ; il décocha de biais un regard chargé de mépris et d'humiliation.

– Première qualité !... fit-il ; qu'est-ce qui marche ensuite ?...

– Une tarte aux mirabelles, dit Robert.

– Plus de tarte ! murmura tristement le garçon, comme pour signifier la fin de toutes les joies humaines.

– Un petit suisse, alors.

Le garçon secoua la tête d'un air désabusé.

– Plus de petit suisse.

– Dans ce cas, un yoghourt !... demanda Robert d'un ton ferme.

Car il savait par expérience que le yoghourt ne manque jamais.

– Un yoghourt, un !...

À cette clameur de victoire, le gérant, à l'autre bout du restaurant, ébaucha un pâle sourire qui signifiait :

– Enfin, nous en vendons un !...

Et tous les clients se retournèrent pour contempler le monsieur qui s'attaquait héroïquement au yoghourt.

Le garçon s'élança vers l'office. Il appartenait à la catégorie des coureurs, et non des équilibristes. Il n'était pas de ceux qui circulent solennellement avec d'impressionnantes piles de vaisselle, la corbeille à pain et une poignée de fourchettes superflues. Toujours galopant, virevoltant, tourbillonnant, il paraissait d'une activité dévorante, mais ce n'était qu'une illusion. Il ne charriait que des choses inutiles, et ne se rappelait jamais le titulaire de l'artichaut vinaigrette.

Chaque jour Robert prenait la décision irrévocable et farouche de changer de carré. Il payait, n'est-ce pas ?... Donc, il avait droit à des égards. Son rêve était de se faire servir par le grand Marcel, qui disait si finement en apportant la langue de veau aux câpres :

– En voilà une qui n'a jamais menti !

Mais dès qu'il entra dans le restaurant, le garçon coureur, qui nourrissait pour lui une affection débordante, criait :

– Trois minutes !... je vous garde une bonne place !

Et Robert n’osait aller plus loin. Furieux contre lui-même, il lisait son journal avec désespoir et regardait sournoisement manger les autres. Il songeait avec une amertume profonde :

– Il n’y aura plus d’abatis de volailles !

Il connaissait tous les clients : la petite dame qui broutait deux salades à chaque repas ; le gros monsieur diabétique qui précipitait un comprimé de saccharine dans son café ; le mulâtre qui vengeait ses aïeux de trois siècles d’esclavage en s’éternisant à table pour ennuyer les postulants ; le vieillard qui feuilletait l’annuaire du bureau des longitudes ; tous, enfin, jusqu’au maigre jeune homme, qui répétait quotidiennement :

– La France ne se sauvera pas ! Ce n’était pas la peine de faire 89, pour avoir le franc à quatre sous !... Il faudra descendre dans la rue plus tôt que vous ne pensez.

– Le garçon coureur lui servit un merlan frit plein d’imprévu.

– Voilà !... dit-il avec satisfaction.

Et il s'enfuit, véloce, brandissant un couteau insignifiant.

Robert contempla mélancoliquement le poisson, qu'un cuisinier poète avait orné d'un brin de persil ; il réussit à happer le tablier du garçon coureur.

– C'est un yoghourt que je veux !...

– Dans ce cas, riposta le garçon avec une logique écrasante, pourquoi demandez-vous un merlan ?...

– Moi ?... J'ai demandé un merlan ?...

Le garçon coureur était déjà loin, imposant le merlan à une forte dame qui s'épuisait en dénégations superflues.

Robert, pour cacher sa déconvenue, ouvrit son journal aux petites annonces. Il scrutait tous les matins les demandes d'emplois, car il nourrissait l'espoir de trouver un jour une situation magnifique. Une situation qui lui permettrait enfin de mettre en valeur ses brillantes qualités et de gagner beaucoup d'argent. Ces situations-là existent, il suffit de les trouver.

Depuis longtemps, Robert ne se laissait plus prendre au piège des « mille francs par mois sans abandonner occupations ordinaires », ou des « avenir assuré, sans connaissances spéciales, cautionnement exigé ». Il ne se sentait aucune aptitude pour placer de l'huile d'olive, vendre des dictionnaires de médecine, faire signer des contrats d'assurances sur la vie ou tricoter des bas à domicile avec des machines ingénieuses. Il cherchait un savant archéologue de qui il deviendrait le secrétaire d'abord, le légataire universel ensuite. Il avait son brevet élémentaire de capacité, et ne doutait point de sa science. Ne savait-il pas la date de couronnement de Charlemagne et celle de la bataille de Marignan ?

Le garçon coureur surgit de nouveau :

– Voilà la compote réclamée !...

Et, pivotant sur ses talons plats, il se rua vers le merlan que la forte dame refusait obstinément d'éventrer.

Robert avait l'habitude de ces avanies, mais il professait spécialement pour les compotes une horreur incoercible. Il se mit donc à frapper sur son verre en vociférant :

– Mon yoghourt !... Mon yoghourt !...

Le gérant, terrifié à l'idée que le yoghourt allait lui rester sur les bras, fonça :

– Le yoghourt de monsieur, voyons !

Le garçon coureur tira soudain un petit pot de sa poche marsupiale et le posa sur la table, comme eût fait un prestidigitateur :

– Ne nous assourdissez pas !... Il est là, votre yoghourt.

– Et le sucre ?...

Le garçon coureur n'entendit pas : il papillonnait déjà à l'autre bout de l'établissement.

À côté de Robert, un homme d'apparence mesquine, mais plein d'une sombre vaillance, triomphait d'un mutton-chop. Il mastiquait avec énergie, tandis qu'une femme au profil de chèvre l'épiait en pensant :

– Quand il aura fini sa côtelette, c'est moi sûrement qu'il mangera...

L'homme mesquin, sans perdre une bouchée, proféra à haute voix :

– Il y a des gens qui ne sont jamais contents !...

La femme-chèvre ajouta aussitôt, sans doute pour obtenir la grâce de l'ogre :

– Quand on est si exigeant, on va dans les palaces !...

Robert détestait les histoires. La certitude d'être le plus faible l'avait depuis longtemps rendu philosophe. Il avala son yoghourt sans sucre, ce qui, pour dire le vrai, lui procura un plaisir d'autant plus mince qu'il avait horreur du lait aigre. Il en prenait par simple système, à cause d'une nonchalance intestinale qu'il déplorait dans le secret de son cœur.

Il ingurgitait l'ultime cuillerée quand reparut le garçon coureur.

– Voilà le sucre, dit-il obligeamment.

Robert, ulcéré, répondit :

– L'addition !...

Ce mot figea sur place le garçon coureur, qui traça quelques hiéroglyphes en débitant :

– Quatorze et vingt-cinq font dix-neuf ; et quinze font un dix... deux de vin et trente de pain font trois quarante plus cinquante, cent quatre-vingt-dix... ça fait six francs moins deux sous.

Robert avait une façon personnelle de donner un pourboire. Il calcula le dix pour cent, et, ne pouvant décemment verser cinquante-neuf centimes, il en versa soixante. Puis il enleva prestement deux sous, dont il avait besoin pour acheter un timbre-poste.

Par malheur, il ne put s'enfuir à temps. Il mit quelques secondes de trop pour récupérer son chapeau, et se trouva nez à nez avec le garçon coureur qui raflait sa monnaie.

Robert rougit, jusqu'aux oreilles et jeta vingt-cinq centimes sur la nappe en papier.

– Au revoir Eugène, dit-il d'une voix digne.

– À la prochaine ! fit le garçon, toujours préoccupé de son infortuné merlan.

Et il empocha l'argent avec un dédain superbe, sans compter.

Un soleil de campagne, éclaboussant l'asphalte, dorant les façades, s'était égaré sur Paris. Tout le monde arborait ce sourire estival qui crispe les traits de l'humanité de juin à septembre. Le globe d'un réverbère s'irisait comme une bulle de savon au bout d'un chalumeau trop gros. Sur le trottoir,

on se bousculait avec ivresse : une horloge laissa choir une goutte cristalline.

– Une heure et demie, soupira Robert. C’est effrayant comme le temps passe...

Le bar où il buvait rituellement son moka sur le comptoir était rue Taitbout, près du boulevard. Il y rencontrait les mêmes bureaucrates dyspeptiques, les mêmes jeunes filles chlorotiques et gaies, qui le saluaient d’un : « Bonjour M’sieu, », de camarades.

Quand il arriva, l’assistance était grave ; chacun regardait droit devant soi, bien au-delà des murailles. Le patron fit siffler tristement son percolateur, et glissa devant le nouveau venu une tasse ébréchée.

– Qu’est-ce qu’il y a ?... demanda Robert.

Une blondinette répondit :

– Amélie Royelle s’est suicidée.

Robert ne connaissait pas Amélie Royelle.

– Mais si !... Cette grande brune si gentille, à qui il manquait une dent...

– La dent de l’œil, précisa le patron.

– Ah ! oui, dit Robert, pour couper court aux explications superflues. Pourquoi s'est-elle suicidée ?... Chagrin d'amour ?...

Des regards sévères furent aussitôt braqués sur lui ;

– Non, M'sieu, reprit la blondinette. C'est la misère. Sa mère était paralysée depuis l'an dernier... Amélie gagnait quatre cent cinquante francs par mois. Elle ne pouvait pas payer le terme, alors, elle a ouvert le robinet à gaz...

Un des auditeurs se moucha dans un bruit de saxophone.

– Et dire qu'il y a des gens si riches !...

– La société est bien mal faite !...

– Ne m'en parlez pas !... C'est des trucs qui révoltent...

– Quand je vois des grues en manteaux de vison.

Mais la mort n'était pas à sa place dans ce petit bar. Deux ouvriers en cote bleue entrèrent.

– Deux distingués !... commanda l'un.

Et continuant la conversation commencée :

– Bref, je lui dis : « Il est là votre court-circuit !... »

– Taisez-vous !... qu'il dit. Vous n'avez pas la prétention de m'apprendre mon métier...

– Vous non plus, que je lui dis.

– Je suis ingénieur ! qu'il dit. – Et moi, que je lui dis, je suis électricien !... » De fil en aiguille, on dévisse la douille et, comme de juste, on trouve le court-circuit. Tu parles s'il faisait une gueule !... Il était vexé comme un rat !...

– Veux-tu que je te dise ce qu'on apprend dans les écoles, fit l'autre, sentencieux : À crâner, pas plus !... Mais quand il faut s'aligner, le bon ouvrier, c'est toujours le bon ouvrier.

Ayant bu la bière d'un trait, ils sortirent.

– Quel âge avait-elle ?... demanda le patron.

– Vingt-deux ans, dit la blondinette.

– Oh ! ça... protesta une autre. Elle en avait vingt-deux, mais elle en avait au moins trente.

– Jamais de la vie !...

– Elle a fait sa première communion avec Totote, qui a une fille de neuf ans.

– Au fait, dit soudain le patron, frappé, qui payera le gaz ?

– Le propriétaire...

Cette idée déchaîna une tempête de gaieté.

– C'est bien fait pour lui...

– Il y a une justice immanente !... déclara le bistrot.

– Imminente aussi, ajouta l'autre, conciliant.

Un Japonais parut. Il vendait des sortes de fleurs en papier qui changeaient de forme quand on les secouait. Et la pauvre Amélie Royelle fut oubliée.

Robert paya et s'en fut. En marchant vite, il parviendrait à deux heures au *Gantelet*, rue de la Chaussée-d'Antin.

Robert exerçait à cette enseigne, chez Bavolard et Lecrapon, l'honorable profession de vendeur. Il vendait des gants. C'est dur, quand on se sent des ailes dans le dos, de vendre des gants. Les gens vous présentent des mains énormes en disant :

– Donnez-moi du 6 $\frac{1}{2}$, le 6 $\frac{3}{4}$ m'est un peu grand.

Et le lendemain, courroucés, la sclérotique injectée de bile, ils reviennent :

– Vos gants ne valent rien. Ils éclatent aux coutures. C'est un vol !...

Il y a aussi ceux qui ignorent que le suède lavable ne doit jamais être lavé. Mais cela, il est vrai, c'est presque du purisme.

Robert était tenu à porter la jaquette, pour honorer la clientèle. De dos, avec ses deux boutons figurant des pupilles brillantes, il avait vaguement l'air d'un turbot. Mais il se croyait élégant, et l'idée que nous avons de nous-même est la seule importante. L'opinion des autres n'est qu'une manifestation de leur jalousie.

Robert s'enorgueillissait de sa moustache aggravée d'une barbiche au moins superflue. Le tout flavescent, avec des reflets roux. L'os du nez blanchissait tellement la peau qu'on pouvait supposer qu'il finirait un jour par la trouser. Les yeux étaient de nuance marron, et le front, mon Dieu, n'avait rien d'extraordinaire. C'était un front comme la plupart des fronts, un front à pensées moyennes.

Paris grouillait. Des autocars pleins d'Américains encombraient la chaussée. Les

guides vociféraient des phrases indistinctes, et montraient du doigt des choses encore plus indistinctes. Avec un peu de fatuité, Robert eût pu croire que c'était lui qu'on désignait à l'attention des foules étrangères.

Les Américains ne prêtaient d'ailleurs aucune attention à la harangue des guides. Ils contemplaient les pedestrians avec une satisfaction ingénue et nul esthète n'eût pu les persuader de leur laideur, pourtant flagrante sous le tendre ciel de l'Île-de-France.

Robert scandait sa marche de cette phrase :

– Amélie s'est suicidée !... Amélie s'est suicidée !...

Mais il s'insurgea bientôt contre cette obsession. Il ne la connaissait pas, cette Amélie qui venait de donner la preuve suprême de sa faiblesse de caractère. Elle ne l'intéressait point. Il n'aimait que ceux qui espèrent, qui luttent, qui vivent. On ne doit jamais se résigner à la médiocrité, il faut la considérer comme un état passager. L'avenir appartient aux ambitieux.

En philosophant de la sorte, Robert arriva au *Gantelet*. Il se réjouit de ne pas être en retard, car

son exactitude le dispensait d'inventer un petit mensonge pour apaiser la colère fonctionnelle de M. Calestroupat, le gérant.

La caissière faisait des additions. C'est inouï ce que les caissières peuvent faire d'additions. Quand elles ont terminé du haut en bas, elles recommencent de bas en haut. Elles éprouvent une satisfaction puérile à trouver toujours le même total.

De celle-ci, on ne distinguait que la chevelure très brune, soigneusement rangée en deux plates-bandes de part et d'autre d'une allée médiane tirée au cordeau.

– Mademoiselle Mireille, mes hommages, dit Robert.

Il disait toujours cela, M^{lle} Mireille ne répondait jamais. Elle ne levait même pas la tête. On ne voyait son visage que deux ou trois fois par jour et il était si austère que ce spectacle glaçait les plus intrépides.

M. Calestroupat se frottait les mains, comme pour faire jaillir du feu de ses phalanges sèches.

– Hâtez-vous Delessart... Ces Messieurs vous attendent, dit-il.

Ces Messieurs, c'étaient Bavolard et Lecrapon. On les apercevait rarement ; pour gagner leur bureau, ils passaient par le couloir de l'immeuble.

Robert reçut un choc. Un choc agréable. Sa conscience était en repos ; donc ces messieurs l'appelaient pour l'augmenter, pour le féliciter, peut-être pour lui confier la direction d'une succursale.

Toujours assis face à face, les patrons avaient fini par se ressembler. Ils avaient la même calvitie, la même face un peu blafarde, la même presbytie. Robert les salua correctement et attendit.

– Eh bien ?... dit M. Lecrapon à M. Bavolard.

M. Bavolard se récusa :

– Ah ! non, cher ami, c'est vous...

– Pourquoi moi plutôt que vous ?... Enfin, si vous voulez.

M. Lecrapon se tourna vers Robert.

– M. Delessart, dit-il, à partir d'aujourd'hui, vous ne faites plus partie de la maison. Voilà.

Robert hébété, ne bougeant pas, M. Lecrapon reprit :

– Nous nous séparons de vous. Comme il y a moins d'un an que vous êtes chez nous, nous vous devons un mois seulement. Voici la somme, en échange d'un reçu pour solde de compte.

Robert balbutia :

– Vous me renvoyez ?...

– Non, non ! protesta M. Bavolard avec cordialité. La crise économique nous oblige à nous priver de vos services, mais nous ne vous renvoyons pas. Je vous ai préparé un certificat extrêmement élogieux.

– Nous vous reprendrons peut-être à l'entrée de l'hiver, dit M. Lecrapon.

M. Bavolard eut une moue sceptique :

– Oh ! pensez-vous, cher ami !... Il faut en faire notre deuil. Grâce à ses références et à son habileté professionnelle, M. Delessart aura trouvé une autre place dans les vingt-quatre heures.

– Je le souhaite et je le regrette, dit M. Lecrapon. Ce n'est pas tous les jours que l'on trouve des employés de cette valeur.

Robert se hasarda à les interroger :

– Mais enfin, pourquoi me renvoyez-vous. ?

Ils ne répondirent point à cette question inconvenante. Ils le renvoyaient parce qu'ils le renvoyaient.

– Pourquoi moi plutôt qu'un autre ? ergota humblement Robert. M. Bison est entré après moi, M. Leponant aussi...

C'était vrai, mais Bison et Leponant n'avaient pas comme lui, la tête de l'employé dont on se débarrasse. Ils n'étaient pas meilleurs vendeurs, mais ils n'avaient pas de barbiche, et leur jaquette paraissait mieux taillée.

M. Bavolard, bonhomme, se renversa dans son fauteuil.

– Mon cher Delessart, dit-il, ce n'est pas sans chagrin que nous avons pris notre décision. Nous avons pesé le pour et le contre. Nous sommes des hommes justes. Il nous est impossible de vous garder. Ne nous faites donc pas gaspiller un temps précieux. Signez votre reçu, serrons-nous la main, et que tout soit terminé. C'est la vie !

– Oui, monsieur, balbutia Robert. Je vous demande pardon...

Pendant qu'il apposait son paraphe, M. Lecrapon reprit :

– Savez-vous combien de fois j’ai été remercié, moi qui vous parle ?... Sept fois !... Et cela ne m’a pas empêché de devenir patron.

– Au contraire ! fit Bavolard. L’adversité trempe les énergies.

Et il ajouta :

– Moi, je n’ai jamais été renvoyé...

M. Bavolard composa artistement un éventail avec des vignettes de la Banque de France.

– Voici votre dû... veuillez vérifier...

Robert rangea sept billets de cent francs dans son portefeuille.

– Au revoir, mon cher, reprit M. Bavolard. Quand vous passerez dans le quartier, venez nous dire un petit bonjour, cela nous fera toujours plaisir.

– Sûrement ! affirma M. Lecrapon.

Robert étourdi, presque chancelant, se retrouva dans la boutique. M. Calestroupat avait disparu.

– C’est ce lâche qui m’a fait chasser !... pensa Robert avec une pauvre fureur.

Mais il importait de ne pas flancher devant Bison et Leponant. Robert leur sourit jovialement :

– Messieurs, je vous quitte, dit-il. J'en ai assez de cette crémerie !...

Bison et Leponant le regardèrent avec une stupeur trop accentuée. Eux aussi étaient au courant. C'était un complot. Robert leva l'index et chuchota, mystérieux :

– Rira bien qui rira le dernier !... Cette maison ne tiendra pas le coup !... rappelez-vous ça !... Et Bavolard est cocu !... cocu, Messieurs !...

Il mit son chapeau solennellement, mais à l'envers, et se dirigea vers la porte. Devant la caisse, il proféra :

– Mes hommages, Mademoiselle Mireille. Je viens de démissionner.

Mais les cheveux bruns ne manifestèrent aucune émotion. La caissière, descendue au bas d'une colonne retenait 27 et remontait au sommet de la colonne suivante pour en redescendre ligne à ligne sur la pointe de son porte-plume.

Sur le trottoir, Robert emplit ses poumons d'air. Il eut un dernier regard pour les gants de la vi-

trine, étalés en bouquets ou rangés en petits fagots.

Quelle camelote !... ricana-t-il. J'ai bougrement bien fait de les plaquer.

II.

PRIMUM VIVERE.

Quand Robert Delessart poussa la porte du *Café de l'Équinoxe*, la discussion, était vive. Tourteau venait de couper, se dépouillant de son dernier atout, alors que son partenaire. Frachoux était maître avec la dame de carreau. Frachoux, les lèvres contractées par un rictus amer, prenait l'assistance à témoin de ce crime et le stigmatisait comme il convenait.

– Il joue comme une limande !... que dis-je ?... comme un navet !...

Ainsi se trouve fixé ce point d'histoire : les navets jouent plus mal que les limandes.

Tourteau vexé, ripostait :

– Et vous, le mois dernier, quand vous avez laissé couper votre manillon second ?...

Les spectateurs ne pipaient mot, car on ne doit jamais parler quand on ne tient pas les cartes, mais il est évident qu'ils honnissaient Tourteau, à l'égard d'un prévaricateur.

– Onze pour nous, compta Noguès. À toi de faire, Péronet.

Péronet ajusta son lorgnon, et se mit à battre les cartes comme une mayonnaise.

– Allons, Frachoux... coupez de votre blanche main !...

Ils étaient une dizaine autour de la table, juges sévères et impartiaux. Les quatre premiers arrivés jouaient, les autres regardaient. C'était chaque soir une course éperdue du bureau ou de la boutique au *Café de l'Équinoxe*. Seul, Frachoux jouait tous les jours, sa qualité de patron lui permettant de s'installer avant que ses camarades parussent. Il était toujours là une demi-heure plus tôt, et faisait invariablement la patience de l'impératrice, qu'il ne réussissait jamais.

Robert venait deux ou trois fois par semaine. On le méprisait un peu, car il ignorait les règles de la manille et de la belote, mais on le tolérait pour sa douceur et son humilité. Il commanda un ex-

port-cassis, quoiqu'il n'aimât pas le vermouth. Ses préférences secrètes allaient à la grenadine au kirsch.

– Ça va ?... lui demanda Siblot, la main molle.

– Très bien, répondit Robert, qui avait préparé son petit effet. Je suis rentier.

Nul ne releva l'étrangeté de cette déclaration. Robert répéta :

– Je suis rentier !... J'ai repris ma liberté. J'ai dit leur fait à ces canailles de Bavolard et Lecrapon, et je suis parti.

Siblot tira sa pipe et mit les choses au point :

– Vous êtes sur le pavé, quoi !...

Robert leva la main, l'agita avec désinvolture :

– Oh ! Je ne suis pas embarrassé !... Des Bavolard et Lecrapon, on en trouve à tous les coins de rue...

– Certes, acquiesça poliment Siblot.

– J'ai exigé un certificat en bonne et due forme. Je leur ai même fait recommencer trois fois, parce que je ne le trouvais pas assez élogieux. Il ne faut pas oublier que j'ai doublé leur chiffre d'affaires !...

Tourteau se mit soudain à aboyer :

– Taisez-vous donc !... on ne s'entend plus !...
Comment voulez-vous qu'on joue dans ce va-
carme ?...

Noguès appuya :

– Ces messieurs se croient sans doute à la
Chambre des députés.

Et Frachoux, féroce :

– Demain on commandera un jazz-band, ce sera
complet !

Robert, confus, baissa le nez. Son apéritif lui pa-
rut exécration. Il lui semblait mériter plus d'égards.
Il avait cru que tout le monde allait s'intéresser à
son cas, poser les cartes, hocher la tête, maudire
Bavolard et Lecrapon.

– Atout, ratout et ratatout !... rugit Péronet.
Hein ?... est-il distillé, ce coup-là ?... Quand j'ai vu
passer le roi de cœur, j'ai pensé qu'ils étaient
frits !...

La partie s'achevait par une « capote », bruta-
lement. Tourteau et Frachoux, vexés, se disputè-
rent les sous-tasses en cinq points d'écarté. Fra-

choux marqua d'abord trois, mais la chance tourna, et Tourteau finit par gagner.

– C'est formidable !... grogna Frachoux. C'est lui qui me fait perdre et c'est moi qui paie !... C'est la dernière fois que je me mets en face de lui !... Quand on ne sait pas jouer on va à l'école !...

Tourteau jugea superflu de protester. Quand on gagne, la modestie est de bon ton.

Frachoux s'adressait maintenant à l'auditoire.

– J'ai quatre verres... j'en joue un au poker d'as.

Nul ne répondit ; Frachoux interpella directement Robert :

– Vous, là, l'orateur... Vous avez peur ?...

– Je n'ai jamais peur ! fit Robert avec noblesse. Comme j'ai dit à Bavolard et Lecrapon...

Frachoux l'interrompit :

– Joseph, apportez un tribunal !...

Le tribunal, c'était un petit plateau vert sur lequel on jetait les cinq dés du poker dice.

– Qui commence ?...

Robert n'avait aucune illusion. Il perdait toujours. Il perdit donc une sous-tasse, puis deux,

puis quatre. Le délire du jeu le saisit alors, et quand il recouvra son sang-froid, une haute pile de soucoupes s'érigeait devant lui.

– Il y en a douze, ricana Siblot. Vous ne faites pas le détail !...

– Combien ?... demanda Robert.

– Quarante-deux francs, dit le garçon.

– Ce n'est pas cher, apprécia flegmatiquement Péronet. Je me rappelle qu'une fois, j'en ai eu pour soixante-sept francs...

– Bah ! ce n'est pas la mort d'un homme...

Robert s'imaginait avoir payé le droit de parler. Il s'apprêtait enfin à raconter son histoire, agrémentée d'épisodes inédits. Mais Noguès se leva et tous l'imitèrent. Il fallut quitter ainsi le *Café de l'Équinoxe*.

– À demain, j'espère ?... dit Frachoux goguenard. Vous êtes si gentil que ce serait un crime de ne pas revenir.

– Mais oui, répliqua Robert.

– Venez plus tôt, je vous donnerai une leçon en buvant quelques bocks.

– Entendu, dit Robert, sans paraître remarquer cette ironie sanglante.

Il se sentait affreusement las d’avoir erré tout l’après-midi sur les boulevards. Il n’avait pas voulu rentrer chez lui, car cela l’ennuyait de donner des explications à M^{me} Artigoul, sa concierge.

M^{me} Artigoul était du Midi. Épaisse, mafflue, moustachue, elle exerçait une autorité à la fois débonnaire et despotique sur ses locataires. Elle avait un perroquet et un chien. Le perroquet glapissait constamment :

– Paie ton terme !... paie ton terme !...

C’était un vieillard-oiseau de soixante-dix ans, mais il était toujours vert. Il adorait les enfants, surtout leurs doigts si tendres qui saignaient à chaque coup de bec.

Le chien, nommé Béhanzin, parce qu’il était noir, était l’animal le plus servile de la terre. Dès qu’il apercevait quelqu’un, il se précipitait, gémissant de joie, balayant les carreaux de sa queue, léchant les mains avec une écoeurante obséquiosité. À cause de cette politesse exagérée, on l’aimait bien dans la maison.

Mais Béhanzin ne pouvait souffrir Robert. C'était physique. Il l'attendait sur le seuil, des heures entières et quand il l'apercevait, il se jetait sur lui avec des hurlements sauvages, bavant, râlant, et l'accompagnait jusqu'au bas de l'escalier. M^{me} Artigoul appelait son Béhanzin, le perroquet, excité, s'égosillait, et cela faisait un effroyable tintamarre.

– Zinzin !... Viens mon Zinzin !... Vous avez tort de le taquiner comme ça...

– Mais je ne le taquine pas !...

Robert avait tout tenté pour apaiser Béhanzin. Il lui avait apporté du sucre, des os de poulet, une escalope de veau, puis une boulette d'arsenic. Mais le chien ne s'était jamais laissé soudoyer, et se montrait de jour en jour plus agressif.

– Je ne comprends pas, disait la concierge. Vous devez sûrement lui avoir fait quelque chose.

– Rien du tout !... protestait Robert, j'aime beaucoup les animaux...

– Ta ta ta !... Vous devez lui avoir donné un coup de pied.

Et Robert, gonflé de rage, mais souriant, protégeait sa culotte en murmurant :

– Petit !... petit !... petit !...

Il habitait, au sixième étage de l'immeuble, une chambre exigüe. Un lit, une armoire aux pieds sciés, une table et deux chaises meublaient surabondamment la pièce. La fenêtre s'ouvrait sur une collection de cheminées rangées comme des tuyaux de pipe. Le couvre-pied était bleu ciel et la tapisserie rose.

Robert, par économie, dînait rarement au restaurant. Il préparait son modeste repas sur une lampe à alcool, et ses menus variaient peu. Il mangeait deux œufs ou une côtelette-réclame. Quand il était en veine, il couronnait son festin d'un triangle de crème de gruyère.

Ce soir-là, Robert trouva la boucherie et la crèmerie fermées. Il dut se contenter d'une choucroute et d'un fromage demi-sel. Malgré la perte qu'il venait de subir, il se sentait un appétit d'enfer.

M^{me} Artigoul, plantée sur le seuil de sa loge, inspectait les aîtres.

C'est à cette heure-ci que vous arrivez ?... dit-elle.

Robert ne nia point, c'était bien à cette heure-là qu'il arrivait.

– Vous avez du courrier, poursuivit la concierge.

– Ah... fit Robert, avec la légitime surprise d'un homme à qui nul n'écrit jamais.

– Une « assommation » du percepteur.

C'était, en effet, une feuille verte du percepteur. Robert Delessart était invité à payer sans délai la somme de 187 fr. 46.

– Le gouvernement ruine le peuple !... reprit M^{me} Artigoul, volontiers sentencieuse.

À ce moment, le perroquet s'éveilla. Reconnais-
sant Robert, il poussa trois cris vides de sens,
mais fort aigus. Béhanzin accourut aussitôt du
fond du quartier avec toute la vélocité dont il était
capable, et se mit à aboyer. M^{me} Artigoul le mena-
ça d'un balai ; le chien se répandit alors en
plaintes lugubres, destinées à faire croire aux
peuples qu'il n'avait plus que quelques minutes à
vivre. Il cessa d'agoniser pour bondir sur Robert,
qui se colla au mur pour éviter une morsure.

– Ne craignez rien !... dit M^{me} Artigoul. C'est une bonne bête, il ne mord jamais. Ah ! je voudrais bien savoir ce que vous lui avez fait, pour qu'il ait tant d'animosité !

Robert n'était pas à l'entresol que Béhanzin, apaisé, quémandait une caresse. Son bon regard signifiait :

– N'est-ce pas que j'ai fait mon devoir ?...

Et il fila comme une flèche dans la rue où l'attendait un fox-terrier qui, pour n'être pas de pure race, n'était pas moins d'humeur folâtre.

L'avis du percepteur attristait Robert. Quelle bizarre institution que l'impôt !... Un monsieur qu'on n'a jamais vu vous taxe avec une minutie vraiment anormale. Passe encore pour les 187 francs ; mais il faut admirablement connaître les gens pour établir qu'ils doivent payer 46 centimes et non 45. C'est remarquable d'en arriver à cette précision.

Robert mangea ses choux, mais abandonna la saucisse de Francfort, qui avait goût de créosote. Son dîner expédié, il resta les coudes sur la table à réfléchir.

La misère l'effrayait, et il la jugeait toute proche, car il ne possédait qu'un millier de francs.

– Je n'irai plus au restaurant, décida-t-il.

Mais qu'allait-il faire ?... Il lui semblait peu pratique de traîner de boutique en boutique, pour demander si l'on avait besoin d'un vendeur expérimenté. C'est un fait patent que ceux qui cherchent du travail n'en trouvent jamais. Leur qualité de chômeurs les rend suspects.

– Il fera jour demain !...

Sur cette vérité, Robert se coucha ; une sourde migraine le tint longuement les yeux ouverts. Il n'avait pas l'habitude de méditer et, comme tout le monde, il était plus pessimiste le soir que le matin.

Des cauchemars troublèrent son sommeil. Il tua Lecrapon d'un coup de kriss malais, et cet acte hardi emplit son âme de sentiments complexes. Il était satisfait et terrifié.

Des coups violents frappés à la porte l'éveillèrent en sursaut. La sueur aux tempes il se dressa sur son séant.

– La police vient m'arrêter !... pensa-t-il.

C'était M^{me} Artigoul, inquiète qu'il ne fût pas descendu vers huit heures, comme tous les jours.

– Êtes-vous malade ?... demanda-t-elle.

– Non, dit Robert. Je me repose.

– Et le magasin ?...

– Pfut !... fit-il avec dédain.

– Vous n'y allez pas aujourd'hui ?

– Ni aujourd'hui, ni demain, j'ai démissionné.

– Vous plaisantez !... s'exclama la concierge.

– J'en avais assez, Bavolard et Lecrapon ont refusé de m'augmenter, je suis parti. J'ai triplé leur chiffre d'affaires, et voilà leur reconnaissance !... Au dernier moment, ils m'auraient fait des concessions, mais c'était trop tard. « Vous m'offririez cent francs par heure, leur ai-je dit, que je ne resterais pas ! » Et je ne suis pas resté.

M^{me} Artigoul le contemplait en hochant la tête.

– Ah ! jeunesse !... soupira-t-elle. Les places ne courent pourtant pas les rues.

Cette image des places n'errant pas au petit trot sur la chaussée, déplut à Robert.

– Ne vous inquiétez pas, j’en trouverai une, de place !

– Où ?... où ?... où ?...

M^{me} Artigoul jappait comme Béhanzin.

– Où je voudrai, affirma Robert ; je suis un vendeur de premier ordre.

La concierge s’attendrit maternellement.

– Mon pauvre petit, j’en connais des tas qui cherchent. Des tas, vous m’entendez ?... Ils ne trouvent rien, et pourtant ils ont une profession. Vous, vous n’avez aucun métier.

– Comment ? protesta Robert. Je vous répète que je suis un excellent vendeur.

Mais M^{me} Artigoul avait son idée :

– Ce n’est pas un métier. Les marchands de quatre-saisons aussi, sont des vendeurs.

Cette comparaison avait quelque chose de péjoratif qui révolta Robert.

– Les bons vendeurs, dit-il, font la fortune des maisons de commerce.

Et il ajouta, héroïque :

– S’il le faut, je voyagerai !

Cette fois, M^{me} Artigoul haussa les épaules.

– À la commission, n'est-ce pas ? Au prix des chemins de fer et des hôtels, vous ne vous en sortirez pas. Vous resterez en panne à Melun.

Elle parlait de Melun parce qu'elle n'était jamais allée plus loin.

– Un homme comme moi se sauve toujours, déclara Robert.

M^{me} Artigoul se retira sans cacher son scepticisme.

– Quel oiseau de mauvais augure !... se dit le jeune homme. Ma parole, elle se figure que je suis un incapable !...

Il fit sa toilette et la froideur de l'eau lui fut désagréable. Pour se réconforter, il se mira longuement.

Le petit mouchoir à demi-évadé de la poche de sa jaquette l'avantageait. Sa barbiche brillait, les deux pointes de sa moustache se maintenaient strictement à la même hauteur. Ses manchettes étaient immaculées, sa cravate bien nouée. Il avait grand air.

Il hésita au moment de prendre sa canne. Est-il séant qu'un employé à la recherche d'une place, s'appuie sur un faux jonc ?

– Je le laisse, conclut Robert. Ça me donnerait l'air prétentieux.

Sous le porche, M^{me} Artigoul causait avec deux locataires. Béhanzin était absent, mais le perroquet glapit :

– Paie ton terme !... paie ton terme !...

Robert salua largement et passa. Il comprit que les trois commères philosophaient sur son aventure. Elles le caressaient de regards apitoyés. Il affecta la désinvolture la plus grande, mais sans pouvoir chasser de son esprit le souvenir d'Amélie Royelle, qui s'était suicidée en ouvrant le robinet à gaz.

III.

CARCAJOUX ET Cie.

L'automne faisait de l'or. Un vent léger invitait les arbres du Luxembourg à semer leurs richesses, et le soleil commençait à souffrir de son anémie annuelle. Robert, assis sur un banc aux pieds d'Anne de Beaujeu, regardait pensivement les enfants et les fleurs.

Sa jaquette avait aux épaules une teinte verdâtre qui n'indiquait rien de bon, et les bords de son feutre ondulaient sans élégance. La cravate montrait sa trame cotonneuse, le bas du pantalon s'effiloçait ; quant aux souliers, ils étaient crevés aux plis, en dépit des attentions délicates que leur propriétaire avait pour eux.

Robert se pencha pour mieux distinguer un monsieur guilleret qui s'avavançait en faisant tour-

ner sa canne. C'était Frachoux, empereur de la manille au *Café de l'Équinoxe*.

Après avoir hésité, Robert tira coquettement son gilet et se fit reconnaître.

– Bonjour Frachoux... Comment ça va-t-il ?...

Frachoux témoigna de la joie la plus conventionnelle :

– Delessart !... ça, par exemple, c'est une surprise. Que devenez-vous ? On ne vous voit plus à l'usine...

Le café, c'était l'usine. Robert déclara :

– Le médecin m'a défendu les apéritifs.

– Tant pis ! s'apitoya Frachoux. D'ailleurs vous savez les apéritifs... En effet, vous n'avez pas l'air faraud ; Vous vous décollez, mon vieux... Ah ! ces célibataires ! Vous faites trop la noce.

– Je souffre de l'estomac, dit Robert.

L'autre lui frappa sur l'épaule :

– Trop de champagne !... trop de champagne !...

– Ah ! protesta Robert, j'y ai complètement renoncé...

Et dans une intention de vile flatterie :

– Vous, au contraire, vous êtes resplendissant. Vous rajeunissez.

– Le travail, c'est la santé, affirma Frachoux, qui n'avait jamais rien fait de sa vie. Plus je vais, plus j'ai de l'activité.

– Les affaires sont prospères ?

– On se défend. Je viens d'encaisser une facture. Et vous, que faites-vous ?

– Rien, avoua Robert.

– Vous avez de la chance mon vieux, dit Frachoux en l'examinant des pieds à la tête.

Robert grimaça un sourire.

– Oui, mais ma chance me fatigue. J'attends une grosse situation, c'est long... Il faut déraciner un ancien ambassadeur qui se cramponne... N'auriez-vous rien pour moi ?...

– Quoi donc, mon cher ?...

– Une place... je ne serais pas exigeant.

– Vous me prenez au dépourvu, répliqua Frachoux, dont l'honnête visage exprima tout autre chose que l'enthousiasme. Connaissez-vous la sténographie ?...

– Non...

– Ah ! diable...

Cette ignorance de la sténographie parut tout à fait terrible à Frachoux.

– Et la fabrication des boîtes à sardines ?...

– Non plus...

Ce second aveu sembla écraser Frachoux, le paralyser pour toujours. Jusqu'ici il n'avait jamais supposé que Robert ignorât la sténographie et les boîtes de sardines.

– Vous êtes bien difficile à placer... murmura-t-il. Enfin je réfléchirai... Je parlerai de vous à mes amis.

Robert s'accrocha à ce vague espoir ;

– Je vous serai reconnaissant. Oh ! je ne suis pas réduit à quia, mais la vie est si chère ! quand on veut tenir son rang...

– À qui le dites-vous ! s'exclama Frachoux. J'ai fait le marché ce matin. J'adore faire le marché. Eh bien, croyez moi si vous voulez, j'ai payé quarante-sept francs un faisan comme le poing. Et les homards !... On ne peut plus s'approcher des homards.

– C’est vrai, dit Robert, qui ne s’en approchait jamais. Alors, vous penserez à moi ?...

Frachoux étendit le bras pour renforcer sa promesse :

– Je m’en occuperai dès aujourd’hui.

Robert toussota pour se donner du courage.

– Je vous remercie. Tenez Frachoux... tant pis, avec vous, je ne bluffe pas. Je suis gêné en ce moment. Oh ! c’est passager, mais voilà, je suis gêné...

– Nous en sommes tous là, dit Frachoux, en l’épiant de biais. On n’argente pas... on décaisse.

– Et on finit par se fatiguer.

– C’est ça !... on se fatigue !...

– Si j’avais seulement deux cents francs... poussa Robert, la langue sèche.

– On ne va pas loin, avec deux cents francs !... une simple chemise de soie coûte plus cher !... Au revoir, Delessart. Je vous offrirais un verre de bière, mais il n’y a pas de cafés dans ce maudit quartier.

– Au revoir, dit faiblement Robert.

Frachoux, se retourna après quelques pas :

– Surtout, soignez votre estomac !... La santé, tout est là... Et surtout, plus de champagne !...

Et il s'éclipsa rapidement, en homme qui a peur d'être rejoint. Changeant de reine, Robert, alla s'asseoir sous Blanche de Castille. Lui qui n'avait jamais pensé à personne trouvait monstrueux l'égoïsme de ses contemporains.

Un nuage, tout à coup, cacha le soleil sous son édredon gris.

– Il va pleuvoir, murmura Robert.

Il rentra pour ne pas abîmer son chapeau. Les pauvres hères ont de ces précautions touchantes. Il ne tomba d'ailleurs pas une goutte d'eau.

Robert se hâta, mais en arrivant près de chez lui, il ralentit le pas. Il appréhendait de traverser le champ visuel de sa concierge, car elle lui posait toujours la même question :

– Rien de nouveau ?...

Et cette question était toujours suivie de la même réponse négative et du même commentaire dédaigneux :

– Vous devez vous mordre les doigts d’avoir quitté le *Gantelet* !...

Se mordre les doigts est un exercice à la fois pénible et futile, auquel Robert ne se livrait jamais.

Il prenait des précautions d’Indien sur la piste de guerre pour passer incognito devant le carreau de la loge, mais le perroquet remplissait irréprochablement son rôle d’avertisseur automatique, et Béhanzin, toutes affaires cessantes, arrivait ventre à terre.

Ce Béhanzin, quelle abominable bête ! Il accompagnait maintenant Robert jusqu’au premier étage, et il avait trouvé un nouvel aboiement, plus long et plus déchirant, qui tenait du rugissement du lion et du klaxon d’automobile.

Cette fois encore, Robert fut éventé. Pendant que le chien s’étranglait, le perroquet criait :

– Paie ton terme !... paie ton terme !...

M^{me} Artigoul surgit, les mains gluantes de mousse savonneuse.

– Rien de nouveau ?...

– Non... rien...

– Vous devez vous mordre les doigts d’avoir quitté *le Gantelet* !...

– Pas du tout !... fit Robert, dont l’exaspération se calmait dans le mensonge. Dans quelque temps, je vais prendre la direction d’un grand bazar.

M^{me} Artigoul cligna de l’œil :

– À d’autres ! dit-elle avec bonhomie.

– Je ne vous force pas à me croire, riposta Robert humilié, mais digne.

– Je ne vous crois pas, expliqua la Concierge, parce que vous inventez chaque jour une histoire nouvelle.

– Cette fois, c’est vrai.

– Non, poursuivit la concierge sans s’émouvoir. Vous êtes trop mal vêtu. Les bonnes places sont pour les gens bien habillés...

– Il y en a qui savent discerner le mérite sous n’importe quel vêtement...

M^{me} Artigoul haussa les épaules, puis proféra :

– Moi, je vous ai trouvé un emploi.

Le cœur de Robert battit plus vite.

– Un emploi ?... qu'est-ce que c'est ?...

– Tiens, dit malicieusement la concierge. Vous renoncez à la direction du grand bazar ?... Ce que je vous offre, n'est pas reluisant, mais cela vous permettra de manger à votre faim.

Elle prit un temps, comme au théâtre :

– C'est un poste de « déclective », révéla-t-elle.

– Comment ?...

– Vous ne savez même pas ce que c'est qu'un « déclective » ? s'étonna M^{me} Artigoul. C'est un monsieur qui recherche les bandits, les enfants abandonnés depuis vingt ans, les jeunes filles enlevées ou séquestrées... C'est passionnant !...

Elle avait lu pas mal de romans feuilletons, et vu un grand nombre de films à épisodes.

– Il faut se déguiser pour ne pas être reconnu, continua-t-elle. Un jour vous vous grimerez en charbonnier, un autre jour en vieillard manchot...

Robert était déçu, car il n'avait pas l'âme d'un Sherlock Holmes.

M^{me} Artigoul changea de ton :

– Ça ne vous plaît pas ?... Vous savez, je ne vous force pas ?...

Il s'empessa de protester :

– Si, Si !... Mais j'ai peur de ne pas faire l'affaire.

– S'il n'y a que cela qui vous inquiète, dit la concierge, rassurez-vous. M. Carcajoux n'a rien à me refuser...

Et elle ajouta en baissant pudiquement les yeux :

– En 1900, il voulait se marier avec moi... Je l'ai rencontré par hasard, et c'est ainsi que j'ai su qu'il cherchait un garçon honnête et consciencieux. Allez le voir de ma part, 7, rue de Châteaudun.

– Je vous remercie, dit Robert. Demain matin à la première heure...

M^{me} Artigoul s'indigna de cette nonchalance :

– Pourquoi pas à Pâques ?... Allez-y tout de suite.

– Il commence à pleuvoir et je n'ai pas de parapluie...

– Je vais vous en prêter un.

Elle plongea dans sa loge et reparut avec un tom-pouce bleu canard, à poignée de galalithe rouge vif.

– Ne le perdez pas, recommanda-t-elle.

Robert se confondit en remerciements, et pourtant, la perspective de longer la rue La Fayette sous ce parapluie si féminin ne lui plaisait qu'à demi. Mais l'adversité l'avait maté. Il était hors d'état de protester. Il partit donc, et son chemin fut un calvaire, les gens se retournaient, lui décochaient des quolibets ; deux gamins le criblèrent de sarcasmes, si bien qu'il ferma le tom-pouce et finit par le plier dans un journal.

Maintenant, la pluie tombait drue, Robert ne la sentait pas ; il songeait à l'avenir. Moins romanesque que M^{me} Artigoul, il ne s'exagérait pas les dangers de sa nouvelle profession, mais il se demandait s'il aurait les aptitudes nécessaires.

– Jamais je ne pourrai faire ce métier !...

D'abord il était distrait et timide. Ces deux qualités peuvent nuire à un policier. Ensuite il était plus intuitif que déductif, c'est-à-dire incapable d'identifier un voleur à l'aide d'un bouton de culotte ou d'une pincée de cendre de cigarette.

Il parvint rue de Châteaudun trempé comme un barbet, et les souliers pleins d'eau.

L'étage de Carcajoux était l'entresol. Robert déchiffra dans la pénombre, sur une plaque d'émail :

Institut de Police Privée.
Célérité et discrétion.
Spécialité de recherches confidentielles.
Tournez le bouton S. V. P.

Un timbre sonna très fort quand l'impétrant poussa la porte, et le tintement fit surgir un adolescent blême et bigle.

– Qu'est-ce que c'est ?... demanda le jeune homme d'une voix faible.

– Je voudrais parler à M. Carcajoux.

– Je ne sais pas s'il est là, dit le jeune homme ; qui dois-je annoncer ?...

– M. Delessart, de la part de M^{me} Artigoul.

– Asseyez-vous, dit le jeune homme.

Il se recueillit trois secondes :

– De la part de M^{me} Agrifoul ?

– Artigoul.

– Parfait !...

Il disparut, puis revint aussitôt.

– Arbitoul ?...

– M^{me} Ar-ti-goul, scanda Robert.

Il lui semblait qu'une vapeur de plus en plus épaisse se dégageait de ses vêtements humides. Il éternua deux fois impétueusement.

– À vos souhaits ! lui dit le jeune homme pâle, revenu comme un fantôme. M. Carcajoux vous attend.

Robert entra dans la pièce où flottait une odeur d'oignon frit. Le plafond était si bas que, d'instinct, on baissait la tête. Au mur s'accrochait une main de plâtre avec cette inscription : *Main de Lacenaire*.

M. Carcajoux était tapi derrière un bureau noir ; on l'apercevait entre deux piles de dossiers fatigués à la garde desquels il paraissait dévolu. Cette faction ne l'épuisait pas outre mesure, car il était gras et satisfait. La couperose quadrillait ses joues, mais il avait un nez blanc, cireux, qui ne lui appartenait peut-être pas. Fréquemment il clignait de l'œil droit et ce tic donnait à sa conversation une allure assez joviale.

– Qui êtes-vous, Monsieur ?... demanda M. Carcajoux.

– Robert Delessart.

– Et vous désirez ?...

Robert, devant cette ignorance, perdit pied :

– M^{me} Artigoul ne vous a pas parlé de moi ?...

M. Carcajoux eut un gentil sursaut :

– En effet, en effet... Cet imbécile vous a annoncé de la part de M^{me} Capitoul !...

Il cligna de l'œil :

– Tiens !... Il pleut ?...

– Oui, Monsieur, dit Robert qui se croyait environné de fumée.

M. Carcajoux médita un instant sur la pluie, feuilleta un dossier, re-cligna de l'œil, puis :

– Alors, il paraît que votre vocation vous pousse vers le dur métier de détective privé ?...

– Oui, monsieur, affirma Robert.

M. Carcajoux se gratta le menton :

– Vous êtes brave ?...

– Oui, monsieur.

– Sobre ?... discret ?... incorruptible ?...

Robert était tout cela et bien d'autres choses encore.

– Vous savez vous battre ?...

– Oh ! la la !... répondit Robert avec un regard de paladin.

– À merveille, dit M. Carcajoux. Je consens à vous prendre à l'essai. Combien voulez-vous gagner ?...

Robert n'avait pas pensé que cette question put lui être posée.

Il leva donc la main, comme si ce détail n'importait pas. M. Carcajoux cligna encore de l'œil.

– Vous êtes tous les mêmes, ricana-t-il. Vous vous figurez qu'on va vous couvrir d'or ! Il faut en rabattre.

– Mais Monsieur... balbutia Robert.

– Moi, je ne promets pas plus de beurre que de pain !...

– Mon prix sera le vôtre... eut l'imprudence de murmurer Robert.

– Vingt francs par jour et des tickets de métro, dit alors M. Carcajoux. Je fais un sacrifice pour vous, ça va-t-il ?

– Oui, monsieur, exhala Robert.

M. Carcajoux eut trois clignements successifs :

– Naturellement, vous avez un vestiaire ?... Habit, smoking, redingote, costumes clairs et foncés ?...

– Non monsieur, répondit douloureusement Robert. Je n'ai pas tout ça... J'ai un peu négligé mon vestiaire ces temps derniers...

Nouveau clignement d'œil :

– C'est regrettable... Je ne pourrai vous donner que dix-huit francs, vous comprenez ?...

– Oui monsieur, dit Robert Vous êtes bien aimable.

– Et une bicyclette ?... avez-vous une bicyclette ?...

– Non monsieur...

– Une moto, alors ?... Ou un cyclecar ?

– Non monsieur...

Il n'osa pas révéler que, de sa vie, il n'avait enfourché un vélocipède ou tenu le volant d'une automobile.

– De plus en plus fâcheux, dit M. Carcajoux. Je ne pourrai vous donner que quinze francs.

– Pour peu qu'il me pose d'autres questions, pensa Robert, je finirai par lui devoir de l'argent...

Mais la dernière question que M. Carcajoux avait à poser était d'un autre ordre.

– Sans indiscretion, dit-il, que portez vous sous le bras ?... C'est bien un parapluie ?...

– Oui monsieur, dit Robert.

– Puisqu'il pleut, pourquoi ne l'ouvrez-vous pas ?...

– Pour... ne pas l'abîmer, dit Robert.

M. Carcajoux cligna de l'œil.

– Scrupule admirable, dit-il, et qui témoigne d'un esprit original... Soyez ici demain matin à huit heures.

– Oui monsieur.

– N'oubliez pas votre revolver.

– Non monsieur.

Robert n'avait pas de revolver, mais il tenait essentiellement à ses quinze francs par jour. On lui eut demandé s'il possédait une mitrailleuse qu'il aurait répondu oui.

Dans l'antichambre, il retrouva le jeune homme pâle, à qui il dédia un sourire confraternel.

– Je suis embauché, dit-il.

Le jeune homme chuchota :

– Vous ne ferez pas long feu... Quelle boîte !...

Et il se résorba mystérieusement.

IV.

SUR LES TRACES DE SHERLOCK HOLMES.

Le bureau de M. Carcajoux sentait encore l'oignon frit quand Robert y revint. Cette odeur subtile devait être imposée dans le bail. Le jeune homme bigle stagnait dans l'antichambre. Les bras ballants, les pieds hauts, il méditait sans doute sur le mystère du parfum persistant. Il regarda Robert de l'œil droit, puis de l'œil gauche, sans le reconnaître.

– Ah ! c'est vous ?... dit-il enfin avec une commisération dédaigneuse.

– C'est moi, répondit Robert. Le patron est-il là ?

– Il arrive jamais avant dix heures. Faites comme moi... attendez.

Et soudain très cordial :

– Assieds-toi, mon vieux.

Robert mit quelques secondes à comprendre que cette invite s'adressait à lui. Il n'y avait d'autre siège dans la pièce que celui où gisait le jeune homme.

– Je ne suis pas fatigué, fit-il pour ne pas être en reste de politesse.

– Ça viendra, pronostiqua l'autre. J'en ai vu de plus forts que toi qui rentraient sur les boulets, la langue hors de la gueule. C'est un métier de chien !...

– Je sais, dit Robert d'un air détaché. Mais moi ça me passionne.

– Oh ! la la !... ricana le jeune homme. Y a-t-il longtemps que tu fais la mouche ?...

– La mouche ?... quelle mouche ?...

– Le flic, si tu préfères.

– Cinq ans, mentit Robert.

– Et tu as encore le feu sacré ?...

– Plus que jamais ! affirma Robert. Je pourrais avoir une situation plus brillante, mais je fais ça par goût.

– Ce n'est pourtant pas reluisant, soupira le jeune homme bigle. À certains moments, il ne faut pas être dégoûté !...

– Puisque vous méprisez le métier, pourquoi êtes-vous ici ?...

– Pour gagner mon pain quotidien. En même temps, je travaille pour moi. Je suis poète.

– Poète ?...

– J'écris des vers, quoi...

Et il précisa pour mieux se faire entendre :

– Comme Victor Hugo, comme Alfred de Musset. Alors, tu comprends, je n'ai pas l'âme d'un sbire.

– D'un quoi ?... demanda Robert.

Mais le jeune homme ne répéta pas le mot. Il se défila avec précipitation, et Robert se trouva soudain en présence de M. Carcajoux.

– Bonjour, bonjour !... crachota le détective au nez pâle, coupant court aux effusions. Entrez. Écoutez-moi bien, car je n'aime pas répéter les choses. Vous allez filer quelqu'un toute la journée. C'est une femme. Il s'agit de ne pas la perdre de vue sans qu'elle vous voie, bien entendu... C'est

l'enfance de l'art. Soyez assez dégourdi pour vous cacher si elle se retourne. M^{me} Cloutier, 8, rue de la Bienfaisance. Compris ?...

– Oui monsieur, dit Robert. Jusqu'à quelle heure ?

– Jusqu'à ce qu'elle rentre.

– Et... si elle ne sort pas ?

– Elle sortira, affirma Carcajoux. Elle sort tous les mercredis, c'est ce qui inquiète son mari.

Et tout à coup hargneux, parce que Robert demeurait les bras ballants :

– Quoi ?... Qu'avez-vous encore à me demander ?

– Comment la reconnaîtrai-je ?...

– Ça, c'est votre affaire, dit Carcajoux, impatienté.

– Mais...

– Mais quoi ?...

– Je ne l'ai jamais vue...

M. Carcajoux cligna de l'œil :

– Ah ! vous, je crois que vous n'avez pas inventé le fil à couper le beurre. Allez !...

Carcajoux s'engouffra dans son bureau ; aussitôt reparut le jeune homme bigle, chargé de dossiers.

– Vous ne ferez pas long feu dans la boîte ! diagnostiqua-t-il. Vous ne savez pas « causer » au patron. Bonne chance quand même !...

Ouvrant à peine la porte, il se faufila par une fente étroite. Il donnait l'impression de s'étirer comme une sangsue.

Robert se rendit à l'adresse indiquée. La rue de la Bienfaisance était tranquille, sans voitures, et il lui parut difficile d'y stationner plusieurs heures sans être repéré. Les Cloutier habitaient un hôtel d'un Louis XVI récent dont ils ne devaient occuper qu'un étage. Devant cet immeuble, Robert se sentit désemparé.

– Pourvu qu'elle ne soit pas déjà loin... pensait-il.

Deux cuisinières, panier au bras, échangeaient des réflexions sur l'économie politique. Robert déambula jusqu'au coin de la rue, puis revint en s'interdisant de regarder le numéro huit. Il compta cinquante pas et fit demi-tour ; les cuisinières étaient toujours là. Leur petite palabre dura une

demi-heure qui sembla longue au policier débutant.

Pour ne pas se faire remarquer, il usa de stratagèmes enfantins. Il passa d'abord les mains au dos, puis tenant un journal déployé ; il prit tour à tour l'allure d'un promeneur désœuvré et d'un monsieur pressé ; il abaissa et releva le bord de son chapeau, tout cela en pure perte, car nul ne portait la moindre attention à son manège.

Quand il entendit sonner midi, il eut faim. Alors se posa sur lui un problème ardu : avait-il le droit d'aller manger ? Si M^{me} Cloutier sortait pendant qu'il serait absent ? C'était un cas de conscience. Mieux valait rester, il resta donc.

Un monsieur barbu ; au masque soucieux, le croisa, en le fixant sévèrement et s'engouffra sous le porche du 8. Robert se persuada que c'était M. Cloutier, mais deux autres messieurs entrèrent coup sur coup, un boiteux et un obèse. Puis la rue redevint déserte.

Robert, perplexe, tirait sa barbiche. Ses jambes : s'alourdissaient son estomac se tordait comme une harde entre les mains d'une lavandière.

– La prochaine fois, j’emporterai un sandwich... Aujourd’hui, tant pis, je ne déjeunerai pas.

Mais quand on ne déjeune pas, on est enclin au pessimisme, et même à la neurasthénie. Vers une heure, Robert pensa qu’il était éventé et que M^{me} Cloutier le guettait à travers les rideaux d’une fenêtre ; vers une heure et demie, il se dit que rien ne ressemble plus qu’un détective à un cambrioleur faisant le guet ; à deux heures, il résolut de démissionner le soir même. Il était fait pour chasser les bandits, revolver au poing, et non pour espionner les femmes soupçonnées.

Les trois messieurs sortirent à la queue leu leu, toujours dans le même ordre. L’obèse fumait un cigare évocateur des digestions heureuses ; le boiteux était congestionné, et le barbu était plus sombre qu’avant le déjeuner.

Puis une dame apparut, mais il y avait peu de chance que ce fût M^{me} Cloutier. Formellement quadragénaire, comme toutes les femmes qui consentent à n’être plus jeunes, elle traînait un chien, au bout d’une ficelle ; il était impossible d’ignorer le nom de l’animal :

– Allons, Zigomar... viens, Zigomar...

Zigomar, à demi étranglé, se laissait tirer, au risque de se faire occire. Son rêve était de humer les odeurs délectables que dégageait le pied de la muraille. Mais les rêves des chiens sont comme les rêves des hommes, irréalisables.

– La voilà !...

Une autre dame déboulait, plus jeune, plus jolie, avec de hauts talons et peu de robe. Elle inspecta la rue, et naturellement, aperçu Robert. Il était impossible de ne pas l'apercevoir. Sa présence ne troubla d'ailleurs pas la supposée M^{me} Cloutier, qui s'en fut d'un bon pas.

Robert lui laissa prendre du champ. L'émotion l'empêchait de se rappeler sa faim, mais une soif dévorante lui desséchait maintenant la gorge.

M^{me} Cloutier ne se retournait point. Elle avait la conscience tranquille, ou, simplement, ne supposait pas qu'on pût la suivre. Par le boulevard Malesherbes, elle parvint boulevard Haussmann et se dirigea vers l'Opéra.

Robert avait tendance à se rapprocher. Il ne voyait qu'elle, le reste du monde n'existait plus pour lui. Il la regardait obstinément, dans la crainte d'un brusque escamotage ou d'un enlève-

ment romantique. Et il se demandait avec une petite angoisse :

– Est-ce bien elle ?... Je me trompe peut-être...

Elle allait au Printemps. Pour ne pas la perdre dans la foule. Robert la rejoignit. L'un derrière l'autre, ils visitèrent le rayon de la parfumerie, puis celui de la maroquinerie. Le soin qu'il mettait à se cacher finit par attirer l'attention de M^{me} Cloutier. Elle lui décocha une œillade dénuée de tendresse, qui le fit rougir de confusion. Il rétrograda, contourna un comptoir de passementerie, et ne la vit plus.

Il courut au hasard, affolé, bousculant les gens. Il crut enfin distinguer au loin son chapeau bois de rose et se précipita. Ce n'était pas elle.

Robert renonça alors à toute poursuite. Il eût été plus facile de retrouver une aiguille dans une charrette de foin. Une idée le hantait :

– Que dirai-je ce soir au patron ?...

Il décida de ne pas convenir de sa maladresse, et composa mentalement une déploration de principe :

– Monsieur Carcajoux, je ne puis travailler, plus longtemps chez vous. Vous me faites faire des choses incompatibles, avec ma dignité... Donnez moi des bandits, mais pas des femmes persécutées !...

Et, sur le trottoir, il se heurta presque à M^{me} Cloutier, qui attendait le signal de l'agent pour traverser la rue Caumartin avec un minimum des risques. Ils se reconnurent, en même temps, avec des sentiments différents.

M^{me} Cloutier se rendit droit aux Galeries Lafayette. Robert aussi. Elle s'arrêta, au rayon des dentelles. Lui aussi. Elle passa, aux soieries. Lui aussi. Elle se jeta à l'improviste dans un ascenseur, où ce fut tout juste, si Robert, parvint à monter aussi.

Il y avait une dizaine de personnes dans cet ascenseur. Les yeux de M^{me} Cloutier lançaient de tels éclairs que Robert se rencoigna prudemment. Mais M^{me} Cloutier l'interpella à haute et intelligible voix.

– Vous n'avez pas fini de m'ennuyer, espèce d'imbécile ?...

Le silence absolu régna. L'amiral chargé de la conduite de l'appareil fut si ému qu'il oublia l'étage de la confection. Robert, pourpre, feignit de chercher à qui s'adressait cette apostrophe véhémement, mais M^{me} Cloutier le désignait sans équivoque.

– C'est à vous que j'en ai !... Ce malotru me suit depuis deux heures d'horloge !...

Une maritorne au nez pustuleux déclara :

– Les femmes honnêtes ne peuvent plus circuler à Paris sans être insultées !... Ainsi moi, j'ai été embêtée par un galopin tout l'après-midi...

L'ascenseur continuait à monter, léger comme une bulle de savon. Robert eût préféré s'immerger en sous-marin dans les profondeurs de l'Océan. Il entendit vaguement un grand monsieur parler de « barbiche secouée » et « d'oreilles frictionnées ». Alors il descendit à « Mobilier-Articles de Voyage », tandis que M^{me} Cloutier, délivrée, s'envolait vers la literie.

Ce dénouement imprévu laissa Robert pantois. Que résoudre, que tenter ? M^{me} Cloutier était, cette fois, bien perdue. Le détective alla méditer devant un café-crème, en mangeant une brioche

vieille d'au moins trois jours. Il vouait aux femmes une haine mortelle.

– Mon avenir est brisé !... dit-il.

– Comment, monsieur ?... demanda le garçon.

Car le détective avait exprimé sa pensée à voix haute.

– Donnez-moi de quoi écrire, reprit-il.

Et Robert calligraphia :

Rapport sur les agissements de M^{me} C... pendant la journée de mercredi.

Certes, ce rapport ne contenait pas toute la vérité, mais en somme il n'était pas exactement mensonger. Le détective déclarait que M^{me} Cloutier, partie de chez elle à 14 h. 17, s'était rendue dans les grands magasins, où elle avait erré jusqu'au soir, de rayon en rayon. Robert insistait sur la conduite irréprochable de la dame et contait en détail l'histoire de l'ascenseur. Il se gardait toutefois, par pure modestie, de révéler qu'il en était lui-même le héros. Il parlait simplement « d'un quidam aux intentions suspectes qui suivait M^{me} C... de trop près ».

M. Carcajoux, ayant lu ce rapport, se contenta de grogner :

– Ce n'est pas fameux. Pas d'imagination !...
Quand il n'y a rien, on invente...

Robert, l'esprit content, s'installa dans l'antichambre où le rejoignit le jeune homme bigle et poète.

– Ça a marché ?

– Admirablement, dit Robert, se prélassant dans l'unique fauteuil. Le patron est épaté.

– Que t'a-t-on donné à faire ?

– Mon garçon, gourmanda Robert, vous êtes curieux comme une belette. Dans le métier, il faut savoir tenir sa langue... je suis de la vieille école ; je respecte le secret professionnel.

Cette réponse vexa le jeune homme bigle, avec qui Robert jugea politique de se réconcilier sans tarder.

– Et vous, dit-il, avez-vous fait des vers ?...

– J'ai commencé un poème, dit le jeune homme en se passant la main dans les cheveux.

– Un poème sur quoi ?...

– Sur le ciel.

Et il déclama tout à trac, l'air inspiré :

*La lune est un fromage blanc
Que dans le mystère céleste
Un crémier tenace et savant
Fait et refait d'une main preste...*

– C'est original, dit Robert.

– Il y aussi la strophe sur les planètes...

Robert ne devait jamais connaître cette strophe, car M. Carcajoux l'appela à ce moment. C'était d'abord pour lui payer sa journée, ensuite pour lui indiquer sa besogne du lendemain.

– Vous irez avenue de la Grande-Armée...

– Bien, monsieur, dit Robert qui serrait son argent.

– Au 74 bis, à l'enseigne du Paradis automobile.

– Bien, monsieur.

– Vous vous renseignerez sur la solvabilité du sieur Henri Dorville, propriétaire de la boutique.

– Bien, monsieur...

Carcajoux fit claquer ses doigts en signe d'impatience :

– Vous m'agacez, avec votre : « Bien, monsieur !... » C'est pour une banque, soyez adroit et précis.

– Ne craignez rien, promet Robert d'un ton supérieur.

Le jeune homme bigle lui serra affectueusement la main :

– Demain, je te réciterai le reste.

– Entendu, dit Robert.

– Si on allait boire un glass ?...

– Un quoi ?...

– Un verre.

– Non, merci... au revoir...

Il ne savait pas que son prédécesseur, astucieux et pratique, se faisait chaque soir offrir l'apéritif par le poète, sous prétexte d'entendre ses vers.

Il tardait à Robert de voir M^{me} Artigoul. Il nourrissait en outre le dessein de reparaître triomphant au Café de l'Équinoxe, mais l'état de ses finances ne lui permettrait pas encore cette folie.

Béhanzin, fatigué par une journée de débauche, dormait comme une marmotte. Une fausse levrette, basse sur pattes, et d'âme perverse, exténuait tous les roquets du quartier. La concierge tricotait un bas, et sa main droite semblait livrer à sa main gauche, avec deux épées minuscules, un duel sans merci.

– Eh bien ?... demanda-t-elle.

– C'est parfait ! dit Robert. J'ai eu des félicitations. Je crois que le patron ne tardera pas à m'augmenter.

– Déjà ?... douta M^{me} Artigoul. Il ne pêche pourtant pas par excès de générosité.

– C'est possible, reprit Robert, mais mon habileté l'a stupéfié. J'ai réussi à connaître minute par minute l'emploi du temps d'une dame qui avait semé les plus fins limiers de Paris.

M^{me} Artigoul, friande d'aventures, abandonna son tricot.

– Racontez-moi ça... je vais vous servir une bonne soupe... Alors, cette dame ?...

L'homme est lâche devant la nourriture, Robert se délecta d'une grande assiette de soupe aux

choux, suivie d'un reste de lapin en gibelotte et d'un fromage demi-sel. Sans perdre une bouchée, il parlait d'abondance. C'était un garçon d'imagination moyenne ; nonobstant, il inventa des péripéties extraordinaires, et transforma M^{me} Cloutier en créature machiavélique. Jamais il ne se serait cru lui-même aussi menteur. Et comme le vice est rarement puni, il sirota pour sa récompense un verre de vieux cassis que lui offrit la concierge romanesque. Quand il monta se coucher, il était grand homme et eût volontiers traité de pair à égal avec le chef de la sûreté générale.

Il dormit d'un sommeil d'enfant, et descendit seulement vers dix heures en fredonnant *Quand l'amour meurt*, un des rares airs de son répertoire. Béhanzin, tout à fait reposé, se rua sur lui avec des hurlements tragiques. Alors se déroula un événement incroyable : M^{me} Artigoul donna un coup de balai à son chien.

– Tais-toi donc, sale bête !...

Béhanzin n'avait jamais reçu un coup de balai. Ce fut pour lui une sensation nouvelle et stupéfiante. Il ravala son dernier aboiement dans un gargouillis tragique et, l'échine basse, courut se

cacher dans un chai sombre d'où il ne sortit qu'au crépuscule.

– Vous allez faire de belles choses aujourd'hui ?... demanda M^{me} Artigoul.

Robert caressa sa barbiche, étira sa maigre moustache.

– Je vais sauver un commerçant de la ruine.

– Comment cela ?

– Je vous le dirai peut-être ce soir.

Il faillit ajouter :

– S'il y a encore de la soupe aux choux.

Appuyée sur son balai, elle le suivit d'un regard attendri jusqu'à ce qu'il eût disparu. Elle déclara ensuite à la cuisinière du second.

– Ce petit ira loin !...

Le petit allait avenue de la Grande-Armée. *Le Paradis automobile* était une boutique assez belle, où on vendait des klaxons, des magnétos et la plupart de ces pièces étranges, sans signification précise, que les constructeurs mettent dans les moteurs pour dérouter les profanes, tout comme les horlogers mettent beaucoup de roues dans les boîtiers de montres.

Jusque-là Robert pensait que rien n'était plus facile que d'obtenir des renseignements sur un commerçant ayant pignon sur rue ; sa perplexité commença quand il s'agit d'obtenir les dits renseignements.

À droite du *Paradis Automobile*, s'ouvrait un magasin de modiste : *Aux caprices de Fanchette*. La frivole Fanchette ne devait avoir que des idées plutôt vagues sur la solvabilité de Henri Dorville.

À gauche, un coiffeur. Voilà qui était mieux.

Les coiffeurs sont bavards, chacun sait ça. Robert, domptant sa timidité, entra dans l'officine d'un pas délibéré. Le patron s'empressa :

– Barbe ?... cheveux... coup de fer ?...

Il offrait déjà les vastes manches d'un peignoir.

– C'est pour un renseignement, dit Robert. Connaissez-vous votre voisin M. Dorville ?...

Le visage du coiffeur se cadenna :

– Non, monsieur. Je ne le connais pas. Il se rase lui-même.

– Je vous demande pardon...

– Il n'y a pas de quoi.

– À qui pourrais-je m’adresser ?...

– Je l’ignore, monsieur.

Robert jugea superflu d’insister. Allait-il échouer dans sa mission ? Il résolut de tenter un coup hardi, hors des traditions policières, et s’introduisit dans le *Paradis Automobile*.

Une jeune dame blonde le reçut comme un sauveur.

– Bonjour, monsieur. Monsieur désire ?...

Robert s’efforça à paraître mystérieux et fatal.

– Je ne suis pas un client, dit-il.

Cette déclaration inquiéta la dame blonde. Robert poursuivit :

– Je viens vous demander quelques renseignements confidentiels sur votre patron...

– Mais, monsieur... balbutia la blonde...

– C’est pour son bien et j’aurai vite fait... Les affaires marchent-elles ?...

– Formidablement ! s’exclama la dame rassérénée.

Et jetant un regard autour de la boutique vide :

– Ça ne désemplit pas !...

– Alors, reprit Robert, la situation de M. Dorville est satisfaisante ?

– Elle est très belle, monsieur.

– Il n'est pas joueur... pas débauché ?...

La jeune femme s'offusqua de ces questions :

– Oh ! monsieur... M. Dorville est très sérieux.

– Bon, bon... Il est marié ?... Sa femme n'est-elle pas dépensière...

– Elle est charmante ! dit la blonde. Elle se contente d'une femme de ménage et c'est elle qui se fait ses robes...

– Si vous aviez de l'argent, en prêteriez-vous à M. Dorville ?...

– Jusqu'au dernier sou !... Ce serait un excellent placement, monsieur.

– Bon, bon, dit encore Robert.

Il se félicitait de son initiative. Qui donc l'eût mieux, plus véridiquement, renseigné que cette vendeuse, dont la bonne foi ne pouvait faire aucun doute. Il s'apprêtait à la remercier congrûment, quand un monsieur d'aspect rébarbatif fit irruption dans le *Paradis*.

– Madame Dorville, je vous salue, dit cet homme à la dame blonde.

M^{me} Dorville devint ponceau :

– Vous n’avez pas reçu un coup de téléphone de mon mari ?...

– Ce n’est pas du téléphone que je veux, c’est du fric !...

– Je suis à vous tout de suite, répondit-elle précipitamment.

Mais le monsieur n’attendit point :

– Si vous ne m’alignez pas les deux cents francs que me doit votre mari, depuis un an, je suis disposé à faire un scandale.

Et c’est ainsi que Robert fut édifié sur l’excellence de son système.

V.

LE HASARD.

– Rendez-vous au bureau à trois heures, avait dit M. Carcajoux à Robert. Soyez ponctuel et surtout habillez-vous.

Cette injonction surprit Robert, qui avait quelques raisons de se croire vêtu.

– Comment, monsieur ?... que je m’habille ?

M. Carcajoux s’impatenta :

– Dieu, que vous êtes gourde !... Mettez vos plus beaux habits, votre costume du dimanche, quoi !...

– Ah ! bien, monsieur... je n’avais pas compris...

Le costume du dimanche était celui des autres jours, simplement remis à neuf d’un négligent coup de brosse. Pour redonner une éternelle jeunesse au pantalon, il suffisait d’en égaliser soigneusement les franges avec des ciseaux. En

outre, Robert avait un col en celluloïd inédit, qui jetait des reflets superbes. Et par pur raffinement d'élégance, il tenait à la main une paire de gants. Pour dire le vrai, ces gants étaient dépareillés, mais nul au monde ne le savait.

Depuis quelque temps le jeune homme bigle négligeait son service. Dans son poème cosmique, il avait de graves difficultés avec les étoiles, qu'il tenait à appeler familièrement par leurs noms. Robert fut obligé d'aller le chercher aux archives, où le poète trouvait du papier et de la poussière à discrétion.

– Va dire au patron que je suis là.

Car il s'était résigné à tutoyer le jeune homme bigle. Ce dernier répondit :

*Au noir zénith, Aldébaran
Rataplan, rataplan, plan, plan,
Et la timide Cassiopée
Ta ta ta ta... sa mélopée.*

– Les vers ne sont pas tout à fait finis, dit-il, mais tout de même on sent le souffle, hein !...

Et, comme d'habitude, il disparut instantanément. Un trou de rat lui suffisait pour s'escamoter.

Trois minutes plus tard, Robert était invité à comparaître devant le patron. M. Carcajoux n'était pas seul dans la pièce toujours parfumée à l'oignon. Un monsieur occupait le fauteuil et, grâce à ses longues jambes, une bonne partie du plancher disponible.

Il était grand, sec, osseux, avec le nez aussi rouge que M. Carcajoux l'avait blanc.

– Robert Delessart, présenta M. Carcajoux. Je suis sûr que c'est ce que vous désirez...

Le monsieur ajusta des lunettes rondes et larges comme des hublots de transatlantique, pour examiner Robert avec une attention scrupuleuse et une insolence rare.

– Il est insignifiant, conclut-il enfin.

– Mais il est extrêmement distingué, dit M. Carcajoux.

Nouvel examen à travers les lunettes.

– Non, il n'est pas distingué, reprit froidement le monsieur. Il a l'air d'un clerc d'huissier. Cela n'a

d'ailleurs aucune importance, puisque vous m'affirmez qu'il est intelligent.

– Très intelligent ! déclara M. Carcajoux.

Le monsieur murmura une phrase humiliante, quelque chose comme :

– On ne s'en douterait pas.

M. Carcajoux, que Robert écoutait avec un ahurissement croissant, continuait :

– M. Delessart est un ancien avocat. Il a l'habitude du monde, et peut figurer avantageusement dans n'importe quelle société. Je vous le cède en confiance, vous ne m'en ferez pas de reproche. C'est une véritable occasion.

C'est tout juste s'il n'ajouta pas :

– Je vous le garantis irrétrécissable au lavage.

– Soit, je veux bien croire que c'est un phénix, dit le monsieur. Mais il ne parle pas l'anglais ?...

– Il sera moins suspect, riposta M. Carcajoux. Les vrais Français ne parlent pas l'anglais, c'est connu... D'ailleurs, il comprend un peu la langue de Shakespeare.

Le monsieur s'adressa directement à Robert dans la dite « langue de Shakespeare » :

– Do you understand ?...

– Yes ! fit Robert, à tout hasard et en agitant la tête.

– Vous voyez ?... conclut M. Carcajoux. Ah ! c'est un débrouillard !...

Le monsieur ôta ses lunettes et se détourna comme si la vue de Robert l'eût soudain écoeuré.

– En tout cas, dit-il, il faudra couper la petite saleté du menton...

– Quoi ?... fit Robert, suffoqué. Quelle saleté ?...

– Votre ridicule petit bouc, précisa le monsieur ; jamais une Américaine ne consentirait à sortir avec un quidam affublé de ce fagot de poils.

Robert eut un haut-le-corps : il sentait déjà le froid des ciseaux sur sa peau.

– Pardon !... je tiens à ma barbe !... balbutia-t-il.

Il la croyait fine et esthétique. M. Carcajoux, clignant de l'œil, donna quelques coups de coupe-papier sur la table.

– Elle repoussera, votre barbe, dit-il. Vous vous ferez raser, voilà tout.

– La moustache aussi, compléta le monsieur.

Robert défendit avec angoisse son système pileux :

– Ah ! non, pas la moustache !...

– Si, dit M. Carcajoux.

Robert entra en rébellion ouverte :

– Je refuse ! reprit-il. Mon visage m'appartient ; je ne veux pas l'abîmer. Je ne me raserai pas !

Ses interlocuteurs le contemplaient avec une commisération amusée.

– Il est rigolo ! s'esclaffa le monsieur.

– Je ne vois pas, riposta Robert, pourquoi je suis si rigolo que ça !...

– Ça ne fait rien, vous l'êtes quand même, dit l'autre.

Et il se remit à rire si confortablement qu'on put constater qu'il avait une grosse molaire en or.

Robert se sentit vaincu. On ne résiste pas aux forces de la nature.

– Enfin, m'expliquerez-vous de quoi il s'agit ?... questionna-t-il.

– Ce serait fait depuis longtemps, dit sévèrement M. Carcajoux, si vous ne parliez pas à tort et à travers.

Le monsieur toussa pour s'éclaircir la voix.

– J'espère, dit-il, que vous connaissez Backeby ?...

Robert comprit qu'il allait se diminuer en avouant son ignorance, mais il ne savait pas si ce nom de Backeby s'appliquait à un homme, un pays ou une spécialité pharmaceutique.

– Non, monsieur, murmura-t-il avec confusion.

– Voilà les Français !... s'exclama l'autre, ils connaissent tous les Pharaons et pas leurs contemporains. Backeby, Monsieur, est le roi des cigarettes ! On fume les cigarettes Backeby, surtout les Chihuahuas, dans les cinq parties du monde, même dans les îles les plus mesquines de la Papouasie !... Il n'est pas permis d'ignorer Backeby !...

– Vous devriez être au courant, gourmanda M. Carcajoux.

Robert ne fumait qu'un peu de caporal ordinaire, quand ses moyens financiers l'autorisaient à cette folie.

– Mais oui !... fit-il avec assurance. Les cigarettes Backeby... les Chihuahuas... parfaitement !... ce sont celles que je préfère !

– Il n'est pas question de vos préférences, rétorqua le monsieur. Votre consommation personnelle n'a aucune influence sur le budget de Backeby... Miss Bettina Backeby, fille de l'homme-cigarette, a eu soudainement envie de visiter la France. Elle est donc partie, car c'est une jeune fille libre. Après-demain, elle débarquera au Havre avec une lettre de crédit, une amie et une gouvernante.

– L'amie se nomme miss Annie Spigurlo, nota M. Carcajoux, et la gouvernante, miss Dorothy Strabon.

– Entendu ! dit Robert, en tirant précipitamment un petit calepin crasseux.

– Dès que le navire abordera, poursuivit le monsieur, vous trouverez ces trois dames.

– Oui, dit Robert.

– Et vous ne les quitterez plus jusqu’à leur départ de France.

– Ah !... je ne les quitterai plus ?... hésita Robert. Mais comment ferai-je pour ne plus les quitter ?...

– Vous les suivrez parbleu !... dit M. Carcajoux.

– Cela ne les ennuiera pas ?...

– Aucune importance ! décréta le monsieur. Vous n’aurez plus votre petit bouc, vous aurez un vestiaire de gentleman, et vous couperez votre nom en trois morceaux. Vous êtes, à dater d’aujourd’hui, vicomte de l’Essart.

– Vieille famille française ! dit M. Carcajoux.

Le nouveau vicomte se redressa, le regard altier.

– Et l’argent ?... demanda-t-il.

– Vous en aurez, ajouta négligemment le monsieur. Pour commencer, M. Carcajoux va vous donner vingt mille francs. C’est une provision. Vous tiendrez une comptabilité de toutes vos dépenses.

– De toutes vos dépenses !... insista M. Carcajoux.

– Surtout, ne lésinez pas. Ne quittez pas une seconde miss Bettina. Descendez dans les mêmes hôtels, mangez dans les mêmes restaurants...

– Bref, redevenez le mondain que vous étiez, dit M. Carcajoux.

– Ce ne sera pas difficile ! répliqua Robert.

Réellement, il se sentait très distingué. Mais le monsieur reprit la parole :

– J’oubliais une chose essentielle. Dansez-vous ?...

D’un regard, Robert consulta son patron. M. Carcajoux cligna de l’œil. Aucun doute, il fallait que de vicomte dansât.

– Je danse, dit-il donc.

– Parfait !... La danse me paraît un excellent moyen pour vous permettre d’entrer en relations avec miss Bettina Backeby... S’il le faut, n’hésitez pas à flirter avec elle.

– Pas trop ! pria M. Carcajoux, comme s’il eût redouté la puissance séductrice de son commis.

– J’ai des usages, dit Robert. Je n’irai pas trop loin !...

Le monsieur se leva en faisant craquer ses genoux.

– Vous êtes responsable des bijoux et de la moralité de miss Bettina Backeby... Au revoir, vicomte.

La tête de Robert oscilla, comme un pendule.

– Eh bien, vicomte ! fit M. Carcajoux, Monsieur vous dit bonjour !...

– Tiens, c'est vrai... sursauta Robert.

Et il se laissa broyer la main avec un stoïcisme romain.

– Au revoir... à très bientôt...

Le monsieur parti en coup de vent, M. Carcajoux se renversa dans son fauteuil.

– Surtout, ricana-t-il, ne me remerciez pas !... Je vous transforme en millionnaire ; je vous introduis dans les palaces, les grill-rooms et les dancings ; je vous procure un vestiaire splendide ; je vous confie une mission extrêmement flatteuse, et vous trouvez cela tout naturel ?... Vous n'avez même pas un geste de gratitude pour ce bon Alcide Carcajoux, qui pense à vous et vous tire de la misère... Vicomte, ce n'est pas gentil !

Le vicomte avait une expression plutôt piteuse.

– Monsieur, annonça-t-il, je ne sais pas vous remercier, mais le cœur y est... Je ne suis pas encore habitué à ma nouvelle situation... Ce n'est pas une plaisanterie ?... Je vais vivre dans le monde ?... j'aurai de l'argent ?...

– Vous avez entendu, dit M. Carcajoux. On vient de m'ordonner de vous donner quinze mille francs.

– Il me semblait que c'était vingt ?...

M. Carcajoux fronça les sourcils :

– C'est quinze pour vous. N'est-ce pas déjà bien joli ?

– Si, si..., dit Robert. C'est très joli !...

– N'oubliez pas, comme on vous l'a recommandé, d'établir un état précis de vos dépenses. Vous m'enverrez régulièrement cet état, je le vérifierai et je le viserai...

Par discrétion, il n'ajouta pas qu'il le modifierait, mais Robert le comprit. D'ailleurs, cela ne le regardait point.

M. Carcajoux, du ventre d'un tiroir, extirpa une importante liasse de billets de banque. Il y en

avait beaucoup plus de vingt. Robert s'intéressa vivement à cette laparotomie du tiroir.

– Voilà quinze mille francs, dit le patron. Vous pouvez vérifier, le compte y est.

Robert happa les billets en tremblant. Tout neufs, ils formaient un mince cahier qu'il fit disparaître sans tarder. Ceux qui n'ont pas l'habitude de toucher beaucoup d'argent à la fois n'osent pas compter ce qu'on leur donne. Il leur semble que ce serait injurieux.

– Signez-moi ce reçu, ajouta M. Carcajoux. Là, un paraphe et la date sur le timbre...

Sous prétexte de montrer la place de l'acquit, il cachait de sa main le texte du reçu. Entre les doigte boudinés, Robert crut lire « vingt mille » mais il se trompait sans doute. M. Carcajoux, couvrit le papier d'un vaste buvard, puis l'inséra dans un beau dossier jaune.

– Pour commencer, ordonnait-il, allez chez le barbier.

Robert soupira :

– Il n'y a pas moyen de garder ma barbe ?...

– Je vous le défends ! rugit M. Carcajoux. Imaginez-vous un vicomte avec ces quatre poils sous le nez ?... ce serait grotesque !...

– Pourtant, protesta Robert, le défunt Edouard VII, arbitre des élégances, portait le bouc...

Son ton devint tragique :

– Mais puisque vous l'exigez, je vais me défigurer !...

– Après, continua M. Carcajoux, en clignant de l'œil, vous irez acheter votre vestiaire... Voici la liste de vos fournisseurs... Faites preuve de goût, hein ?...

Le vicomte eut un sourire supérieur :

– Je sais m'habiller ! dit-il.

– Ensuite, munissez-vous de malles, de valises et d'un nécessaire de toilette. Il faut que tout soit fini ce soir. Demain, rendez-vous ici à neuf heures. Au revoir, vicomte. Rompez !...

Ivre de richesse, gonflé d'orgueil, le vicomte de l'Essart se retira avec une solennité d'allure qui stupéfia le jeune homme bigle. Il ne marchait plus, il planait.

– J’ai quinze mille francs ! pensait-il. Je n’en ai jamais eu autant !...

Il éprouva l’irrésistible désir de revoir ses billets. Il les fit voluptueusement craquer, et cette fois, les dénombra. Il n’y en avait que quatorze.

En trois bonds, Robert se retrouva chez M. Carcajoux.

– Monsieur !... dit-il, haletant, vous vous êtes trompé. Vous ne m’avez donné que quatorze mille francs !...

M. Carcajoux eût pu se fâcher, il se contenta de cligner encore de l’œil avec indulgence.

– Vicomte, répondit-il, vous êtes un petit malin, mais on ne me la fait pas. Je ne suis pas bon. À demain.

VI.

BRUMMEL.

Le vicomte de l'Essart avait, depuis longtemps, un désir secret et lancinant : il rêvait de confier ses mains à une manucure, pour avoir une fois dans sa vie les ongles étincelants. Quand on a les mains « faites », les moindres gestes prennent une valeur énorme ; le seul fait d'incendier le bout d'une cigarette, puis de secouer négligemment les doigts pour éteindre l'allumette, vous pose un homme plus qu'un long discours.

Maintenant qu'il avait la fortune, un simple coiffeur lui paraissait indigne de tailler sa barbe : il entre chez un *hair-dresser*, dont la boutique ressemblait à une salle de clinique. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il fut saisi, enroulé dans un vaste peignoir, couché sur un fau-

teuil à bascule et mis définitivement hors d'état de nuire.

Inquiet malgré le courage qu'il devait à ses nouveaux aïeux, le vicomte vit flamber la tondeuse, aiguïser le rasoir, aseptiser les ciseaux. Il avait l'impression de plus en plus nette d'être dans un hôpital. Une demoiselle aux cheveux d'un blond résolu, sauf à la racine, alignait sur une petite table une foule d'instruments nickelés, pinces, poinçons, sondes et bistouris. Robert la surveillait d'un air inquiet ; allait-elle donc le torturer dans sa chair ? Il avait envie de demander :

– Souffre-t-on autant que chez le dentiste ?

Mais sa tête ne lui appartenait plus, l'acier crispait déjà autour de ses oreilles. Fermant les yeux, il s'abandonna. Il sentit qu'on plongeait sa dextre dans un liquide tiède et visqueux, puis qu'on tirait sur chacun de ses doigts comme sur les pétales d'une pâquerette. Mais il ne souffrait point, et il en bénit les dieux.

Ce fut long. On lui frictionna le crâne avec force et conviction, on l'inonda d'un parfum qui s'appelait : *Séduction printanière* ; on lui ceignit le front d'un turban ; on lui promena sous le nez,

onctueusement, un blaireau de crème Chantilly, et, enfin, le rasoir fit son office ; barbe, moustache, tout tomba. Après ce sacrifice, une serviette trempée dans l'eau bouillante fut rudement appliquée sur le menton du patient. Puis le garçon susurra :

– Si monsieur veut se donner la peine de se rendre compte...

Le vicomte de l'Essart faillit s'écrier de surprise. Il aperçut dans la glace un monsieur glabre, inconnu, distingué, qui le regardait fixement. Il fut quelques secondes avant de comprendre que c'était lui-même qui se contemplait.

– Monsieur est-il satisfait ?...

– Mais oui... très satisfait !...

Quelle métamorphose ! Comment avait-il pu si longtemps cacher ses lèvres fines, ses joues au modelé ravissant, ce menton à la fois gracieux et noble ?

– Très bien ! accentua Robert.

Le garçon remercia, alors que l'exclamation de Robert était strictement personnelle. Il disait : « Très bien ! » parce qu'il se trouvait très bien.

Il s'adressa un aimable sourire que la manucure prit pour elle et qu'elle rendit avec une confusion charmante.

– Monsieur est content ?... demanda-t-elle.

– Très content.

– Monsieur ne veut pas un petit pot de vernis ?

Mais oui, Robert voulait un petit pot de vernis. Il voulait tout ce qu'on lui proposait, car c'était un faible. Il accepta six gros savons pour la barbe, un litre de lotion capillaire, un peigne à dents électriques, une brosse à poils durs, et pas mal d'autres choses inutiles. Il en eut pour trois cents francs, mais crut que ce sacrifice pécuniaire lui vaudrait à jamais l'estime et l'admiration du personnel.

Or, il était à peine sur le trottoir, à regarder ses ongles transformés en autant de petits miroirs, que la manucure disait au coiffeur :

– Voilà un individu suspect. Ce serait un voleur que je ne serais pas surprise.

– Il a un col en celluloïd !... révéla le merlan avec mépris.

– Vraiment en celluloïd ?...

- En celluloïd, comme je vous le dis !...
- Et il dépense quinze louis ?... avouez que c'est vraiment louche.
- Et il se fait raser la barbe pour qu'on ne le reconnaisse pas. C'est encore plus louche.
- C'est sûrement un voleur.
- Ou peut-être un assassin, émit le coiffeur, qui n'aimait pas les demi-mesures.
- Nous aurions dû appeler un agent, soupira la manucure. Moi qui n'ai jamais assisté à une arrestation...

Pendant ce temps, Robert, chargé d'un paquet dont la ficelle lui sciait les doigts, pensait :

– Je les ai épatés !

Ce n'est pas l'opinion des autres qui a de l'importance, c'est celle que nous croyons qu'ils ont de nous. C'est ainsi que les rois ont toujours été surpris par les révolutions. Mais ceci, c'est de l'histoire.

Robert consulta la liste des fournisseurs qu'on lui imposait. Ils étaient tous américains. Le mandataire de Backeby était, sinon proprement xénophobe, au moins nationaliste.

Le vicomte résolut de commencer par le tailleur, qui tenait boutique avenue de l'Opéra. Il fut reçu par un monsieur suprêmement élégant et méditatif. Le monsieur l'examina avec une insolence froide, et se décida à demander du bout des lèvres :

- Vous désirez ?...
- Un costume, dit Robert.
- Vous êtes fixé sur le prix ?...
- Nullement, dit Robert.

Et son visage exprimait un dédain absolu des questions d'argent.

– Je prendrai même deux costumes, dit-il, et un smoking. Et un habit.

Le monsieur, impressionné, se cassa brusquement en deux.

- Monsieur veut-il me suivre ?...

Et il glapit quelques mots en anglais qui devaient éternellement rester sans signification précise pour le vicomte.

Un gros petit homme, dévalé de l'entresol, désigna les marches de l'escalier comme des pièces de musée :

– Par ici, monsieur... par ici...

En haut, le gros petit homme confia Robert à un autre petit homme gros, son frère jumeau sans doute. Ce second petit homme gros lui fit traverser deux salons, et le passa à un vieux lord inexpressif. Le lord franchit un autre salon, grimpa un escalier en colimaçon puis à bout de forces, céda en toute propriété le vicomte à une espèce de clergyman, dont la bible déformait les poches du veston.

– C'est pour deux complets, un smoking et un habit ? fit le clergyman.

– Yes, dit-il.

Aussitôt le clergyman sauta sur une échelle et fit pleuvoir sur un comptoir des quantités industrielles de pièces d'étoffe. Puis il les déroula en les faisant sauter sur ses bras tendus, et en trois minutes, ils se trouvèrent submergés sous un flot de serge, de homespun, de cheviotte et de peigné.

– Voilà !... triompha le clergyman, comme un prestidigitateur ayant réussi un tour difficile.

– Mon Dieu... murmura Robert, en tirant de ses ongles le maximum de rayons lumineux, je ne suis

pas fixé... Choisissez vous-même... Que me conseillez-vous ?

– Ceci ! dit le clergyman, sans hésiter.

Et, sans hésiter davantage :

– Ou ceci... ou cela... ou cela... ou cela...

Le flot s'enfla, devint un raz d'étoffes. Pour endiguer l'inondation, le vicomte ne fut pas moins net que son vendeur.

– Ça et ça ! désigna-t-il.

– Monsieur a très bon goût, flatta le clergyman. Le prince de Galles a les mêmes.

Il tira sa bible pour célébrer par une prière ou par un psaume le bon goût du vicomte. Robert s'aperçut alors que ce n'était pas une bible, mais un livre de mesures.

– Si monsieur veut me permettre...

Robert passa à l'anthropométrie. Un nouvel individu, très chauve, très rouge, entra. Il eut un petit geste qui signifiait :

– Ne vous dérangez pas pour moi... Je sais ce que c'est.

Il fit le tour du vicomte et s'en alla. Robert pensait :

– S'il faut payer tous ces gens-là, ça va me coûter cher...

Car il devait y avoir d'autres personnes, beaucoup d'autres personnes, dans cette maison de six étages.

L'homme se sent peu de chose quand il est réduit en chiffres :

– 92... 89... 45...

Dans l'ingéniosité de son âme, Robert eut préféré des mensurations beaucoup plus importantes.

– Bah ! songeait-il, ce sera pour plus tard !...

Le drap des « evening-dresses » – le clergyman s'exprimait ainsi – fut tôt choisi.

– Maintenant, dit Robert, je voudrais un costume tout fait...

Le clergyman eut l'air aussi surpris que si on lui eût demandé les tours de Notre-Dame.

– Un costume tout fait ?...

– Oui, répéta Robert. Je ne peux pas garder ma jaquette une heure de plus.

L'ingrat reniait sa jaquette, qui lui avait pourtant valu tant de succès et d'estime chez Bavolard et Lecrapon.

– Je vais vous conduire à la confection, fit le clergyman.

Il prononça ce mot, confection, avec une confusion navrée. Avant de refermer sa bible, il demanda :

Quel jour viendrez-vous essayer ?...

– Oh ! je n'essayerai pas, dit Robert. Je suis trop pressé. Quand me livrerez-vous tout cela ?

Le clergyman chercha une date au plafond.

– À la fin du mois ! promit-il comme une insigne faveur.

– Impossible, répondit Robert, je quitte Paris demain.

Dans les maisons américaines, la consigne est de satisfaire les clients les plus extravagants. Le clergyman ne se troubla point :

– Nous livrerons demain matin, à la première heure, dit-il. S'il y a des retouches, nous les ferons par poste... Allons à la confection.

Cette fois, il murmura le mot abhorré d'une voix à peine perceptible. Robert fut jeté dans un ascenseur dont le groom, vêtu en homard, lisait une histoire de chasse au tigre royal.

– Con-fec-tion !... hurla le clergyman.

À son débarquement à l'ultime étage, le vicomte se trouva devant quatre hommes à mine patibulaire. Ces quatre gaillards ne servaient rien, car ils s'effacèrent devant un cinquième, leur caporal, qui portait un mètre autour du cou, comme les dompteurs portent un boa constrictor.

– Déshabillez-vous ! ordonna négligemment le caporal.

Robert obéit. Ses vêtements, déposés sur une chaise, lui parurent lamentables. Comment avait-il pu les porter si longtemps sans mourir de honte ?

Le caporal feignit de s'en aller, puis fit un prompt demi-tour :

– Fantaisie, n'est-ce pas ?

– Naturellement, acquiesça Robert.

La fantaisie, c'était un pantalon immense, insolite, et un étrange petit veston étriqué, une espèce de boléro de toréador.

– Ça fait une silhouette, dit le caporal.

En effet, ça faisait une silhouette. Le vicomte de l'Essart pourrait être comparé à Charlot ou au plus excentrique des Fratellini. Son pantalon l'affola.

– Est-ce qu'il n'est pas un peu large ?... fit-il.

– Mais non, monsieur... c'est exactement ce qu'il vous faut. D'ailleurs, vous êtes facile à habiller, car vous avez la taille du mannequin.

Robert, flatté d'avoir la taille du mannequin, comprit qu'il prenait place à l'avant-garde de la mode. Après tout, mon Dieu, ce pantalon n'était pas si large que ça.

– Je le garde, dit-il.

Et avec une désinvolture presque frivole :

– Maintenant, c'est le quart d'heure de Rabelais.

Le caporal, qui ne connaissait pas Rabelais, répondit :

– Il est cinq heures dix-sept.

Le vicomte s'enfonça dans l'ascenseur avec le groom et son tigre royal.

La maison si peuplée à l'arrivée de Robert, était subitement déserte. Personne dans les couloirs et les salons. Le caissier, comme ceux qui perpètrent un mauvais coup, opérait tout seul. Il se morfondait dans une cage en verre, tel les jeûneurs exhibés dans les foires.

– Le compte du 3.279, demanda le cicérone.

On remit alors à Robert un ravissant papier jaune, chargé de timbres acquittés, et qui paraissait être fait depuis belle lurette : un bref vertige, priva le client de la notion des contingences. Il se ressaisit pour relire le total : 8.347 francs 45.

Le caissier attendait, sans paraître ému. Robert paya, donna son adresse, partit avant d'avoir recouvert son libre arbitre.

– Ils vont fort, murmura-t-il, mais ce n'est pas mon argent !... je serais bien sot de me gêner.

Le démon de la prodigalité s'empara de lui ; il acheta à corps perdu, des chemises, des caleçons, des cravates, des cols, des chaussettes, des malles, des gants, pêle-mêle, avec la hâte d'un monsieur qui va se marier le lendemain matin. Quand il eut

fini ses emplettes, il était ruiné. Il s'offrit toutefois une canne, un faux jonc à pomme en fausse corne, et un paquet de cigarettes Chihuahua. Elles coûtaient dix-huit francs les vingt, mais décemment, il ne pouvait plus désormais en fumer d'autres.

Cela terminé, Robert rentra chez lui avec le légitime désir d'étonner sa concierge.

Quand Béhanzin aperçut son ennemi, il s'élança avec rage, mais s'arrêta, saisi. Le vaste pantalon ne lui inspirait pas confiance, la suppression de la barbe le déconcertait. Le perroquet lui-même, oubliant de grincer, pencha la tête d'un air rêveur. Et les deux animaux regardèrent M^{me} Artigoul pour lui demander la clef de l'énigme.

La concierge murmura :

– Vous désirez, monsieur ?...

– Vous ne me reconnaissez pas ?... fit Robert.

– Vous ?... s'écria-t-elle. Vous !... vous !... vous !...

Cela ressemblait à un aboiement. Béhanzin crut qu'on l'encourageait et jappa, tandis que l'oiseau vert clamait : « Paie ton terme !... paie ton terme !... »

M^{me} Artigoul expulsa honteusement le chien.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ?... Ce que vous avez changé !... Je vous préfère sans barbe... Entrez, j'ai de la soupe aux pois...

– Ma chère dame expliqua Robert, la fortune est domptée ! J'avais raison de dire que les hommes de talent finissent toujours par percer.

Et de sa main gantée de beurre frais, il faisait le simulacre d'enfoncer une vrille dans du bois tendre.

M^{me} Artigoul installait en hâte deux couverts.

– Racontez-moi !... racontez-moi !...

– Ah ! bien, voilà... commença Robert.

Son histoire émerveilla M^{me} Artigoul. Après le dîner, la bouteille de cassis soutint un rude assaut.

– Est-elle jolie, cette miss... chose ?...

– Une beauté ! s'extasia le vicomte.

M^{me} Artigoul frappa dans ses mains :

– Vous l'épouserez ?

Robert n'avait pas encore songé à ce dénouement.

– Peut-être, dit-il.

Il but une dernière larme de liqueur et monta dans sa chambre. Il souriait aux anges en pensant que chez le tailleur, des combles de la cave, aux six étages, un peuple d'ouvriers et d'ouvrières travaillaient dans la fièvre, pour faire du vicomte de l'Essart le plus sémillant et le plus irrésistible des gentlemen.

VII.

LES VOYAGES FORMENT LA JEUNESSE.

Sur le quai du Havre, le vicomte de l'Essart attendait l'arrivée du *Palermo*, annoncé par le sémaphore.

Une pluie fine tombait, criblant l'eau des docks de coups d'aiguilles. Les bateaux enchaînés dormaient sagement, sans doute après avoir reconnu que toute fuite était impossible. Un goéland de service battait à grands coups d'ailes, inutilement, la purée céleste. Des douaniers, transformés en pères capucins, guettaient d'improbables contrebandiers.

Autour de Robert, il y avait foule. Des dockers travaillaient sans conviction, se passant confidentiellement des petits saumons de cuivre. Ils semblaient jouer au furet. Des gens – parents, amis, créanciers – pataugeaient fraternellement dans la boue pour réserver une joyeuse réception aux pas-

sagers du *Palermo*. Il y en avait de tous les âges, de toutes les conditions. Une dame aigre disait à un petit garçon :

– Tu verras... Il est sûrement enrhumé... Ah ! il est bien toujours le même, va !...

Le petit garçon se livrait à des fouilles nasales passablement compliquées. Il ne trouvait pas grand'chose, mais étant curieux, s'obstinait à chercher. Il beugla parce que la mère le calottait soudain avec une cruauté effroyable. Les enfants ne comprendront jamais pourquoi on leur défend l'exploration du nez, alors qu'on ne cesse de leur recommander celle des oreilles. Cette première leçon d'illogisme ne peut que leur fausser l'esprit.

Robert avait endossé un imperméable, dit raglan, dont les origines devaient être écossaises, à en juger par les carreaux. Sa tête disparaissait sous une casquette avantageuse, une de ces casquettes dont les parents s'excusent :

– Elle est un peu grande, mais il n'a pas fini sa croissance.

Tel quel, il s'estimait élégant et s'étonnait de ne pas être admiré davantage. Mais le propre de

l'homme vraiment chic est de passer inaperçu. M. de Fouquières l'a toujours dit.

Il fumait une Chihuahua, et tâchait de donner à son regard une impassibilité qu'il croyait américaine, ou du moins aristocratique. Il paraissait ainsi, simplement paralysé des nerfs optiques.

Le *Palermo* surgit, tout noir, énorme, troué de tant de hublots qu'on l'eût dit atteint de la variole. Il lança un terrible appel de sirène, d'autant plus superflu que nul danger ne le menaçait, et n'avança que sournoisement, imperceptiblement, vers le bord où s'alignaient les parapluies. Un homme minuscule s'affairait sur la dunette, criant des ordres sans aucun effet apparent. Les gens bien informés prétendaient que c'était le pilote ; quelques-uns, spécialement subtils, affirmaient qu'il s'appelait Durand.

Le vicomte se demandait comment il pourrait découvrir miss Bettina Backeby dans cette cohue. Il rêvait à la construction de paquebots beaucoup plus réduits, pour faciliter les recherches des passagers, mais force lui était d'accepter le *Palermo* tel qu'il se présentait, c'est-à-dire immense.

Le brusque changement de régime mettait Robert dans un état voisin de l'abrutissement. Après l'enthousiasme, il était tombé dans la passivité. Son aventure ne devait pas, ne pouvait pas être réelle. Eleazar Tramp, le monsieur au nez pourpré, de qui il savait enfin le nom, lui avait remis vingt mille francs et des instructions en style télégraphique.

– *Repérez miss B. Stop. La surveiller jour et nuit. Stop. Ne pas éveiller sa suspicion. Stop. Le cas échéant, ne pas répondre à ses injures. Stop. Empêcher vol possible de ses bijoux. Stop. Écarter tout aventurier. Stop. Au besoin duel.*

Duel !... Le vicomte démissionnerait plutôt que d'aller en découdre sur le pré. Il n'avait rien d'un spadassin. D'ailleurs il se persuadait que miss Bettina Backeby était une amazone capable de se défendre elle-même dans les circonstances les plus critiques. Lui, Robert, était là pour rédiger une chronique quotidienne et non pour manier une colichemarde.

La sirène du *Palermo* retentit trois fois, sonore. Le navire approchait à la vitesse d'un centimètre à la minute. Des matelots démêlaient un écheveau

de câbles à l'avant et un autre à l'arrière. Des câbles gros comme des fils. Mais on prétend qu'un cornac peut très bien attacher son éléphant avec un cheveu.

Enfin, une étroite blessure béa dans le flanc du monstre, et une passerelle fut ajustée.

Si Robert, qui vivait sur de vieilles histoires de quarantaine, craignait de ne pouvoir monter à bord sans difficulté, cette appréhension dura peu. Il apprit, non sans surprise, que les formalités sanitaires étaient accomplies. Un médecin amené par la vedette du pilote avait déjà décrété que tout le monde jouissait d'une santé de fer et que les États-Unis ne nous envoyaient ni la peste, ni le vomito negro.

Du navire au quai, des gens se reconnaissaient, une dame sanglotait en répétant :

– Voilà Antoine ! Voilà Antoine !...

Puis elle s'élança courageusement à l'assaut du *Palermo*.

– Antoine !... Mon Antoine !...

Bousculé, pressé, talonné, le vicomte s'engagea sur la passerelle. Un officier, incapable de résister à l'invasion, disait d'une voix lasse :

– Rien que les officiels, s'il vous plaît !...

Mais il est des circonstances où tous les Français sont officiels.

Les passagers ne mettaient pas moins de hâte à descendre que les terriens à monter. Ils avaient probablement été si malheureux sur le transatlantique qu'ils n'y voulaient pas rester une minute de plus. Ils se livraient à une contre-attaque très énergique. Il résultait de ces mouvements opposés un magnifique tohu-bohu, entre les collines de valises, de sacs et de plaid.

– Laissez passer, nom d'un chien !...

Robert se sentit entraîné par un courant irrésistible ; par bonheur pour lui, ce fut du côté des cabines de luxe. Des domestiques s'agitaient, recensant bagages et pourboires. Un valet de chambre portait précieusement un chien aux yeux exorbités.

– Nous v'là rendus, disait-il à l'animal. Au prix qu'on a payé pour toi ici, tu reviens à trente-cinq francs le gramme...

Ce qui, d'ailleurs, laissait l'animal complètement indifférent et d'une stupidité intangible.

Le vicomte avisa un adolescent dont la casquette s'ornait d'une ancre d'or, et qui consultait des papiers pour avoir l'air de quelque chose.

– Pardon, Monsieur... est-ce que vous connaissez miss Backeby ?...

– Oui, monsieur.

– Pourriez-vous me dire où est sa cabine ?

– Suivez cette coursive. Tournez à gauche, puis en face et tout de suite à droite. C'est là.

– Merci, monsieur.

Robert se conforma scrupuleusement à ces indications, cela le conduisit devant une porte sur laquelle se détachaient trois mots blancs : Pompe à incendie. Il en conclut qu'il s'était trompé de route, revint sur ses pas, retourna, et fut de nouveau attiré par la pompe comme la limaille par l'aimant.

Il n'y avait personne dans ce coin du *Palermo*. Le vicomte erra, la cigarette éteinte, les mains moites d'inquiétude.

– Je la rate !... pensait-il ; sûrement, je la rate !...

Il aperçut enfin une dame en train de se ganter. Avant de lui parler, il la regarda avec soin. Elle était jeune, blonde, majestueuse, et son visage n'incitait pas immédiatement aux pensées frivoles. Pas laide, pourtant, mais ses yeux bleus étaient trop francs, ses lèvres d'un dessin trop net. Rien qu'à la façon dont elle portait son nez, on comprenait qu'elle admettait difficilement les plaisanteries, mêmes anodines. Mais comme Robert n'avait aucune intention de plaisanter, il se risqua :

– Pardon, mademoiselle...

Elle eut pour ce gringalet, qu'elle dominait de la tête, un regard de reine outragée.

– Monsieur, quelle est la matière ?...

– Je me suis égaré... Pourriez-vous m'indiquer, s'il vous plaît, la cabine de miss Backeby...

Elle demanda froidement, avec un fort accent anglo-saxon :

– Pourquoi faire ?...

Robert n'avait pas prévu cette question.

– Mais..., annonça-t-il, pour savoir...

Implacable, l'autre reprit :

– Que voulez-vous à miss Backeby ?...

– Je veux la voir, dit Robert, dans un souffle.

– En personnalité ?...

– Oui, mademoiselle..., personnellement...

L'impératrice blonde le toisa avec méfiance :

– Qui donc faut-il annoncer ?...

Le vicomte resta bouche bée. Mais une voix provenant de la plus proche cabine se fit entendre :

– Dorothy !... where are you ?...

– Ici, miss Bettina...

Les yeux de Robert s'arrondirent :

– Ah ! exhala-t-il. C'est... c'est...

Il se trouvait en présence de miss Dorothy Strabon, la gouvernante de miss Bettina Backeby.

Sans s'occuper de lui, Dorothy rentra dans la cabine. Ce départ permit à Robert de s'éloigner en hâte et d'aller se poster au bout du couloir.

– Je n’ai pas de chance, se lamentait-il. Je n’ai même pas vu Bettina, et je suis déjà brûlé. Je vais être obligé de me laisser repousser la barbe...

Et bien qu’il eût été jadis si fier de son bouc, cette perspective ne l’enchanta pas.

Il n’eut pas le loisir de se reprocher plus longuement sa maladresse, car celle qu’il cherchait arrivait.

D’abord passèrent deux porteurs de valises, puis miss Dorothy, inspectant les alentours avec une sévérité manifeste. Le vicomte réussit à se cacher, s’amenuisant derrière une manche à vent propice.

Sur les traces de miss Dorothy marchait une créature à la fois séraphique et diabolique, dont l’aspect plongea Robert dans la consternation. Il n’en avait vu de semblables que sur des gravures, et tout en les admirant, ne croyait pas tout à fait à leur existence.

Il s’agissait d’une jeune fille mince, de taille moyenne, mais exagérément vivante.

Un blazer, ou un sweater, bref, un vêtement sportif à manches courtes, à généreuse échan-crure, moulait son torse. Un foulard multicolore,

enveloppant le cou, en faisait mieux ressortir la nudité. La jupe descendait à peine jusqu'aux genoux, et des jambières de cuir fauve enserraient les mollets. Des boucles dorées s'évadaient d'un petit chapeau violent, où se heurtaient le rouge, le jaune, le bleu.

Le visage, très mobile, s'éclairait d'une paire d'yeux d'azur, à la fois hardis et ingénus. Le front était haut et bombé, le nez charmant, et la bouche encore enfantine. Le tout composait un ensemble séduisant, mais redoutable. Et puis, cette jeune fille remuait trop. Ses mains voletaient, ses épaules roulaient, elle piaffait. Ah ! qu'elle serait difficile à suivre !...

En admettant que ce fût là miss Bettina Backeby, la personne qui l'accompagnait ne pouvait être que miss Annie Spigurlo. De même taille, de même vêtue, elle était brune, avec un air gentiment fatal. Le vicomte la préféra tout de suite à Bettina. Il avait un faible pour les profils romantiques et les yeux de velours.

Dorothy, sans le moindre égard pour l'humanité moyenne, se dirigeait droit vers le bureau où l'on visait les passeports. Elle écartait les gens avec un

tel sans-gêne que Robert pensa qu'il était indispensable de s'en faire une alliée. Elle était puissante et avait de longs pieds.

La pluie redoublait, nul ne semblait s'en apercevoir. Les gens étaient tout à la joie de se retrouver. Les plaisirs de courte durée sont parmi les plus vifs.

Indifférent à l'averse, le vicomte descendit du *Palermo*. Il vit bientôt apparaître les trois jeunes filles et s'apprêta à la filature la plus pénible. Or, leurs actes furent simples : elles se rendirent droit à la gare.

Robert en fit autant, quelle que fût son envie de visiter le Havre. Il n'en vit que les pavés mouillés et une statue désolée d'avoir oublié son parapluie.

Sûr que miss Bettina Backeby et sa suite étaient dans le train, il s'installa à l'autre bout du convoi.

– Dans quatre heures, Paris !... se disait-il. Ah ! ce n'est pas trop tôt !...

Et il fredonnait :

Paris, reine du monde...

Patapati, pati, patam...

Paris est une blonde...

Et la blondeur sans doute oxygénée de Paris, lui paraissait naturelle.

Parmi tant d'étrangers, son âme devenait américaine. Il lui semblait que la capitale allait lui offrir de magnifiques surprises.

– Mon petit Robert...

Car il était parfois familier avec lui-même.

– Mon petit Robert, pensait-il, ouvre l'œil et le bon !... Elle est jolie, il faudra la défendre.

Et soudain belliqueux, foulant aux pieds ses idées timorées sur le duel :

– S'il le faut, nous nous battons.

Et ses bijoux ?... Ils devaient être dans ce sac en peau de crocodile que portait la robuste Dorothy. Jusqu'à Paris, ils étaient en bonnes mains, on ne les volerait pas.

– Où vais-je... pensait Robert, à demi engourdi, En Suisse, à Nice, à Monte-Carlo, à Venise ?... Sur quelle terre donnerai-je mon coup de talon vers les étoiles ?...

Le ronron des roues l'endormait. Il s'ébroua :

– Pas de blague !... Ce n'est pas le moment de dormir !...

Il regarda vaguement quelques rectangles de campagne humide, s'assura que ses compagnons n'avaient pas des têtes de pickpockets, et accrocha son rêve à la portée sans notes des fils télégraphiques.

Ses paupières s'alourdirent, le sommeil le prit, un sommeil noble, riche, qu'éclairait le nez flamboyant d'Eleazar Tramp.

VIII.

PARIS BY NIGHT.

L'appartement 137 du *Splendid Palace* se composait d'une entrée pompeusement appelée salon, d'une vaste chambre claire et d'une salle de bains.

– Hum ! pensa Robert. Ça doit coûter cher...

Il s'assit devant un petit bureau pour remplir sa fiche de police. On lisait sur le sous-main : *Ce buvard peut être emporté*. Décidément, l'addition serait salée.

Pour la première fois, Robert s'attribua le titre de vicomte. Il le fit d'un cœur léger, se rajeunit de quatre ans, et en face de la mention *Pièces d'identité*, inscrivit avec désinvolture : *Livret militaire*.

Après avoir accompagné miss Bettina à l'hôtel, il était allé chercher ses bagages chez lui. Ses malles, trop neuves, ne portaient pas d'étiquettes,

mais il en était fier. Il ignorait que le grand chic consiste à les couvrir de papillons multicolores : *Via Southampton, Venise, Berengaria*, et d'estampilles de tous les *Majestic* et *Titanic* du monde.

Jusque-là, aucun incident digne d'être signalé. Miss Bettina et ses compagnes – 146, 148, 150 – changeaient de robe. Il était peu probable qu'elles sortissent avant le dîner, car l'après-midi touchait à sa fin.

Robert jugea convenable de se mettre en tenue noire. Un gentilhomme de son rang ne pouvait s'asseoir à table qu'en smoking. Et puis, il lui tardait d'endosser un gilet ouvert, car il craignait d'avoir l'air d'un garçon de café.

Au moment de commencer sa toilette, il s'aperçut qu'il n'avait pas de savon. En voyage, on n'a jamais de savon, c'est une tradition. Le valet de chambre lui en apporta un pain beaucoup trop gros et qui sentait la pharmacie.

Les robinets du lavabo avaient mauvais caractère. L'eau froide gicla avec impétuosité, inondant le vicomte d'un paquet de mer, et dès qu'il ouvrit l'eau chaude il s'ébouillanta. Trempé, à demi-cuit,

il prit un instant de repos en méditant sur l'incommodité des appareils de luxe.

La baignoire le tenta, mais les robinets en étaient encore plus nerveux que ceux du lavabo. Une cataracte fumante jaillit dans un bruit de tonnerre. Le vicomte essaya de l'arrêter. Impossible. La molette était dure et brûlante. Il fallut engager, pour le vaincre, une lutte sauvage, au cours de laquelle Robert évoqua avec angoisse la noyade et l'inondation. Il renonça dès lors aux ablutions.

Quand il fut vêtu et cravaté, sa propre image l'émerveilla. Il se campa devant la glace, avança, recula, se salua, bref se livra à une pantomime dont il rougit quand il s'aperçut que le valet de chambre, entré comme un spectre, paraissait au moins surpris.

Il descendit dans le salon de l'hôtel, où il présumait qu'on le verrait souvent et longtemps. Il choisit près de l'ascenseur un fauteuil bas et profond, tout à fait confortable, et attendit.

Le va-et-vient des voyageurs l'amusa. Presque tous étrangers, ils portaient leur race sur leur visage en essayant ingénument de se donner des

airs parisiens ; Allemands, Autrichiens, Tchécoslovaques, Polonais, Hollandais, parlaient bas, car ils n'avaient pas la fierté de leur langue. Par contre, les Anglo-Saxons élevaient la voix avec une espèce d'ostentation agaçante. Ils étaient laids, mal vêtus, encombrants ; le vicomte se sentit déjà devenir xénophobe. Les Espagnols se posaient aussi en maîtres de la place, mais ils n'avaient pas encore l'habitude du change riche, et faisaient figure de domestiques ayant hérité la fortune de leurs maîtres.

Les femmes intéressaient Robert. Il les comparait à Miss Bettina pour les trouver moins jolies. Et comme il n'osait pas les dévisager, il calculait la valeur de leurs gants. Chez Bavolard et Lecrapon, il n'en avait jamais vendu d'aussi longs et d'aussi beaux.

Un peu après sept heures, la sortie d'ascenseur de Miss Bettina Backeby et de sa suite fut assez théâtrale. D'abord, le « liftier » arborait une douzaine de décorations, et le seul fait qu'il se plantait au garde-à-vous était impressionnant. Puis Miss Bettina Backeby était dorée, de la tête aux pieds, de la cape aux chaussures. Il lui fallait toute sa

jeune et fière beauté pour supporter sans faillir cet éclat de châsse.

Miss Annie Spigurlo était d'argent. Très jolie également, très attractive, mais elle était comme la monnaie de son amie.

Miss Dorothy, nullement métallique, avait une robe d'un bleu aveuglant, qu'on imaginait très bien sur les épaules de ces femmes de music-hall nommées « partenaires » et qui saluent avec ravissement quand leur mari a exécuté un tour difficile.

Il y avait aussi Eléazar Tramp, dont le nez jetait des feux. Eléazar Tramp était de ceux qui donnent à n'importe quel smoking l'allure du plus démocratique veston. Il regarda Robert, qui soutint dédaigneusement ce regard.

– Je dois être pourri de dignité !

Il était pourtant préoccupé, car il se demandait quelle serait la réaction de la robuste Dorothy quand elle l'apercevrait. Elle l'examina des pieds à la tête en une seconde, mais ne le reconnut point, car elle n'eut aucune surprise apparente.

Dans une salle en forme de cathédrale, Robert dîna mal, en dépit de sa faim. Non que les mets

qui défilèrent devant lui fussent médiocres, mais miss Bettina mangeait si vite qu'il avait à peine le loisir d'avaler trois bouchées de chaque plat.

Elle n'arrêtait pas de parler – avec son nez, comme toute Américaine de race, Eléazar plaçait, de-ci de-là, un mot bref, et buvait ; la brune Annie, fervente, approuvait, et Dorothy se ruait sur les aliments, sans s'occuper de ses voisins.

Le départ surprit le vicomte ; il eut juste le temps de rafler son pardessus et son chapeau, et arriva sur le trottoir au moment où l'homme au nez pivoine prenait congé, en trois shake-hands à démolir l'épaule. Eléazar Tramp sauta dans un taxi, et Robert eut l'impression qu'il venait de perdre un précieux allié.

Les trois jeunes filles se dirigèrent vers l'Opéra, dont quelques tubes de néon violaçaient la façade. Au coin de la rue du 4-Septembre, elles se concertèrent. Dorothy fit soudain un geste résolu, et elles grimperent dans un autocar déjà abondamment garni de touristes naïfs et patients.

Le vicomte n'avait point à tergiverser. Cherchant des yeux un coin où se caser, il constata que la seule place libre était à gauche de

l'impressionnante miss Dorothy. Cette fois, elle le remarquerait sûrement, mais il était impossible, en l'occurrence, d'éviter ce voisinage. Robert monta donc.

L'escalade d'un autocar n'est pas aussi facile qu'un vain peuple pense. Robert saisit une portière ouverte, et posa l'extrémité du pied sur une sorte d'étroit volet métallique. Sa semelle glissa, la portière tourna gracieusement, et il perdit l'équilibre. Ses jambes affolées battirent une brève mayonnaise dans l'espace tandis que son menton heurtait quelque chose de très dur. Un gentleman obligeant eût juste le temps de le happer au col de son vêtement. Le gentleman était fort, l'étoffe solide. Robert, irrésistiblement attiré, tomba assis, avec un sans-gêne incroyable, sur les genoux de miss Dorothy Strabon.

Le rire de Miss Bettina fusa, jaillit au haut de l'octave et s'y maintint en trilles aigus. En d'autres circonstances, Robert eût peut-être écouté ce rire avec ravissement ; à cette minute, il en fut offensé comme d'une injure personnelle.

– Je vous demande pardon, dit-il à Miss Dorothy.

– No matter !..., fit-elle d'un ton rogue.

L'incident n'avait nullement intéressé les autres touristes. Pour les tirer de leur flegme il eût fallu au moins une mort, tant ils paraissaient résolus à ne s'étonner de rien.

Un pli soucieux barra le front de Robert : deux boutons de son pantalon venaient de céder ; dans le mystère de son gilet, il sentait ses bretelles se recroqueviller tristement sur ses épaules.

Un monsieur qui ressemblait à Harold Lloyd se dressa à l'avant du véhicule, et s'attarda à l'examen des voyageurs, qu'il regardait l'un après l'autre, avec méfiance. Enfin, il prononça une phrase courte et sifflante. Robert ne comprit pas, mais il se rendit compte que le monsieur répétait la même phrase deux fois encore, d'un air réprobateur et irrité.

Nul ne bronchant, le monsieur jeta un commandement. Aussitôt chacun mit la main à sa poche, puis éleva à bout de bras un ticket jaune.

Robert n'avait pas de ticket jaune. Le monsieur lui adressa une sommation vigoureuse, dont il ne démêla point le sens. Tout le monde avait les yeux braqués sur lui comme sur le maladroit qui éter-

nue dans un concert pendant un pianissimo. La situation devenait intenable.

– Je ne comprends pas l’anglais, dit le vicomte d’une voix chevrotante.

– Ah ! vous êtes Français ?... demanda le monsieur avec un mépris inexprimable.

Les touristes hochèrent la tête. Ils étaient à la fois apitoyés et inflexibles.

– Avez-vous payé ?..., reprit le monsieur.

– Non..., répondit Robert.

– Ah ! ah !... et pourquoi n’avez-vous pas payé ?...

– Je ne savais pas...

Cet aveu fit éclore un sourire narquois sur les lèvres du monsieur, blasé sur l’astuce des grands escrocs internationaux.

– Vous ne saviez pas qu’il fallait payer ?..., fit-il. C’est pourtant l’usage.

– Combien ?...

– Deux cents francs.

– Comment, deux cents francs ?...

Le monsieur, excédé, répliqua :

– On ne marchandé pas !... Nul ne vous oblige à rester. Vous avez, derrière, un car à vingt-cinq francs. Mais décidez-vous vite, car vous nous retardez.

– Je paye ! je paye !... Seulement je ne me doutais pas...

– En voilà des chichis pour deux cents balles !..., apprécia le chauffeur. Va-t-on démarrer, oui ou non ?...

On partit dès que le vicomte eut donné ses deux billets.

Pendant toute la scène, miss Dorothy n'avait cessé de darder sur lui un regard froid. Désormais, elle le reconnaîtrait infailliblement, même par une nuit sans lune.

La lourde voiture s'engagea sur le boulevard, que Robert n'avait jamais vu de cette altitude. Il jugea les piétons petits, méprisables, à peine dignes de l'écrasement. Devant la Madeleine, le guide cria quelques mots, un ordre cinglant qui fit tourner les têtes avec un ensemble militaire. Il répéta pour Robert :

– L'église de la Madeleine, la seule qui n'ait pas de fenêtres !

Puis ce fut la place de la Concorde, lac miroitant d'où les réverbères émergeaient ainsi que les mâts de bateaux sombrés. Le guide s'était rassis, et comme il ne signalait rien aux touristes du car, ceux-ci estimaient superflu d'admirer la perspective des Champs-Élysées, constellée de mille feux blancs et rouges.

Brusquement, miss Dorothy se pencha vers Robert :

– Obélisque ?... fit-elle.

– Yes !..., répondit le vicomte.

Et il répéta, avec une amabilité extrême :

– Yes !... Yes !...

Il eût voulu savoir beaucoup de choses sur l'Obélisque, mais ce fut en vain qu'il fouilla dans sa mémoire. Désireux de continuer la conversation, il désigna le fleuve qu'on traversait.

– Seine !... dit-il.

Miss Dorothy le toisa :

– Évidemment, dit-elle, cela ne peut pas être le Mississippi.

Le vicomte resta coi. Tant de logique l'accablait. Par bonheur, le guide prononça quelques paroles

définitives sur le Palais-Bourbon. Il fit encore au Français l'honneur d'une explication particulière :

– La Chambre des Députés !... Encore un immeuble sans fenêtres.

Les fenêtres devaient jouer un rôle important dans son existence.

Le car remonta les quais. Dans la nuit paisible, Paris offrait ses palais, tout son passé, toute sa gloire, rien d'autre que ce que Robert croyait connaître. Parmi ces étrangers, il avait l'impression d'être un peu propriétaire du Louvre, de l'institut et de Notre-Dame ; pourtant, son orgueil n'était pas exempt de honte, car les sommaires explications du guide lui donnaient la mesure de son ignorance personnelle.

Ah ! que n'avait-il appris l'histoire de l'art !... Il eût éloquemment disserté sur les ombres et sur les pierres, il eût subjugué miss Bettina et miss Annie, dont l'attention ne se relâchait point. Elles admiraient naïvement, dévotement, en fillettes studieuses à qui l'on donne un spectacle instructif. Miss Annie Spigurlo se pelotonnait frileusement contre miss Bettina, qui se serrait elle-même contre miss Dorothy. Cette dernière, droite, hau-

taine, les protégeait contre les dangers improbables ou peut-être contre tant de vieilles beautés.

Le car s'arrêta quelques secondes devant la statue d'Henri IV. Le guide ne se donnait plus la peine de traduire mais Robert entendit qu'il parlait de poule au pot. Cela lui plut, car, pour lui aussi, le Béarnais n'était rien de mieux que l'inventeur de la petite marmite.

Miss Dorothy s'adressa brusquement à lui :

– Est-il né à Pau..., n'est-il pas ?...

– Mon Dieu..., fit Robert, oui..., il doit être né à Pau.

– Dans une coquille de tortue..., reprit miss Dorothy.

– Yes ! dit Robert.

Il eût affirmé avec la même foi que le fils de la regrettée Jeanne d'Albret était né dans une boîte à sardines ou un pot de graisse.

– Quelle bonne idée j'ai eu de me mettre là..., pensait-il. Ça, c'est une sacrée habileté !...

Il se félicita jusqu'au Panthéon, dont ils firent le tour. Pour impressionner ses auditeurs, le guide ôta cérémonieusement son chapeau ; les touristes

l'imitèrent d'un geste sec, comme s'ils eussent salué des gens de connaissance. Mais il ressortit de leur attitude qu'ils n'aimaient pas beaucoup les morts.

Le vicomte, au contraire, fut très ému. Il n'avait jamais visité le Panthéon, qu'il s'imaginait beaucoup plus petit. Il se promet de revenir dès qu'il serait en mesure de perdre une demi-journée.

– Et maintenant, lui dit miss Dorothy, nous allons bien aux cat'combs ?...

– Comment ?... interrogea Robert.

– Aux ca-ta-combes ?..., reprit l'autre en scandant avec dureté.

– Yes !..., dit Robert.

– Rue Mouf-Mouf ?

– Comment ?...

– Rue Mouf-Mouf ?...

– Yes !... dit encore Robert.

C'était la première fois qu'il entendait parler de cette artère. Il ignorait que, par souci de parisianisme, les guides déforment ainsi le nom de l'honnête rue Mouffetard.

L'entrée des catacombes n'avait rien de dramatique, mais la caravane savait où on la menait, et les femmes poussaient des petits cris de frayeur anticipée.

Un homme d'apparence joviale leur enjoignit, en deux langues, de ne pas s'écarter du bon chemin, sous peine de mourir de faim après s'être réciproquement dévorés dans les ténèbres. Cette perspective n'avait rien d'attrayant, aussi les visiteurs s'entassèrent comme un troupeau de moutons. Ce fut le nez entre les omoplates bleues de miss Dorothy que Robert s'engagea dans la première galerie.

Tout au long, les ossements étaient rangés comme des pièces de vaisselle sur un buffet. Il y en avait trop pour que ce fût macabre. On avait eu l'ingéniosité de mettre une lampe électrique dans un crâne et tout le monde trouva cela charmant.

Un faux vieillard à barbe d'étoffe surgit de l'ombre pour provoquer, par sa démence, une assez jolie terreur. Puis il s'apaisa soudain et remercia l'assistance avec affabilité. Il n'avait pas de temps à perdre pour redevenir fou, car une autre troupe suivait à peu de distance.

En dépit des fémurs et des humérus disposés en croix, le spectacle manquait de variété ; tous les masques se ressemblaient, riant du même rire conventionnel et stéréotypé.

Le guide racontait en vain des histoires tragiques ; tout le monde savait que ces histoires étaient fausses et que les catacombes n'étaient que le bric-à-brac de la mort.

Si miss Annie Spigurlo avait l'air dégoûté, miss Bettina restait fort gaie. Elle posa une question à miss Dorothy, qui la transmit immédiatement au vicomte.

– Est-ce qu'on peut emporter un de ces objets ?...

– Comment ?... demanda Robert, craignant d'avoir mal compris.

– Un de ces crânes ?...

– Euh !... je ne crois pas, mademoiselle.

Miss Dorothy haussa les épaules :

– Les Français ne sont pas commerçants ! Non, pas commerçants du tout !...

Robert examina les trois jeunes filles avec perplexité. Ce désir d'acheter des os humains lui

semblait au moins excentrique. La blonde miss Bettina ne devait rien prendre au sérieux, c'était une créature à surveiller de près.

La horde reflua vers la sortie, ce qui satisfit Robert, fatigué de retenir son pantalon, et la promenade nocturne continua.

On ne fit point escale aux cafés de Montparnasse, et pas davantage à l'Arc de Triomphe. On était en retard sur l'horaire. Robert entendait répéter autour de lui : « Montmertre... Montmertre... »

Car Montmartre était le but suprême de cette excursion. Pas l'esplanade du Sacré-Cœur, d'où les touristes jetèrent un coup d'œil distrait sur la cité monstrueuse ; le Montmartre des maisons de nuit, bruyant, factice et mortellement ennuyeux. Ils eussent pu y monter directement, comme ils le désiraient depuis des mois, mais ils craignaient d'être accusés de perversité, et de perdre le droit de vitupérer plus tard la Babylone moderne. Ils n'allaient pas à Montmartre, on les y transportait en passant par le Quartier Latin ; ils ne recherchaient pas les plaisirs, ils les subissaient.

Un cabaret les reçut, un cabaret fait pour eux, un bastringue dont ils composaient l'unique clientèle. En vingt minutes, trois chansonniers lamentables, une divette bien curieuse et un chanteur qui s'affirmait populaire – chez quel peuple, mon Dieu ! – donnèrent une étrange idée de l'esprit gaulois. Une vieille dame aux cheveux verdâtres fit une quête fructueuse, puis le pianiste – célèbre compositeur, prétendait le programme – le pianiste martela la retraite. Un autre autocar arrivait, celui-là chargé d'Allemands.

– Par ici, la sortie !... par ici !...

Robert avait honte de la joie vulgaire de ses compagnons. Cette visite de Paris le navrait, il était sûr que la ville était plus belle, qu'on la montrait mal. Mais, après tout, de quoi se mêlait-il ?

En arrivant place Pigalle, le guide se dressa, les bras ouverts, la face rayonnante :

– Montmartre !..., cria-t-il.

Un chasseur jovial, en livrée rouge, ouvrait les portières :

– Par ici, m'sieu dames, si-ou plaît !... par ici !... N'oubliez pas le petit pourboire..., ma mère est orpheline...

Montmartre est, par excellence, le quartier du pourboire. Seuls, Constantinople et Le Caire peuvent rivaliser avec lui. Marchands de fleurs, de cacahuètes, de journaux, de cartes postales, de poupées, de pipi, clochards, mendiants, vivent la main tendue et vivent bien. C'est une rançon qu'ils exigent, un droit de péage qu'on règle avec ennui, mais sans murmurer. Les dames des vestiaires réussissent à vous revendre vos propres vêtements plus cher que le tailleur.

Le plus étonné fut sans contredit le vicomte de l'Essart. La foule suspecte, les autos, les bars grouillants, trop éclairés, composaient un spectacle qu'il n'avait jamais vu. Rue Pigalle, devant toutes les portes, il y avait des cosaques, encore des cosaques. On aurait pu constituer une quinzaine de sotnias. Et partout de la musique, le même air, semblait-il, infatigablement joué par tous les orchestres, à tous les étages.

Les Américains se massaient, se tassaient, déjà étourdis. Le groom-homard les stimulait.

– Par ici !... si-ou plaît !... par ici !...

Robert, tenant toujours sa ceinture à deux mains, suivit miss Bettina qui exultait. Il marchait

sur le trottoir étroit, à hauteur de miss Dorothy, sans savoir où ils allaient.

– Où sont les trafiquants de cocaïne ?.... demanda-t-elle soudain.

Et comme il ne répondait pas tout de suite, elle lui tourna le dos. Alors, le vicomte désigna un innocent maître d'hôtel qui s'aérait sur le seuil d'un établissement :

– Marchand de cocaïne ! annonça-t-il.

Miss Dorothy transmit le renseignement à ses compagnes et elles regardèrent toutes trois, avec sévérité, cet homme abominablement pervers.

Les tickets jaunes donnaient droit à une orangeade ou à un whisky and soda dans un dancing.

– N'oubliez pas le pourboire !... recommandait le groom, comminatoire. Par ici, si-ou plaît !... par ici !...

Dès l'entrée, en guise de bienvenue, Robert reçut quelque chose en plein front. Les buveurs bombardaient les arrivants de projectiles divers, qu'ils achetaient très cher à une négresse courant de table en table. Serpentins, boules de coton, balles de celluloid, carottes et navets en laine vo-

laient dans l'espace. Deux orchestres jouaient sans interruption, le premier des blues et des fox trépidants, le second des tangos, des javas et des valse. Les danseurs évoluaient sur une piste exiguë, si pressés qu'ils sautillaient sur place. Des maîtres d'hôtel en habit passaient des bouteilles de champagne.

– Monsieur est seul ?...

– Oui...

– Monsieur sera là admirablement placé...

– Merci...

L'admirable place était près de la porte de l'office, au bout d'une table occupée déjà par deux vieux messieurs.

Ces deux vieux messieurs n'avaient rien de folâtre dans la physionomie. Pourtant, ils faisaient de louables efforts pour se mettre en joie. Ils étaient affublés de fez en papier, le plus âgé tournait sans arrêt une crécelle, et son camarade s'évertuait à souffler dans une trompette d'enfant. Il s'arrêta de souffler pour recevoir Robert :

– Bonsoâr, dit-il... Comm'nt alley vô ?...

Et il tira de sa trompette un son extraordinairement strident.

La carte des vins s'ouvrit sous le nez du vicomte, comme un bréviaire.

– Champagne ?... proposa le garçon d'une voix engageante.

Il ne s'agissait plus de l'orangeade ou du whisky and soda. Mais Robert n'était point économe des deniers d'autrui.

– Champagne, dit-il.

– Mumm ?... Ayala ?... Heidsieck ?...

Autant de noms, autant d'énigmes pour Robert. Il fit le grand seigneur :

– Ce que vous voudrez, dit-il.

Phrase imprudente qui devait lui coûter trois cents francs.

Miss Bettina était de l'autre côté de la piste. En se levant, Robert aperçut miss Dorothy ; leurs regards se rencontrèrent. Elle ne cilla point.

Robert se rassit précipitamment. Mais pendant qu'il était debout, on lui avait pris sa chaise. Le moins qu'il put faire fut de s'étaler à grand fracas, fauchant un maître d'hôtel qui passait avec un

plateau de viandes froides. Cet exploit valut à Robert une ovation enthousiaste et un triple ban qui le désigna à l'attention générale. Pour se donner une contenance, il avala d'un trait une coupe de champagne, dont il rejeta une bonne partie dans sa serviette, par les narines. Tels furent ses débuts dans le monde des fêtards.

Le vieillard à la crécelle souffrait d'une soif inextinguible. C'eût été là une affection peu dangereuse pour les voisins, sans son désir obstiné de trinquer avec eux.

Robert était trop poli pour refuser. Il trinqua avec une cordialité croissante. Quand sa bouteille fut terminée, on lui en apporta une seconde qu'il eut la faiblesse de laisser déboucher.

– Cheer up !... disait le vieillard à la crécelle.

– Yes !... Yes !... approuvait Robert.

Pour cimenter leur amitié, le vieillard lui donna son fez.

– Turc !... disait-il affectueusement. Vous, Turc !... sale cochon de Turc !...

– Yes !... Yes !... approuvait Robert.

Et ils choquèrent leurs coupes un grand nombre de fois, sous l'œil terne de l'homme à la trompette, qui avait sans doute vidé ses poumons, car il n'émettait plus que des sons courts et ridiculement discrets.

Bientôt, les danseurs ne furent plus pour le vicomte que des fantômes issus des catacombes de la rue Mouf-Mouf. Les lumières se mirent à girer, le parquet se souleva, ondula, et le plafond devint vertical, ce qui est bien la position la plus anormale pour un plafond.

Soudain, Robert discerna la robe bleue de Miss Dorothy, tout près de la sortie. Esclave du devoir, il voulut se lever, mais ne réussit point à se décoller de sa chaise. D'ailleurs, son pantalon menaçait de glisser.

Alors il éclata de rire et entama courageusement une autre bouteille de champagne.

IX.

UN BON SOMMEIL.

L'illusion qu'un démon lui taraudait le crâne et lui hachait menu la substance cérébrale éveilla le vicomte de l'Essart. Le mouvement qu'il esquissa pour s'asseoir lui arracha un gémissement de douleur. Il resta étendu sur le dos, cherchant du regard au plafond l'explication de son état. Était-il victime de l'inquisition ou des révolutionnaires chinois ?...

Comme la lumière du jour était faible, Robert pensa d'abord que l'aube naissait puis il se rappela confusément qu'il avait vu le soleil se lever. Dans un songe sans doute.

– Je couve une grave maladie, se dit-il ; pourvu que ce ne soit pas la fièvre typhoïde... Non, ça se tient plutôt dans la tête... Je vais peut-être avoir

une méningite... Il me faudrait de la glace... Mais où suis-je ?... Pourquoi le matelas est-il si dur ?...

Il fronça les sourcils, car, mieux éveillé, il reconnaissait les aîtres et se rendait enfin compte de la situation. Il était couché sur le plancher à côté de son lit, dans la petite chambre que lui louait M^{me} Artigoul.

Cette découverte le stupéfia.

– Bettina... le Splendid Palace... Je n'ai pourtant pas rêvé ?... Comment et pourquoi suis-je ici ?...

Le souvenir de deux bons vieillards coiffés de fez rouges se précisa dans son esprit. Il entendit la crécelle et la trompette. Non, il n'avait pas rêvé. Il s'était abominablement grisé, au point d'oublier sa nouvelle adresse. Voilà pourquoi il gisait, courbaturé, la bouche pâteuse, en smoking, sur cette mince carpette.

– Nom de nom !... quelle heure est-il ?...

Pour répondre à cette question, la pendule sonna onze coups. Robert se leva avec peine et vivacité.

– Cinq heures !... C'est épouvantable !...

Le timbre de la pendule avançait de six heures, il suffisait de faire une petite soustraction. Il n'était pas assez souffrant pour se tromper dans cette opération.

Happant son chapeau et son pardessus, il descendit quatre à quatre. L'angoisse et la soif lui serreraient la gorge.

– Je suis perdu, pensait-il, si Eleazar Tramp s'est aperçu de mon absence !

M^{me} Artigoul le guettait, elle parut au premier aboi de Béhanzin.

– Ah ! vous voilà ?... fit-elle, pourpre d'indignation.

– Excusez-moi, murmura Robert, en essayant de se faufiler. Je suis un peu pressé...

Mais la concierge ne le laissa pas passer :

– Vous étiez propre ce matin !... vous étiez saoul comme la bourrique à Robespierre !...

– Ce sont les inconvénients du métier... dit le vicomte, gêné. Si vous croyez que j'ai bu pour mon plaisir...

– Ça, le métier ?... Quel scandale !... Les locataires font circuler une pétition pour que le propriétaire vous expulse...

– Qu’ai-je donc fait à cette bande de jaloux ?...

– Vous le demandez ?... ricana M^{me} Artigoul. Vous avez chanté et vociféré un couplet de *Sambre-et-Meuse* au milieu de la cour !... Jamais je ne vous aurais cru capable de cela !...

– Moi non plus, dit Robert. C’est la faute au champagne... Je ne peux pas le souffrir !... À bientôt, madame Artigoul... Je ne puis m’attarder davantage...

Dans le taxi, il se livra à d’amères réflexions. Pourquoi avait-il si souvent trinqué avec le vieillard à la crécelle ? Pourquoi avait-il fumé tant de cigarettes Chihuahua ? Pourquoi n’avait-il pas suivi Miss Bettina Backeby quand elle était partie ?... Autant d’interrogations qui devaient éternellement rester sans réponse. Et toujours ce leitmotiv lancinant :

– Pourvu qu’elle ne soit pas partie...

Le hall du *Splendid-Palace* n’était ni plus ni moins animé que d’habitude. Le vicomte jeta un coup d’œil dans la salle à manger. Miss Bettina

n'était pas encore à table, ce qui n'avait rien d'étonnant. Il était trop tard pour déjeuner et trop tôt pour dîner.

Robert monta dans sa chambre pour se raser, changer de chemise et faire recoudre les boutons de son pantalon. À six heures trente, il était prêt, avec un litre d'eau fraîche dans l'estomac. Il ne concevait pas qu'il pût, même dans un avenir éloigné, ingurgiter une goutte de vin et surtout de champagne.

Quand il redescendit, il chercha vainement celle qu'il était chargé de surveiller.

– Jusqu'à quand va-t-elle me faire poser ?... se dit-il. Pourvu qu'elle se couche de bonne heure ce soir...

Il retrouva son fauteuil de la veille, en face de l'ascenseur. Il regarda défiler les clients, mais il était exténué. Il se cala dans son siège moelleux, et s'endormit à moitié. Pour le tirer de sa torpeur, il fallut que l'orchestre du restaurant attaquât un morceau de Ropartz, avec des déchirements de trompette.

L'horloge du hall marquait neuf heures. Robert, maudissant une fois de plus le vieillard à la cré-

celle, courut à la porte de la salle à manger. Miss Bettina et ses deux compagnes n'étaient toujours pas là.

– Parbleu !... elles ont dîné et elles ont déjà filé...

Que faire ? Le vicomte se dirigea vers le comptoir du concierge. Une espèce de général, encore jeune, brillamment chamarré, veillait sur le sort de quelques centaines de clefs. Il était sévère, mais impartial ; il ne donnait jamais à Pierre la clef de Paul. C'était la principale difficulté de sa fonction qui lui valait d'importants pourboires.

Le général passait pour avoir une mémoire extraordinaire. Il se flattait de connaître les numéros de tous ses clients. Pour dire le vrai, il n'en connaissait que quelques-uns, mais cela suffisait au maintien de sa réputation.

– Le 439, n'est-ce pas ?... fit-il à Robert, qui habitait la chambre 137.

– Je n'ai pas besoin de ma clef, répondit le vicomte. Je voudrais savoir si Miss Bettina Backeby est sortie...

Le général leva les yeux et se mordit les lèvres :

– Backeby... Backeby... 542, n'est-ce pas ?...

– 146, 148 et 150.

– Elle a trois chambres ?...

– Il y a aussi trois personnes, expliqua le vicomte avec une certaine impatience.

– Ah ?...

Le général se tira pensivement l'oreille.

– Il y a donc trois miss Backeby ?...

Robert piaffa comme un yearling dans son premier pâturage :

– Je veux savoir si ces demoiselles sont sorties !...

– Bien monsieur, dit le général, dont le visage prit tout à coup une expression de martyr.

Il consulta le tableau et parut satisfait.

– 146, 148 et 150 sont vides, révéla-t-il.

– Ah ! bon... Miss Backeby est sortie ?...

Le général secoua la tête.

– Je n'ai jamais dit ça !...

– Alors, quoi ?...

– Les chambres sont vides... inoccupées, si vous préférez.

Et, très gravement :

– Ma mémoire ne me trompe jamais, monsieur, miss Backeby n'existe pas. Je l'ai compris tout de suite. Je tiens ce poste depuis vingt ans et j'ai ma petite célébrité. Quand j'ai vu les gens une minute, crac !... c'est photographié. Je ne peux plus les oublier. Ils reviennent cinq ans après, ils se présentent à moi sans crier gare et je me souviens de leur ancien numéro. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on me pousse des colles du genre de celle-ci. Mais on ne me possède jamais, moi !...

– Backeby ?... Backeby ?... que je réponds, ça n'existe pas !

Et, s'adressant à un bossu :

– Le 617 n'est-ce pas ?...

– Non, le 14.

– C'est bien ce que je pensais, le 14 !...

Le vicomte, mal assuré sur ses jambes, se rendit au bureau, il y trouva un autre général qui blêmissait sur des mots croisés.

– Pardon, monsieur... un renseignement, s'il vous plaît...

– Ornithorynque, murmura le général. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?...

– Miss Bettina Backeby est-elle toujours à l'hôtel ?

– Non, monsieur, fit l'autre sans hésiter.

– Vous en êtes sûr ?...

– Elle est partie à midi.

– Dé... définitivement ?...

– Mais oui, monsieur... enfin, jusqu'à ce qu'elle revienne.

Pour ne pas tomber, le vicomte s'appuya à la table ; il y eut un silence solennel.

– Et... savez-vous où elle est ?...

Les doigts de l'amateur de mots croisés esquissèrent un arpège dans l'espace.

– Non, monsieur...

Il y eut un nouveau silence. Robert fit demi-tour et battit lentement en retraite. Il atteignit le seuil du bureau quand le général n° 2 le rappela :

– Voyez aux renseignements... Miss Backeby a peut-être laissé son adresse pour qu'on fasse suivre son courrier.

C'était la dernière chance de salut. La dame des renseignements brodait un mouchoir vert épinard qui faisait l'objet de sa plus tendre sollicitude.

– Avez-vous l'adresse de miss Backeby ?...

Le vicomte avait l'air si défait qu'il inquiéta la dame.

– C'est pour lui écrire, monsieur ?...

– Oui, madame –

– Eh bien, donnez-moi la lettre, je la ferai suivre...

– Je préférerais l'adresse ...

– Il m'est impossible de vous la communiquer.

– Pourquoi ?

– C'est contraire au règlement de la maison.

Robert eut une inspiration soudaine.

– Je suis de la police, confia-t-il avec mystère.

La dame des renseignements froissa son mouchoir vert.

– Dans ce cas, je vais appeler le directeur...

Et elle pressa sur un timbre. Le vicomte, navré de la tournure que prenaient les événements, s'en remit au destin. La soif le torturait de plus en plus affreusement.

Le directeur, chauve, obséquieux, arriva bientôt. Le préposé aux renseignements expliqua :

– Ce monsieur, qui est de la police, demande l'adresse de miss Backeby. Puis-je la donner ?...

Le directeur cessa d'être obséquieux :

– Ah !... monsieur est de la police ?... Inspecteur de la sûreté ?... brigade mondaine ?

Le vicomte se borna à opiner silencieusement.

– Voulez-vous être assez aimable pour me montrer votre carte ? fit le directeur.

Robert s'effondra.

– Je ne l'ai pas sur moi, dit-il.

– Allez la chercher, dit le directeur.

– Mais je suis pressé !...

– Prenez le métro, ça va plus vite qu'un taxi...

Il fallait absolument se tirer de cette impasse. Robert estima qu'il serait imprudent de parler de

l'agence Carcajoux. Changeant de tactique, il essaya de sourire...

– Dois-je désespérer de vous fléchir ?... Voici la vérité. J'habite le *Splendid-Palace*, chambre 137, et il me plairait de savoir où est miss Backeby... Voilà qui je suis...

Le directeur redevint obséquieux :

– Monsieur le Vicomte, vous comprenez nos scrupules ? Nous ne communiquons les adresses qu'à bon escient... On ne sait jamais, n'est-ce pas ?... on ne sait jamais...

– Ça va bien, ça va bien !...

Le directeur, prenant une résolution héroïque, se tourna vers la dame :

– Donnez vite l'adresse de miss Backeby à M. le vicomte de l'Essart... Vite, allons !... vite !...

La dame tourna si fébrilement les pages de son calepin qu'elle faillit les déchirer.

– Miss Bettina Backeby, poste restante, Nice, révéla-t-elle.

– Voilà, monsieur le vicomte, dit le directeur. Trop heureux de vous être agréable... j'espère que

vous me pardonneriez mon hésitation... On ne sait jamais...

Robert eut la force de demander :

– Je vous remercie. À quelle heure le premier train pour Nice ?...

– Il est trop tard pour le rapide du soir, dit la préposée aux renseignements, en reprenant son mouchoir vert. Plus de train avant demain matin !...

– Tant mieux, fît le directeur, croyant être aimable. Vous aurez le plaisir de dormir dans un bon lit.

Mais Robert ne dort pas beaucoup cette nuit-là. Par contre, il vida trois carafes qui ne lui procurèrent d'ailleurs qu'une désaltération illusoire.

X.

LA CÔTE D'AZUR.

Depuis plus de deux heures qu'il errait sur la Promenade des Anglais, le vicomte de l'Essart avait à peine aperçu la mer, bleue comme le ciel. Il avait d'autres soucis en tête. Il dévisageait âprement les gens, et regardait avec une insistance affolée ceux qui passaient en automobile. Il n'avait obtenu qu'un résultat : une lancinante migraine lui encerclait les tempes.

Que le temps fût magnifique, que les palmiers agitaient doucement leurs éventails, que des bateaux aux voiles immaculées fussent fixés à l'horizon pour agrémenter le panorama, il n'en avait cure. Il cherchait miss Bettina Backeby et ne la trouvait point.

Il était arrivé en pleine nuit dans un train confortable, de luxe, affirmait l'indicateur, mais en

était descendu malade et plein de haine pour le vieillard à la crécelle. Sa seule résolution était de penser que ce macrobite était mort.

Son intention était de se rendre immédiatement au Casino, où il pensait avoir des chances de rencontrer la fille du roi des cigarettes ; il n'en avait pas eu la force, et s'était réfugié dans un hôtel quelconque. Malgré les deux orchestres du dancing, il avait dormi comme une brute, trop longtemps. Puis il avait commencé l'exploration de la ville, mais elle était si vaste, si peuplée qu'il se sentit bientôt découragé.

– Où vais-je la dénicher ?... où ?...

Le mieux était de monter la garde devant la poste, en attendant que miss Bettina vînt y prendre son courrier. Mais y venait-elle chaque jour, et en personne ?... N'avait-elle pas donné des ordres pour qu'on adressât finalement sa correspondance à l'hôtel où elle était descendue ? Robert préférait s'en remettre au hasard, et c'est pourquoi il errait sur la Promenade des Anglais, en lorgnant les femmes avec une insistance peu correcte. Il avait peur de ne pas reconnaître miss Bettina, ce qui était absurde.

Un jeune homme véloce arpentait la chaussée en hurlant une phrase indistincte. Un paquet de feuilles imprimées sous le bras, il galopait impétueusement, comme pour fuir la catastrophe qu'il devait annoncer. Le vicomte, tendant l'oreille, comprit quelques mots.

– ... tion spéciale !... Liste des étrangers !...

Et il se mit à courir derrière le marchand de journaux qu'il rejoignit après un rush de cinquante mètres.

– La liste des étrangers, demanda-t-il.

– Je n'en ai plus, répondit le galopeur.

– Mais vous le criez...

– Oh !... vous savez... la force de l'habitude. Vous la trouverez d'ailleurs partout... Voulez-vous les journaux de Paris ?...

Robert s'élança derrière un petit garçon qui vendait des... tions spéciales, et réussit à acheter ce qu'il voulait.

Essoufflé, le cœur bondissant, il consulta la fameuse liste des étrangers. Il la parcourut si vite qu'il n'y lut d'abord aucun nom familial. Enfin, il vit :

Miss Bettina Backeby, de New-York, à l'Olympic Hôtel.

Miss Annie Spigurlo, de New-York, à l'Olympic Hôtel.

Miss Dorothy Strabon, de Cincinnati, à l'Olympic Hôtel.

Du dos de la main, il asséna une tape sur le journal :

– Les voilà !... fit-il. On ne me sème pas comme ça, moi !... Les voilà !... j'étais sûr de les retrouver !...

Il tira sa montre :

– Midi... je vais déjeuner à l'Olympic.

Il ne souffrait plus de sa migraine. Il avait faim. Un agent lui ayant indiqué le chemin de l'hôtel, il s'y rendit incontinent.

C'était, naturellement, un palace. On mangeait sur une terrasse fleurie, au bout de laquelle des Russes grattaient des balalaïkas dont ils avaient toujours ignoré l'usage quand ils vivaient en Russie. Un maître d'hôtel s'empara du vicomte sans coup férir :

– Si monsieur veut se donner la peine de me suivre...

Déjà dépouillé de son chapeau et de son faux jonc, Robert s’avança. Une robe d’un rouge effrayant attira son attention. Ineffablement satisfait, il reconnut la puissante miss Dorothy, chaperonnant toujours miss Bettina et miss Annie, toutes blanches. Il se frotta les mains avec jubilation et commanda un repas pantagruélique.

Sa table n’était pas éloignée de celle des trois Américaines.

– Il ne me déplairait pas qu’elles me vissent, pensa Robert.

Et il se leva et se rassit plusieurs fois, sans autre résultat que d’intriguer le sommelier et le garçon. Ce dernier apporta une autre chaise :

– Monsieur préfère celle-là ?...

– Merci, dit Robert. Celle que j’ai est excellente.

Il attaqua son mignon de bœuf quand le regard de miss Dorothy se riva sur lui. Ce regard exprima d’abord la surprise, puis des sentiments plus complexes, assez clairement dénués de tendresse.

– Hum !... songea le vicomte. Il y a un froid entre la Dorothy et moi...

Mais ceci ne l'émut pas outre mesure. Après tout on ne pouvait lui contester le droit d'habiter Nice. Il se leva en même temps que les trois jeunes filles, et les suivit à distance respectueuse.

Miss Dorothy se retourna plusieurs fois. Chaque fois, Robert eut la sensation d'être transpercé par un dard.

– Va, tu peux rouler tes gros yeux, disait-il avec une familiarité excessive. Tu ne m'empêcheras pas de faire mon métier. J'ai des instructions précises, je ne vous lâcherai plus d'une semelle.

Les Américaines semblaient avoir à cœur de lui faciliter la besogne, car elles s'assirent au bord de la Méditerranée, et n'en bougèrent pas jusqu'à cinq heures.

Robert se cacha de son mieux derrière un palmier, ce qui n'empêcha point Miss Dorothy de le repérer. Il se faisait pourtant le plus petit possible, mais l'arbre ne mettait aucune complaisance et n'enflait pas d'une ligne.

D'ailleurs, tous les spécialistes vous confirmeront que sous le climat européen, la croissance des palmiers est extrêmement lente.

Quand elles quittèrent leurs fauteuils de fer, elles passèrent juste devant lui. Ce fut au tour de miss Annie Spigurlo de le reconnaître, et elle le signala aussitôt à miss Bettina. Cette dernière eut une exclamation qui signifiait :

– Tiens !... c'est drôle.

Ou peut-être :

– Tiens !... encore cet imbécile ?

Il remarqua qu'elle portait un collier de perles hors du gabarit courant, et que plusieurs diamants énormes étincelaient à ses doigts.

Cela lui remit en mémoire qu'il était responsable de ces bijoux.

– Ils sont assez gros pour qu'on les croie faux, se dit-il.

Il entra, cinq minutes après elles, à l'Impérial Tea. Cet Impérial était décoré au goût de 1793, avec des guirlandes et des cocardes tricolores évoquant les cibles foraines ; les tables étaient en bois blanc, et l'on s'asseyait sur des chaises de cuisine.

En somme, en dépit du nom de la maison, l'influence de l'Empire n'était pas flagrante.

Le vicomte ne manquait pas de discrétion. Il eût voulu se dissimuler dans un coin, derrière l'orchestre par exemple ; or, il ne restait qu'une table, bien en évidence, et force lui fut de la prendre. Il s'astreignit d'abord à ne pas regarder miss Bettina, mais la robe de miss Dorothy lui mettait comme une taie sanglante sur la rétine.

Six nègres composaient le jazz. Ils étaient en nombre suffisant pour assourdir la clientèle. Les traits nasillards de la trompette, les détonations de la grosse caisse, énervaient les danseurs, dont les talons et les genoux battaient la chamade. Une dame à cheveux blancs, charitablement soutenue par un jeune athlète, se débattait au milieu de la piste. Elle sautait, se contorsionnait avec rage, en gardant un visage impassible. Ce n'était pas une crise d'épilepsie, mais un antique charleston.

Un jeune homme au teint bistre fit un signe de tête à miss Bettina. Une véritable invitation de bal de barrière, d'un protocole réellement élémentaire. L'Américaine posa aussitôt son fume-cigarette, et couvrit la moitié de la distance qui la

séparait du jeune homme. Ils s'enlacèrent pour un tango.

Elle dansait avec un dédain gracieux, sans prononcer une parole. Un « corte » l'amena près de la table de Robert ; comme il la regardait, elle sourit gentiment.

Ce sourire émerveilla le vicomte. Il en oublia de sucrer son thé, et le but à lentes gorgées, ainsi que du nectar. C'est que miss Bettina était la plus jolie, la plus divine de toutes les femmes présentes. Son sourire avait une valeur inappréciable.

Son cavalier ne se donna même pas la peine de la reconduire ; il l'abandonna au milieu de la piste et elle regagna seule sa place.

Après le tango, ce fut un fox-trot. Un monsieur roux devança le jeune homme bistre. Miss Bettina vint à lui sur un simple clin d'œil. Le jeune homme bistre se rejeta sur miss Annie, qu'il fit tourner à une vitesse folle, en observant toujours un mutisme absolu.

Le vicomte observait avec soin les pieds des danseurs.

– J'en ferais autant, pensait-il. C'est le moment d'entrer en relations avec miss Bettina. Je vais l'inviter, et on verra bien !

Ses observations scientifiques se prolongèrent encore un quart d'heure, qu'il employa à esquisser mentalement les pas. Il se reconnut en toute loyauté inapte au tango, mais fin prêt pour le fox-trot et le two-step.

– Allons-y !... résolut-il.

S'il avait fallu inviter miss Bettina en articulant une phrase, Robert ne se fut jamais résigné, mais puisqu'un signe de tête suffisait, il résolut de courir sa chance.

Dès que l'Américaine tourna les yeux de son côté, il battit les paupières et renversa brusquement la tête, à l'instar d'un coq avalant un grain de raisin trop gros. C'était, sinon élégant, très expressif.

Sûr de l'effet de cette mimique, le vicomte quitta sa chaise. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête : miss Dorothy Strabon avait pris l'invitation pour elle et venait droit à lui.

Fasciné, il l'attendit. Elle le saisit à bras le corps, et l'entraîna dans le tourbillon, en jouant des

coudes avec une telle autorité qu'il y eut bientôt un cercle respectueux autour d'eux.

Le vicomte avait perdu le rythme, la mesure et la notion des pas. Il était entre les mains de miss Dorothy comme un pantin de chiffons. Il avançait, reculait, tournait, glissait avec une docilité servile. Soudain, un obstacle le fit trébucher.

– Oh ! la la !... fit miss Dorothy.

Il comprit alors que l'obstacle était un des pieds de sa danseuse. Cet obstacle il le retrouva quatre fois dans la minute qui suivit. Mais miss Dorothy, la première surprise passée, était devenue stoïque. Il avait beau lui écrasa les orteils, elle restait d'une impassibilité marmoréenne.

Un coup de casserole signala la fin du supplice.

– Je danse très mal, dit Robert.

– Oui, répondit miss Dorothy. Il faut apprendre, c'est nécessaire.

– Yes ! dit-il, ce n'est pas difficile.

– Non, c'est d'une facilité absolue.

Les nègres recommençant leur tintamarre, elle s'empara de nouveau du faible vicomte.

C'était un one-step. Miss Dorothy le dansait sans frivolité, mais avec une précision méticuleuse. Robert entendait ses talons claquer, et tentait de se plier lui-même aux exigences de cette chorégraphie. Il bondissait devant l'Américaine, en projetant ses pieds à droite et à gauche.

Il heurta quelques voisins qui eurent le tact de ne pas trop s'en plaindre. Un délire sacré s'emparait de lui, et la musique avait cessé qu'il se désarticulait encore.

– Vous êtes très bien dans le one-step, dit miss Dorothy. Mais vous êtes en halètement.

En effet, il était hors d'haleine, ses poumons sifflaient comme une bouilloire.

– Reposez-vous, conseilla miss Dorothy. Vous paraissez tellement congestif...

Et elle le ramena à sa place avec une sollicitude maternelle.

Le répit qu'elle lui accorda dura l'espace d'une scottish espagnole. Puis Robert la vit avec effroi l'appeler de l'index. Des ruisselets lui coulaient dans le dos, il n'était plus très solide sur ses jambes, mais il fut mort sur place plutôt que d'avouer sa fatigue.

– Vous êtes en progrès, reprit miss Dorothy.

Il essaya d'être galant :

– Parce que vous êtes un merveilleux professeur, mademoiselle...

– Je n'ai aucun mérite, vous êtes si léger !...
Réellement, je n'ai jamais senti d'homme aussi peu pesant...

Et elle le souleva de terre comme un enfantelet.
Puis elle changea de ton :

– Vous ne m'avez pas été présenté, observait-elle. C'est une chose que je déplore réellement.

– Vicomte de l'Essart... fit Robert.

– Ne dansez pas à contre-temps... Vous êtes Français ?

– Yes, dit-il

– Il n'y a pas d'offense, reprit-elle. Moi, je suis miss Dorothy Strabon, de Cincinnati.

– Oh ! je sais... dit étourdiment le vicomte.

Elle s'arrêta de danser.

– Comment savez-vous ?...

– Parce que cela m'intéresse, répliqua-t-il en rougissant. Je connais aussi miss Bettina Backeby et miss Annie Spigurlo.

– Cela est une chose ravissante ! s'exclama miss Dorothy.

Et, avec une belle simplicité :

– Venez à notre table.

– Avec plaisir...

Elle le présenta en anglais, sans façon. Miss Bettina et miss Annie, souriantes, lui broyèrent tour à tour la main. Il s'installa sur le fin rebord d'un siège et savoura l'intime volupté d'avoir atteint son but.

Miss Annie ne parlait pas français. Elle comprenait les phrases simples ou feignait de les comprendre. Par contre, miss Bettina baragouinait de manière charmante.

– Vous êtes moins ridicule de près que de loin, dit-elle à Robert d'un ton nasillard.

Ce jugement laissa Robert pantois.

– Un homme qui ne donne pas de la voix est toujours ridicule, observa miss Dorothy.

Le vicomte résolut de donner de la voix :

- Je craignais de vous importuner, expliqua-t-il.
- Cela ne fait pas matière ! dit miss Bettina. Quand vous m’importunerez, je vous chasserai.
- Je vous congédierai, rectifia miss Dorothy.
- Quelle est l’autre expression... dit miss Bettina. Ah ! oui... je vous prierai de foutre le camp !
- De ficher le camp ! rectifia encore Dorothy.

Elle éclata de rire, et miss Annie rit de confiance. Elle échangea quelques mots avec la fille du roi des cigarettes.

– Mon amie trouve que vous ressemblez à un chauffeur qu’elle a connu, traduisit Bettina. Elle voudrait savoir quand vous portez une couronne.

- Une couronne ? fit Robert.
- Une couronne sur la tête, puisque vous êtes vicomte.

– Très rarement, répondit Robert. Quelquefois, dans les cérémonies officielles.

– Il faudra mettre une fois la couronne pour nous, supplia miss Dorothy.

– Yes ! dit Robert, en se demandant où il trouverait une couronne vicomtale.

Pour faire diversion, il offrit des cigarettes. Miss Bettina eut une exclamation de joie puérile :

– Vous fumez aussi des « cigarettes » Chihuahua ?...

– Je ne fume que celles-là ! déclara Robert.

– Vous avez raison, dit miss Dorothy. Vous êtes un intelligent garçon. C'est le meilleur tabac du monde.

Elle s'adressa à miss Bettina :

– Vous allez voir s'il est comique dans le fox-trot !... On dirait un petit singe du Mexique !...

Et, d'une bourrade, elle l'expédia sur la piste.

XI.

EXIGENCES MONDAINES.

Le vicomte avait devant lui, sur son assiette, une belle patte de homard. Il l'examinait avec une sourde angoisse et se demandait comment il allait l'attaquer. La patte était rouge, vernissée, cuirassée, hermétique. Le plus simple eût été de la broyer à coups de talon, mais ce procédé ne semblait pas en usage à l'Olympic où dînait Robert.

Sa table était voisine de celle des jeunes Américaines, qui n'avaient témoigné, en le trouvant là, que d'une légère surprise conventionnelle. Depuis trois jours qu'il sortait avec elles, il ne cessait de leur répéter qu'il voulait changer d'hôtel, parce que le sien était infesté de moustiques et de turbot sauce Dugléré.

– Venez à l’Olympic, avait proposé miss Dorothy. On y est très bien. Nous danserons le soir, ce sera très rigolo...

Il prenait la danse en horreur, car miss Dorothy ne lui laissait plus un moment de répit. Il n’avait pas encore réussi à inviter une seule fois miss Bettina. Il était le danseur attitré de miss Dorothy, elle ne le cédait à personne, même pour un seul blues. Il lui appartenait, elle en usait, elle en abusait. Et quand, fourbu, il se rasseyait, elle lui disait fréquemment :

– Vous dansez comme un crapaud. Jamais vous n’aurez le rythme dans les jambes.

Mais la rude cordialité qu’elle mettait à lui dire cela prouvait qu’elle n’avait aucune intention de le vexer.

Donc, le vicomte se préparait à la lutte contre la patte rouge. Il venait déjà de triompher d’un morceau de carapace et s’en fut volontiers tenu à cette victoire ; mais il aimait le homard et n’avait pas eu la vertu de repousser le maître d’hôtel qui lui avait présenté le plat pour la seconde fois.

Il était là, tout près, ce maître d’hôtel. C’était un Italien superbement frisé. Il couvait son client du

regard et paraissait disposé à intervenir à la moindre défaillance, au premier manquement au code mondain. Il avait mis à la portée de Robert deux instruments bizarres : une pince qui ressemblait à des tenailles de dentiste, et une fourchette à deux branches. Robert comprenait l'usage théorique de ces outils : la pince était pour broyer la patte, la fourche pour en extraire la viande. Il hésitait à passer à la pratique, car il doutait de sa dextérité.

Enfin, il se décida. La patte se laissa happer, mais borna là sa complaisance. Robert appuya de toutes ses forces sur les grandes branches de la pince sans obtenir de résultat. Pour masquer son prodigieux effort musculaire, il souriait. Et pendant que ses mains crispées tremblaient, il pensait :

– Si j'avais su, j'aurais pris une sole meunière.

Tout d'un coup, le homard fut vaincu. Il céda brusquement. Il y eut un feu d'artifice d'éclats de carapace. La patte roula sur le plancher, et Robert resta avec sa pince vide, le visage maculé de petites taches écarlates.

Le maître d'hôtel s'empressa ;

– Je vais en donner une autre à monsieur...

– Merci ! dit Robert, trop heureux d'en être quitte à si bon compte. Je n'y tiens pas... La suite, la suite !...

On lui apporta d'abord un bol d'eau tiède où flottait une rondelle de citron, Il n'y toucha point, pour démontrer qu'il avait les mains propres. On lui servit ensuite un demi-perdreau qu'il déchiqueta maladroitement. Il comprit, en se livrant à cette besogne, pourquoi ceux qui l'entouraient avaient l'air de manquer d'appétit : c'était trop difficile de manger correctement. Ils préféraient y renoncer.

Miss Bettina, miss Annie et miss Dorothy se souciaient peu de la bienséance. Elles mordaient à belles dents dans des épis de maïs bouilli. Puis elles saccagèrent une coupe de fruits et miss Dorothy héla le vicomte en camarade :

– Vous n'avez pas encore conclu ?... fini ?... Le soir il est hygiénique de faire des repas légers... Avalez à votre aise, vous nous rejoindrez au Casino !

Miss Bettina corrobora l'invitation d'un petit signe aimable, miss Annie le gratifia d'un tendre

sourire. Comme elle ne comprenait pas le français, elle se croyait obligée de feindre une affection profonde, totale pour les gens avec qui elle entretenait les plus vagues relations de courtoisie.

Le vicomte se leva pour saluer, et savoura tout à loisir une tranche napolitaine. Depuis qu'il était riche, il se sentait de plus en plus gueulard.

Tout lui réussissait, il était au comble du bonheur. Dans les rapports qu'il adressait chaque jour à M. Carcajoux, il expliquait en phrases enthousiastes que, grâce à son habileté, il était devenu l'indispensable commensal de miss Bettina. Il finissait par le croire lui-même, et oubliait de bonne foi que miss Dorothy avait tout fait pour le rapprocher de l'Américaine. Sans elle, il eut borné son ambition à danser une ou deux fois avec miss Bettina, en admettant qu'il se fût tiré à son honneur de la première expérience.

Son café bu, il se rendit sans hâte au Casino, car il ne lui tardait guère de multiplier les excentricités, et de battre des semelles pour en faire tomber une fange imaginaire.

Il chercha vainement la robe couleur de flamme de miss Dorothy. Miss Bettina et miss Annie

étaient seules sur la terrasse ; elles lapaient des ice-creams avec des mines de chattes gourmandes.

– Sit down!... gazouilla miss Annie.

– Yes ! dit Robert.

Miss Bettina articula, en hésitant sur les mots :

– Dorothy est dans le concert. Elle prétend que c'est très bon...

– Très joli ?...

– C'est le même chose... très joli.

– Aimez-vous la musique ? demanda Robert, sans que la réponse l'intéressât le moins du monde.

– J'adore, répondit miss Bettina. Mais vos orchestres sont petits, petits... N'est-ce pas, Annie ?...

– What ?... fit Annie en prenant soudain l'air inquiet.

Miss Bettina lui traduisit la phrase. Aussitôt miss Annie se tapa trivialement sur les cuisses, et pouffa.

– Elle dit, reprit miss Bettina, que vos orchestres sont aussi diminués que votre attendrissante petite monnaie. Ils sont ridiculement exigus... Il faut un microscope pour les voir !

Le vicomte, très mortifié, encore qu'il ne fût pas mélomane, voulut défendre la musique française.

– Nous avons des virtuoses, objecta-t-il.

– Ils sont tous Polonais ou Tchécoslovaques, reprit miss Bettina. Vous êtes un pauvre peuple fatigué, vos saxophones n'ont pas de souffle. Ils ne jouent pas, ils bêlent comme d'inoffensifs moutons.

Elle répéta ceci à miss Annie, qui se frappa de nouveau sur les cuisses avec énergie.

– Et vos compositeurs !... Ils tendent l'oreille au bord de la mer pour entendre des échos de New-York !...

Robert marqua sa désapprobation en gardant un silence renfrogné. Miss Annie transmit son impression à la fille du roi des cigarettes, qui répliqua par quelques mots bien sentis.

– Elle dit, fit miss Bettina, que les Français sont quand même des artistes. Vous avez Eiffel, Car-

pentier, Maurice Chevalier, Suzanne Lenglen et le maréchal Foch. Vous n'êtes pas encore un pays tout à fait lessivé.

– Comment, lessivé ? dit Robert.

– Un pays fini... Et puis, avec le concours des soldats américains, vous avez gagné des petites batailles... Hurrah for France !...

Et malgré son visage de séraphin, elle donna un coup de poing inattendu dans l'épigastre du vicomte.

Robert, qui s'apprêtait à répondre, eût la parole coupée net.

– Excuse me, dit-elle en redevenant sérieuse. Donnez-nous des cigarettes à brûler...

Ils allumèrent des Chihuahuas qui répandirent une agréable odeur de miel. Miss Annie, à demi renversée, comptait les étoiles.

– Vous n'êtes pas vieux ?... demanda soudain miss Bettina.

– Mais non ! protesta Robert.

– Je le pensais, sans en être certaine. Les Français ont une jeunesse vieille... ils ne sont pas frais. Pourquoi avez-vous cette physionomie ?...

– Vous avez une façon de faire des compliments !... dit Robert.

– Vous ai-je chagriné ?...

Elle avait l'air contrit d'une fillette qui vient de casser une potiche et Robert pensa qu'elle était inconsciente.

– Nullement, dit-il.

Cette réponse parut incroyablement soulager la jeune fille :

– Je suis franche, voyez-vous. Je ne sais pas déguiser ma pensée. Nous sommes ainsi dans les États-Unis... Est-ce que chez vous le mensonge est une qualité ?

– Quelquefois...

– Pourquoi seulement quelquefois ?...

– Parce que souvent le mensonge est utile...

– Réellement ?...

– C'est notre opinion.

– Êtes-vous menteur ou n'êtes-vous pas ?

– Cela dépend, riposta prudemment Robert.

Miss Bettina échangea quelques sons ravissants avec miss Annie.

– Elle dit que vous avez les yeux suprêmement menteurs... Moi je n'avais pas remarqué... elle est très observatrice...

– Elle se trompe ! protesta le vicomte.

– Sans doute non, dit miss Bettina. Vous êtes le dernier type d'une famille aristocrate. Vous devez avoir toutes les maladies mentales de vos ancêtres.

Robert se rengorgea :

– Mes ancêtres étaient chevaleresques ! déclara-t-il.

– Les connaissez-vous ?... Moi, je ne puis remonter plus loin que mon grand-père, qui était... comment dites-vous ?... terrassier. Il s'est mis au tabac sur la fin de sa vie, et mon papa a prospéré là-dedans... Avez-vous eu des vieilles gens de votre famille aux croisades ?

– Yes, dit Robert.

– Ils vous ont laissé des souvenirs ?

– Pas mal, dit Robert.

– Oh ! vous nous les montrerez ?...

– Je ne les ai pas ici. Ils sont dans mon château de Touraine.

– Nous irons ! dit miss Bettina.

Et elle fit part de cette bonne nouvelle à miss Annie, qui répondit sans tarder, miss Bettina traduisit :

– Elle dit que vous êtes sucré.

– Sucré ?

– Pardon !... que vous êtes doux.

Il plut à Robert d'être doux.

– Certes, je ne suis pas méchant, dit-il.

– Vous devez être plutôt poule mouillée, dit miss Bettina.

Un peu vexé, il mit les choses au point.

– Je ne suis doux qu'avec les femmes.

– Et avec les hommes ?

– Inflexible ! répondit Robert.

Miss Bettina s'approcha un peu :

– Combien eûtes-vous de duels ?

Ce n'était pas le moment de tergiverser :

– Trois ! dit Robert.

– Avez-vous tué vos adversaires ?

– Oh !... dit Robert.

Miss Bettina parut déçue :

– Aucun, peut-être ?

– Si, un, dit Robert, prenant une cote moyenne.

– Cela est véritablement passionnant !... Il faut que je raconte cette chose à elle...

Miss Annie apprit sans cesser de sourire que le vicomte avait trucidé un de ses contemporains.

– Elle demande si c'est au pistolet ou à l'épée, dit miss Bettina.

– À l'épée.

– Réellement à l'épée ?... Vous avez pourtant une allonge d'enfant.

– Mais je tire très bien ! protesta Robert.

– Je ferai volontiers un match avec vous, car je tire également très bien.

L'assurance de Robert diminua.

– Quand vous voudrez, mais en ce moment je ne suis pas entraîné.

Miss Annie Spigurlo parla cinq secondes.

– Elle dit que vous êtes son type.

– Qu'est-ce que je suis ?

- Son type. Vous lui plaisez énormément.
- Je suis flatté, dit Robert.
- À moi aussi, vous me plaisez beaucoup, déclara miss Bettina. Vous avez une grande quantité de séduction.
- Vous de même, dit le vicomte.
- Cela me rend très heureuse, dit l'Américaine. Nous ferons un couple d'amis, voulez-vous ?
- Yes, dit Robert.
- Mais, vous ne mentirez pas ?
- Jamais !...

La robe de miss Dorothy flamboya à l'horizon. À cet instant le vicomte la trouva franchement laide et inopportune.

XII.

L'INDIEN.

Le directeur de l'*Olympic Hôtel* savait flatter ses clients. En l'honneur de miss Bettina Backeby, il avait choisi, pour sujet de sa première redoute : L'Histoire de l'Amérique. Cela prêtait à des costumes pittoresques, et la fête promettait d'être brillante. Le souper valait trois cents francs sans les vins, mais ce prix n'effrayait pas les hivernants. Ils en avaient vu bien d'autres. Quand on traîne sa neurasthénie dans le vaste monde, on sait le prix des choses. Il n'y avait plus une place libre, ni sur la terrasse, ni dans les deux grands salons.

Campé devant la glace, le vicomte de l'Essart mettait la dernière main à sa toilette.

Il était satisfait, trouvant que son costume de cow-boy lui donnait grand air. Ce costume se composait d'une chemise kaki, d'un foulard rouge, d'un pantalon à pattes d'éléphant retenu par une

large ceinture de cuir, d'énormes éperons à mollettes rondes, et d'un chapeau de feutre hardiment relevé sur le côté. Rien de plus classique et de plus fantaisiste à la fois. Robert était persuadé qu'il ressemblait à Rio Jim comme une goutte d'eau ressemble à une goutte d'eau et que son entrée serait sensationnelle.

Or, elle ne le fut point. Comment faire une entrée sensationnelle dans une foule aussi compacte ? D'ailleurs tous les cow-boys de la terre semblaient s'être donné rendez-vous, tant il y en avait. Ils s'observaient mutuellement avec dépit, et même avec colère, quoique chacun se jugeât plus élégant que les autres. Le costumier leur avait affirmé qu'un seul costume de cow-boy lui avait été commandé ; chacun s'était donc à l'avance persuadé, bien à la légère, de son originalité.

Miss Bettina, miss Annie et miss Dorothy s'étaient travesties en Indiennes des prairies. C'était à la fois sauvage et charmant. Des anneaux d'or cliquetaient à leurs poignets, à leurs chevilles, à leurs oreilles et à leur cou. Leurs pieds disparaissaient dans des mocassins de cuir brodé, et un

diadème de plumes multicolores leur donnait un air gentiment sauvage.

Robert les rejoignit après maintes bousculades. Un Abraham Lincoln manqua lui déchirer sa chemise, et un Oncle Sam le garda cinq minutes écrasé contre une colonne.

Le vicomte essaya vainement de se dégager. Des coups de pied, des coups de tête, plusieurs violentes poussées ne firent pas bouger l'Oncle Sam d'une ligne. Il était du même marbre que la colonne et ne s'intéressait qu'aux danseurs. Ce qui se passait dans son dos lui paraissait complètement négligeable.

– Monsieur !... cria Robert en lui martelant les épaules. Monsieur, vous m'étouffez !...

L'Oncle Sam le toisa comme seul peut le faire un homme de six pieds trois pouces.

– I beg your pardon, grogna-t-il.

Et le vicomte, enfin délivré, put recommencer à fendre le flot en utilisant tour à tour l'over arm stroke et le crawl.

Les trois Indiennes l'attendaient en fumant du tabac blond dans des calumets. Miss Dorothy

avait des épaules de lutteur, des bras qui forçaient au respect. Pour en avoir raison, il eût fallu l'Oncle Sam ; encore eût-il même été imprudent de parier une forte somme sur sa chance.

Sous son accoutrement, miss Annie paraissait encore plus brune que de coutume. On aurait dit d'une jolie datte. Quant à miss Bettina, c'était la plus blanche, la plus exquise des Indiennes qu'on pût rêver. Tout le monde l'admirait sans réserve, et cela ne la gênait point. Peut-être ne s'en doutait-elle même pas.

– Ah ! dit-elle en apercevant Robert. Vous vous êtes déguisé en garçon de vache !...

Cela humilia Robert de l'Essart qui rectifia :

– Je suis habillé en cow-boy !...

– C'est cela, cow-boy signifie garçon de vache. Vous êtes un peu maigre pour ce vêtement-là. Vous ne pourriez pas dompter un taureau sauvage.

Robert, pas très content, allait objecter qu'il n'y avait pas le moindre taureau sauvage dans le bal ; mais il n'eut pas le temps.

– Il est très bien, trancha miss Dorothy.

Et le tirant irrésistiblement par le poignet :

– Dépêchez-vous, c'est une java.

– Je veux la danser avec lui ! dit miss Bettina. Laissez-le-moi, s'il vous plaît.

C'était là une faveur dont Robert apprécia tout le prix. Comme il croyait être devenu fin danseur, il eût voulu de larges espaces pour montrer son talent, mais il dut se borner à tourner péniblement sur place, car la cohue s'épaississait de minute en minute. Il soumit à si cruelle épreuve les mocassins de miss Bettina qu'elle déclara forfait pour le *bis*.

– J'en ai réellement assez ! dit-elle.

– N'est-ce pas qu'il danse mal ? demanda l'égoïste miss Dorothy.

– Cela ne s'appelle pas danser, répondit miss Bettina. Il sautille !... il y met cependant une forte dose de bon vouloir, mais il n'a aucune espèce de mesure dans les jambes.

Un Indien bondit devant leur table en brandissant une hache en carton doré.

– Voici ma squaw ! s'écria-t-il. Femme, vous allez me suivre dans mon wigwam !...

Il était jeune et beau. Sous son manteau de bāsane, son torse aux muscles harmonieux était celui d'un athlète. Le henné dont il s'était frotté la peau faisait ressortir la blancheur de ses dents. Il avait des yeux bleus, presque gris, d'un éclat admirable et d'une gaieté résolue.

– Si vous ne me suivez pas, dit-il à miss Bettina, j'ouvre d'un coup de tomahawk, le crâne de cet honorable visage pâle.

Et il fit tournoyer sa hache de la façon la plus excentrique au-dessus de la tête du garçon de vache. Robert détestait cette manière d'entrer en relations.

– Laissez ces dames ! insinua-t-il sèchement. Elles ne vous demandent rien, n'est-ce pas ?...

Mais si l'on en croit Fenimore Cooper et Gustave Aimard, les Indiens ont toujours aimé les palabres.

– Je vous en laisse deux sur trois, dit celui-ci. Cela n'est-il pas suffisant ?... Si vous ne me donnez pas la blonde, je vais la prendre au lasso !...

Et il agita une cordelette passée dans sa ceinture.

– Laissez ces dames ! répéta le vicomte avec une force faible.

– Well !... hurla le Sioux. La danse du scalp.

D'un bond, il se jucha sur la table et là, avec mille grimaces, il mima l'affreuse danse des chasseurs de chevelures.

Sa situation élevée l'imposait aux regards de tous les convives, qui l'applaudirent bruyamment. Alors, sans transition, il se mit à jongler avec deux bouteilles de champagne comme avec des masques.

Jongler avec deux bouteilles de champagne est un exploit à la portée du plus maladroit des mortels. Cela ne devient difficile que lorsqu'on a l'ambition de jongler sans les casser. L'Indien n'en brisa qu'une, après l'avoir jetée au plafond. La bouteille tomba près de Robert, qui fut congruement éclaboussé.

– Je la paierai, dit l'Indien.

Il s'inclina devant les trois jeunes filles.

– Et pour me faire pardonner, je vous demande l'autorisation de vous en offrir tout de suite une autre.

Robert allait refuser, mais il vit que ses compagnes ne s'offusquaient point des manières triviales de l'Indien. Au contraire, elles riaient aux larmes, et miss Dorothy approcha elle-même un siège pour le chasseur de chevelures.

– Vous êtes Américain ?... dit-elle, plutôt pour préciser que pour s'informer.

– Oui, dit l'Indien.

Ce furent les derniers mots français qu'ils prononcèrent. Devant Robert consterné, ils se mirent à jacasser dans leur idiome natal et il ne comprit plus rien. Ce que racontait l'Indien devait être amusant, car elles se tapaient toutes trois sur les cuisses, miss Annie plus fort que les autres. Le maître d'hôtel ajouta un couvert et l'Indien commença à souper.

Miss Bettina remarqua tardivement que Robert ne participait pas à l'allégresse générale.

– Est-ce que vos bottes vous blessent ?... demanda-t-elle.

– Mes bottes vont bien, répliqua Robert, glacé.

– Vous souffrez d'une crise d'estomac ?

– Nullement !...

– Alors, qu’avez-vous ?

– Je désirerais être présenté au Peau-Rouge.

Miss Dorothy donna son avis :

– Ce désir est légitime... Nous devons nous excuser de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Et elle présenta :

– Harry Atkinson, de New-York... Le vicomte de l’Essart...

Harry Atkinson avait une poignée de main effroyable.

– Visage pâle, s’écria-t-il, vous êtes désormais mon frère ! Je voudrais faire avec vous l’échange du sang.

– Qu’est-ce que c’est ?... interrogea miss Bettina.

– Il faut nous ouvrir chacun une veine, exprimer notre sang dans un gobelet, et boire chacun la moitié du mélange.

Robert eut un sourire contraint.

– Cela ne se fait guère en Europe, dit-il.

– Je sais, ô Fleur de Piment... Vous permettez que je vous appelle Fleur de Piment ?... Je ne sais

pourquoi, mais je trouve que ce nom vous convient...

– Oui, Fleur de Piment ! approuva miss Bettina. C'est exactement cette fleur-là !...

– Faute de trinquer avec notre sang, reprit Harry, trinquons avec du champagne !... Good luck !...

C'était moins féroce. Le vicomte choqua sa coupe contre celle de l'Indien. Mais l'image d'un vieillard coiffé d'un fez lui revint à l'esprit, et il ne but qu'une gorgée.

Cette soirée, dont Robert se promettait tant de plaisir, lui parut lugubre. L'Indien était un peu trop exubérant. Il lui arrivait fréquemment, sans raison définie, de pousser le cri de guerre de sa tribu ; c'était une sorte d'aboiement de fox-terrier terminé par une tyrolienne. Chaque fois il assourdissait Robert.

– Poussez le cri !... disait cordialement l'Indien à ses hôtes.

Et miss Bettina, quand parurent les pêches Melba, poussa le cri, comme si on l'eût égorgée.

Robert espérait que miss Dorothy allait inviter la fille du roi des cigarettes à plus de décence. Au

contraire, miss Dorothy poussa également le cri, avec une conviction remarquable.

– À vous !..., dit l'Indien à miss Annie.

Miss Annie ne se fit pas prier. Sans se départir de sa douceur ordinaire, elle poussa le cri, d'une voix tellement suraiguë qu'on l'entendit à l'autre extrémité de là terrasse.

Miss Bettina bourra cordialement les côtes du vicomte :

– À vous ! dit-elle.

Robert de l'Essart se refusa comme si on l'eût prié de commettre un sacrilège.

– Non... ça suffit...

Mais l'indien saisit son tomahawk :

– Poussez le cri, ou je vous scalpe !...

Robert n'avait qu'une chose à faire : pousser le cri. Il s'y résigna, et jappa de façon lamentable.

– Plus fort !... dit miss Dorothy.

– Je ne peux pas, murmura Robert.

– Parce que vous êtes assis !...

– Levez-vous, cela sortira mieux, poursuivit miss Bettina.

– Montez sur la table ! conseilla l’Indien.

– Ah ! non, par exemple !...

Ce refus les excita follement :

– Si, si !... montez sur la table !...

– Jamais !...

– Miss Dorothy !... s’écria l’Indien. Aidons-le à grimper.

– With pleasure.

Ils avaient une singulière façon de l’aider. Ils l’enlevèrent comme une plume et le déposèrent aimablement dans un compotier.

Quand ils aperçurent le cow-boy debout sur une table, les convives s’imaginèrent qu’il avait un discours important à faire ou un toast spirituel à porter.

– Silence !... silence !..., fit-on de toutes parts.

Et le silence total s’établit comme par enchantement. Harry Atkinson en profita pour annoncer :

– Mesdames et Messieurs !... Fleur de Piment va pousser trois fois le cri du chasseur de chevelures sur le sentier de la guerre !...

Le vicomte protesta :

– Non, pas trois fois !... Une fois seulement...

– Trois fois !... dit miss Dorothy.

Robert poussa donc trois cris, trois petits cris, trois vagissements, auxquels succéda une tempête d'imprécations. Des mandarines, des grappes de raisin, des bananes, s'abattirent sur l'infortuné cow-boy. On hurlait :

– À mort, Fleur de Piment !... À mort...

Cela devint du délire quand l'Indien, l'ayant rejoint sur la table d'où on l'empêchait de descendre, fit le simulacre de le scalper avec un couteau à dessert.

Miss Annie, toujours douce, clama de sa voix de tête :

– Charleston... Charleston !...

Le vicomte eut le tort de refuser à grands gestes. Il reçut une nouvelle averse de fruits, ainsi qu'une petite cuiller à café qui faillit l'éborgner.

La foule frappait des mains en cadence :

– Charleston !... Charleston !...

Une dame d'un certain âge vociféra :

– S’il ne danse pas, on va le lyncher !...

Et pour ne pas connaître les affres du lynchage, le vicomte dansa. Toujours sur la table, il dansa de son mieux, et, selon lui, fort bien. Mais quand il descendit enfin, balayé par une rafale d’acclamations, miss Dorothy lui dit :

– Vous avez franchi les frontières du ridicule !

– Mais on m’a applaudi !... protesta Robert.

– Oui, mais c’était pour... pour... comment expliquez-vous cela poliment en français ?... Ah ! oui... c’était pour se foutre de vous !...

Et, comminatoire :

– Venez maintenant danser avec moi !...

XIII.

QUINTETTE.

Harry Atkinson était un jeune homme encombrant. Le matin, l'après-midi, le soir, il suivait Robert. Jamais ami n'avait montré tant d'affection, tant de sollicitude. S'il avait eu des tendances à l'écorniflage, le vicomte eût été nourri et complètement défrayé.

L'exubérant Harry ne quittait donc pas Robert, mais ce dernier ne se leurrerait point sur les raisons de cette fidélité. C'était surtout la compagnie de miss Bettina et de miss Annie qui plaisait à l'Indien. Il ne faisait d'ailleurs pas mystère de cette dilection, et les jeunes filles le traitaient en camarade de vieille date.

D'ailleurs, il était d'une correction idéale. Quand il parlait anglais – le plus souvent – rien de ce qu'il disait ne choquait miss Dorothy.

Robert tâchait de comprendre et n'y parvenait point. L'accent américain donnait aux mots une allure spéciale. Il n'en reconnaissait aucun au passage. Le rire des autres l'exaspérait fréquemment, car Harry avait la spécialité des histoires gaies. Celles-là étaient d'autant plus hermétiques qu'il les racontait en slang, en argot.

Robert souffrait d'un mal sournois et grotesque, la jalousie. Pourtant, miss Bettina était de plus en plus aimable avec lui. Elle l'appelait toujours Fleur de Piment et lui fumait toutes ses cigarettes :

– Ne faites pas la figure de quelqu'un qui maigrit ! lui disait-elle quand il restait trop taciturne.

– Riez avec nous ! intimait Dorothy.

Il riait de son mieux, plaçant des calembours un peu fatigués, lus jadis dans les éphémérides.

Il avait le sentiment de son infériorité, de son inutilité. Il ne connaissait rien au bridge, et le mah-jong restait pour lui plein de problèmes insolubles. Il y perdait pas mal d'argent, ce qui ne l'empêchait pas d'être agoni par miss Dorothy, car ses fantaisies démolissaient le jeu des autres. Il confondait le pong et le kong, ce qui constitue une

faute des plus graves et suffit à déclasser définitivement un individu.

Au golf, il était nul ; il ne savait jamais choisir le club idoine. Il se bornait donc à servir de caddy à miss Bettina, non par goût immodéré des lentes promenades sur les greens, mais pour la surveiller. Surveillance d'ailleurs illusoire, puisque les conversations échappaient au contrôle du vicomte. Mais la jeune fille et Harry criaient toujours à tue-tête ; cela excluait toute idée de flirt.

– Pourquoi n'êtes-vous pas sportif ?... demanda à brûle-pourpoint miss Dorothy.

– Je suis un intellectuel, répondit Robert.

– Chez nous, les intellectuels sont sportifs. Ils n'ont pas les bras comme des haricots verts... Nagez-vous ?

– Un peu, dit le vicomte.

– Nous nagerons demain.

– J'ai peut-être oublié...

Elle le regarda avec sévérité.

– Comment feriez-vous quand vous naufrageriez ?...

Robert n'avait jamais pensé à cet événement, ce qui est excusable pour un homme qui n'a jamais voyagé que sur un bateau-mouche.

Dorothy décréta :

– Je vous enseignerai la nage la plus facile, celle de la grenouille.

Le vicomte pensa que cela ne pressait nullement. À la condition de rester sur la terre ferme, on peut très bien vivre sans savoir nager comme la grenouille. En somme, c'est une simple affaire d'habitude.

Mais miss Dorothy s'attardait sur le chapitre des sports :

– Depuis que je vous connais, pourquoi n'avez-vous jamais pratiqué l'escrime ?

Robert se souvint qu'il s'était fait une réputation de spadassin.

– Oh ! je ne tiens pas à m'y remettre, dit-il.

– Cela vous élargirait pourtant la cage thoracique, dit miss Dorothy en bombant le torse. Vous avez certainement des poumons mesquins, où ne peut entrer qu'une toute petite bouffée d'air...

– C'est possible, dit Robert, mais quand je m'entraîne ma mentalité change. Je deviens agressif, je provoque tout le monde. Ça me procure trop d'ennuis.

Miss Dorothy ouvrit de grands yeux :

– Vous êtes capable de cela ?

– Cela m'est arrivé cent fois, dit Robert.

– Alors, vous avez un fond méchant ?

– Très méchant ! répondit Robert en se pinçant les lèvres pour paraître dur.

Miss Dorothy le considéra avec plus de sympathie :

– Vous serez pointilleux pour votre femme ?... Vous ne tolérerez pas qu'on la regarde ?

– Je ne supporterai pas qu'elle soit coquette avec les hommes.

Miss Dorothy se perdit dans une rêverie.

– Cela est très français, dit-elle enfin. Vous courtisez assidûment les femmes d'autrui, et vous ne voulez pas qu'on s'intéresse à la vôtre. Vous désirez tout prendre et ne rien donner !...

Le vicomte crut le moment favorable pour dévoiler sa pensée :

– Supposons que je sois le mari de miss Bettina, exposa-t-il.

– Mais vous n’êtes pas !... répliqua Dorothy.

– Je me contente pour l’instant de supposer... Eh ! bien, je ne permettrais pas à Harry de tourner autour d’elle comme il le fait.

– Vous seriez stupide ! dit tranquillement miss Dorothy.

– Pourquoi ? balbutia Robert déconcerté.

– Parce que miss Bettina est une femme autour de qui on peut tourner sans lui donner le vertige.

Cette affirmation fut comme un baume sur le cœur ulcéré du vicomte.

– Et le tennis, l’aimez-vous ? reprit miss Dorothy.

À cet instant, le vicomte eût aimé d’un amour profond le tank, le water-polo ou le parachute.

– Yes, dit-il.

– Et vous ne l’avez pas révélé plus tôt ?... reprocha Dorothy.

- L’occasion ne s’est pas présentée...
- Demain matin, nous ferons quelques *games*.
- C’est que..., commença Robert.
- Vous ne consentez pas ?...
- J’adore le tennis, mais je ne sais pas jouer, avoua-t-il.

– Et vous prétendez adorer le tennis ?... reprocha miss Dorothy. Vous êtes incohérent. On ne peut pas vous suivre dans vos pensées saugrenues.

Robert comprit qu’il fallait se réhabiliter :

– Je... voudrais apprendre. Je n’ai pas eu le temps jusqu’ici... C’est une lacune que je désire combler...

– Ah ! bon... approuva Dorothy. Demain matin à sept heures, je vous donnerai une leçon.

Le visage du vicomte se rembrunit, car la perspective de se lever à six heures n’était guère alléchante, mais il n’osa refuser.

– Je vous remercie, dit-il en extériorisant une reconnaissance de bon aloi.

Le bruit d’un moteur automobile affolé à coups d’accélérateur superflus les interrompit. Harry

leur indiquait ainsi que c'était l'heure de la promenade.

Ah ! cette promenade !... Un des cauchemars de Robert. Il ne montait jamais sans appréhension dans la voiture de l'Indien, car la vitesse le terrifiait. Soit que le jeune homme conduisît, soit qu'il cédât le volant à miss Bettina, l'aiguille du compteur oscillait entre 80 et 120. Cette aiguille, Robert ne la quittait pas des yeux. Elle et quelques arbres dressés comme des fantômes au bord du chemin, voilà tout ce qu'il avait vu des environs de Nice. Chaque virage représentait un miracle, chaque rentrée au garage, un succès contre la mort.

Comme il n'y avait que quatre places dans l'auto, le vicomte s'installait sur un pliant, en équilibre instable, devant miss Annie et miss Dorothy. Pour ne pas tomber, il s'accrochait aux portières dans une attitude de crucifié. Il descendait de là, courbaturé, les coudes ankylosés. Cela ne l'empêchait pas de faire chorus et de feindre le ravissement quand miss Bettina déclarait :

– Cette randonnée a été délicieuse.

Ce jour-là, ils n'allèrent qu'au tir aux pigeons. Harry Atkinson était engagé dans une poule qu'il espérait gagner ; il avait emmené ses amis pour qu'ils applaudissent à son triomphe.

Fusil en main, debout à l'extrémité de la planche, un monsieur barbu attendait le déclenchement de la boîte fatale. Le ramier, ébloui, s'envolait obliquement, en claquant des ailes. Une détonation, et l'oiseau n'était plus qu'une loque grise.

Miss Bettina, les narines palpitantes, admirait le tireur flegmatique.

– Il n'en manque pas un, dit-elle. Il est magnifiquement adroit.

– Peuh ! dit Robert. C'est plus facile que de descendre des pipes à la foire du Trône.

Harry acquiesça jovialement :

– Aussi facile, en effet. C'est à se demander comment on peut rater un pigeon.

Justement, le monsieur barbu en ratait un, qui décrivait de larges orbes dans l'azur.

– Il est sauvé ! dit miss Dorothy. Tant mieux !... Je fais partie de la Société Protectrice des Ani-

maux. C'est honteux d'assassiner d'inoffensives bestioles !... Je ne puis supporter ce spectacle barbare !

Sa voix était stridente ; quelques spectateurs tournaient vers elle des mines rébarbatives. Une jeune fille au poil ras dit :

– Si cela ne lui plaît pas, qu'elle s'en aille.

Une grosse dame, probablement sa mère, surenchérit :

– C'est vrai ! Nul ne l'a obligée à porter ses grands pieds ici !

Miss Dorothy rougit et pâlit en trois secondes.

– Vous avez entendu ?... dit-elle à Robert.

– Non, pas très bien, répondit celui-ci d'une voix mal assurée.

– On insulte mes pieds !... Puis-je convoquer ces femmes en combat singulier ?...

– Vous avez mal compris, dit Harry, dont la bonne humeur demeurerait intangible. Mais ces Françaises n'ont pas tort de vous conseiller de partir. Il va y avoir une hécatombe de volailles. Nous sommes une vingtaine de concurrents. À

huit pigeons chacun, sans compter les barrages, cela fait un joli total.

– Je ne supporterai pas ces meurtres ! déclara miss Dorothy. Pour la première fois depuis que je suis au service de miss Bettina, je regrette de ne pas pouvoir la quitter. J’ai le devoir de rester auprès d’elle, et ce devoir m’est pénible.

– Pourquoi rester ?... dit innocemment miss Bettina ? Je vous autorise volontiers à faire une promenade.

– Avec le vicomte, suggéra Harry.

– Je ne refuse pas, dit miss Dorothy. Si je restais ici, je grifferais tous ces hommes qui assassinent les pauvres petits pigeons, si aimables... Venez, monsieur de l’Essart !...

Robert ne pouvait pas refuser. Il se retira donc avec miss Dorothy, que chaque détonation faisait frémir d’horreur.

– Fuyons ! s’exclama-t-elle. Fuyons à deux, trois, quatre kilomètres, je ne veux pas entendre cette sinistre pétarade !...

– Yes ! répondit Robert.

Il se retourna, et aperçut miss Annie qui se tapait sur les cuisses.

C'était sans doute parce que Harry Atkinson lui racontait une histoire comique...

XIV.

LE HASARD.

– Ready ?

– Play !...

Miss Dorothy servait, sans brutalité, comme pour un malade. Le vicomte voyait bondir la balle par-dessus le filet. La parabole était loyale, nulle brise ne soufflait pour la modifier.

Sûr de son coup, il se précipitait, raquette tendue. Mais la balle indifférente rebondissait sur le ciment, et allait heurter le grillage du court.

– Maladroit !... gourmanda miss Dorothy. Je recommence...

Robert examinait sa raquette avec une défiance croissante. Il avait la quasi-certitude qu'elle était trouée. Jamais, en regardant au Bois de Boulogne

des fillettes jouer au volant, il n'avait soupçonné la difficulté de cet exercice qui lui semblait puéril.

Miss Dorothy reculait jusqu'à la ligne blanche :

– Ready ?

– Play !...

Cette fois, il ne manqua pas la balle ; il la fit voler à des hauteurs incommensurables, et quand elle descendit, ce fut sur le court voisin.

– J'y renonce, dit miss Dorothy avec dépit. Rhabiliez-vous et partons. Vous ne serez jamais un champion !

Telle n'était d'ailleurs pas l'ambition du vicomte ; il estimait que le tennis n'était pas un jeu assez noble pour lui.

– Quelle heure est-il ? demanda miss Dorothy.

– Huit heures à peine.

– Activons ! Activons !... dit-elle en allongeant le pas. Nous n'avons que le temps de nous mettre en tenue.

– Quelle tenue ? fit Robert, qui maintenait à grand peine sur sa poitrine les deux raquettes et les boîtes à balles.

– Nous montons à cheval.

– Qui ?...

– Vous, moi, tout le monde.

Le vicomte laissa choir une raquette ; en la ramassant, il laissa glisser l'autre ; en ramassant l'autre, il laissa tomber la boîte de balles qui s'ouvrit. C'était le numéro classique des augustes du cirque. La nouvelle qu'il allait monter à cheval l'avait à ce point troublé qu'il ne savait plus ce qu'il faisait.

Miss Dorothy le regardait ramasser les balles.

– Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi..., comment dites-vous en français ?

– Gauche ? proposa Robert.

– Non, plus énergique.

– Maladroit ?

– Plus encore... Quelqu'un qui ne sait pas se servir de ses dix doigts... Do you know ?...

– Empoté ?... suggéra le vicomte.

– C'est cela... Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi empoté...

Robert ayant récupéré tous ses bagages, ils se remirent en marche côte à côte.

– Alors, reprit-il, nous montons à cheval ?

– Oui.

– Je l’ignorais.

– Miss Annie l’a décidé ce matin. Harry Atkinson s’occupe actuellement des montures.

– Ah ? bêtifia Robert. Il les achète ?...

Miss Dorothy haussa les sourcils

– Il les loue simplement.

– Vous êtes sûre qu’il en loue une pour moi ?...

– Il en loue cinq, puisque nous sommes cinq.

Ils firent quelques pas en silence. Soudain, le visage de Robert s’irradia :

– Sapristi... dit-il. Je ne réfléchissais pas à cela.

– À quoi ?

– Je ne puis vous accompagner.

– Pour quel motif ?...

– Je n’ai pas de costume de cheval !

Il se réjouissait in petto d’avoir trouvé cette excuse.

– Nous ne sommes pas tellement protocolaires, répliqua miss Dorothy. Vous êtes réellement trop coquet.

– Non, mais j’ai le souci de ma tenue...

– Vous mettez votre costume de sport ; il vous va très bien.

– Vous croyez ?... fit Robert déçu.

– J’en suis certaine, affirma miss Dorothy. Faites vite, miss Bettina déteste faire le pied d’oie sauvage.

– Le pied de grue, dit Robert.

– C’est la même chose, décréta miss Dorothy. Allez !

Robert ne s’insurgea plus. Les seuls chevaux qu’il eût montés étaient les destriers de bois de quelques manèges parisiens ; mais avouer son ignorance de l’équitation risquait de le déprécier aux yeux de miss Bettina. Il s’en remit donc une fois de plus au destin, et rendossa le costume qu’il avait à l’arrivée des Américaines, au Havre.

Il eut beau se hâter, les autres étaient prêts quand il descendit. Miss Bettina et miss Annie portaient des culottes et de légères bottes vernies ;

miss Dorothy, sacrifiant à son goût pour les couleurs énergiques, avait une redingote écarlate. Enfin, Harry Atkinson était un cavalier comme tous les cavaliers.

Mais Robert ne s'attarda point à l'examen vestimentaire de ses compagnons. Les chevaux étaient là, et ces bêtes mystérieuses attirèrent tout de suite son attention. Maintenus par deux lads qui mâchaient de la gomme, ils hochaient la tête, semblant se dire :

– Ce sont ces êtres-là que nous allons transporter ?... La dame en rouge est bien lourde ! Par contre, ce petit bonhomme en costume de golf paraît léger comme un fétu de paille.

La douce miss Annie prononça une courte phrase qui déchaîna la joie des autres.

– Que dit-elle ? demanda Robert.

– Elle dit, traduisit complaisamment miss Bettina, que vous avez l'air de contempler des mam-mouths.

Les lads eux-mêmes ne purent garder leur sérieux. Ils paraissaient pourtant bien blasés.

– En selle ! dit Harry.

– Quel est mon cheval ?

– Celui qui a une étoile blanche au front.

Ce cheval, de physionomie sympathique, flairait le sol avec attention. Quand il se fut rangé et qu'un des lads eut ajusté les étriers, il compta jusqu'à onze avec le sabot.

C'est haut, un étrier. Il faut sérieusement lever la jambe pour engager le pied. Robert ne fut jamais parvenu à se hisser sans l'aide du lad qui lui offrit un genou en guise de marchepied, comme autrefois les chevaliers à la dame de leurs pensées.

– En route ! au pas ! dit Harry, qui menait décidément toute cette affaire.

Le pas est l'allure la plus agréable pour un cavalier qui ne sait pas monter à cheval. Robert se crispait bien un peu sur son siège vivant, et tirait sur la bride plus qu'il n'était nécessaire, mais il ne faisait pas mauvaise figure. Il se trouvait lui-même quelque chose du centaure.

– Au trot ! dit Harry.

Il ne donna pas cet ordre pour causer des ennuis personnels à Robert. Non. Il dit : « Au trot » parce qu'il estimait que le moment était venu de

prendre le trot. Il ne soupçonnait pas ce qui allait se produire.

Le vicomte connut l'angoisse des situations instables. Douloureusement secoué, déporté à droite, à gauche, en avant, en arrière, il se cramponnait aux rênes et donnait des coups de talon inconsidérés. Le cheval, ne comprenant pas très bien le sens de ces instructions contraire, prit le galop.

Le galop procura à Robert les sensations en somme assez angoissantes d'un tremblement de terre. Abdiquant toute fierté, le centaure saisit le cheval par le cou, dans une démonstration d'affection spontanée.

Mais le cheval ne tolérait pas de pareilles marques d'amitié d'un monsieur qu'il connaissait à peine. Dégoûté, il fit demi-tour et rentra à l'écurie. Robert ne fit rien pour le retenir, pour plusieurs raisons, dont la majeure était sa crainte parfaitement raisonnée de tomber droit sur la tête.

– Monsieur rentre déjà ?... fit ironiquement un lad.

– Yes ! dit Robert.

Et quand il fut descendu, il ajouta d'un ton acerbe :

– Vous m'avez donné un animal indompté !

Ce qui étonna le lad, et même le cheval, au-delà de toute expression.

*** **

Le vicomte de l'Essart déjeuna seul. Non qu'il boudât, mais les cavaliers n'étaient pas rentrés. Ils prolongeaient leur chevauchée sans se préoccuper du sort de Robert.

Il résolut d'aller au Casino pour qu'ils ne le trouvassent pas à leur retour. C'était la plus sévère punition qu'il pût leur infliger.

En ce début d'après-midi, l'établissement était presque vide. Robert ne tarda pas à s'ennuyer. Pour passer le temps, il prit une carte et entra pour la première fois dans les salles de jeu.

Là, il y avait du monde. Groupés autour des tables vertes, des gens silencieux semblaient attendre une ration d'herbe. On n'entendait prononcer que quelques chiffres inférieurs à dix. Ro-

bert s'approcha pour essayer de comprendre la technique du baccara.

Ce n'est pas compliqué. Un monsieur donne deux cartes à un autre monsieur, et s'en garde le même nombre. Le monsieur qui a reçu les cartes les regarde et dit :

– Neuf !

Alors, le monsieur qui a donné les cartes répond :

– Zut !

Et la partie est finie. Il est impossible de rêver jeu plus simple, plus à la portée des intelligences frustes. C'est le type du jeu d'État, permettant à tous les contribuables de participer à la cagnotte.

Un changeur, avenant, s'approcha du vicomte :

– Combien ?...

Robert était incapable de refuser.

– Mille francs, dit-il.

Contre son billet, on lui remit dix jetons, un de vingt-cinq louis, quatre de cinq louis et cinq d'un louis. Ils étaient en nacre, agréables au toucher, dangereusement glissants.

Un croupier disait d'une voix engageante :

– Faites vos jeux !... On peut faire encore... Tous les coups seront peut-être tenus...

Robert jeta vingt francs. Quelques secondes après, on lui en remis quarante, qu'émerveillé, il garda longtemps dans sa main.

Le banquier perdait. Il perdait avec résignation, en homme qui a acheté la banque pour cela. Il n'avait même pas un regard pour ceux à qui on distribuait son argent.

– Faites vos jeux !... répéta le croupier.

Le vicomte risqua de nouveau un jeton. Mais son gain l'avait tellement troublé qu'au lieu de poser vingt francs, il lâcha sa plaquette de cinq cents.

Il n'osa pas la reprendre, et gagna. Dès lors, il sentit qu'il ne pouvait pas perdre. Sans savoir exactement ce qu'il faisait, sans même s'asseoir, il continua à jouer avec une chance si constante, si invariable qu'à six heures il avait devant lui une soixantaine de mille francs.

Dehors, il constata que son faux-col était plissé comme un accordéon. Il ne s'était pourtant pas aperçu de la chaleur.

On l'attendait à l'hôtel, où miss Bettina eut le front de lui faire grief de l'inquiétude où il les avait plongés. Il la laissa dire, et en guise de réponse feuilleta sa liasse de billets bleus.

– Pendant que vous galopiez sur les routes, dit-il avec fatuité, j'ai gagné cela...

Miss Dorothy, horrifiée, s'exclama :

– Il est joueur !...

Et miss Bettina ajouta :

– Ne me parlez jamais du baccara. C'est une canaillerie redoutable. Jouez-vous parfois, Harry ?

– Jamais, dit Harry.

– Moi non plus, dit Robert.

– Vous avez de l'audace ! fit miss Bettina.

– Je vous assure, c'est la vérité...

– Taisez-vous ! dit miss Dorothy.

Le vicomte pensa :

– Ils crèvent de jalousie !

Et, le dîner terminé, quand ils déclarèrent que, fatigués, ils allaient se coucher, il déclara d'un air détaché :

– Moi, je vais faire un tour au Casino.

– À votre aise, dit miss Bettina, glaciale. Robert se sentit cruellement jugé.

– Oh ! je ne jouerai pas !... affirma-t-il.

– On ne vous demande pas ce que vous allez faire, dit miss Dorothy.

– En tout cas, bonne chance, souhaita Harry.

Le vicomte eut la sagesse de n'emporter que son gain.

– Je doublerai ça, et je m'en irai, décida-t-il. Il choisit un croupier à figure gaie et s'assit en passant à droite de la chaise.

Les joueurs étaient recueillis. Raflés d'une palette habile, les jetons convergeaient vers le banquier, ou bien s'éparpillaient, selon que tes tableaux perdaient ou gagnaient.

Robert misa cent francs. À sa droite, un homme encore jeune, les épaules couvertes d'un plaid, un homme certainement phtisique, suivait tristement le jeu. À sa gauche, un ménage espagnol, lui

maigre, elle grosse et malsaine, griffonnaient des chiffres sur un papier rouge.

Robert gagna. Puis, en trois coups, il perdit trois mille francs.

– Non, mais des fois, murmura-t-il.

Le croupier psalmodiait :

– Deux cent cinquante louis en banque !... Deux cent cinquante louis au banco... Personne ?

– Banco, dit Robert.

Et il perdit cinq mille francs.

Alors, la folie s'empara de lui. À onze heures, il ne possédait plus que cinq cents francs.

Ce fut une ruine prévue, naturelle. Il voulut conserver sa dernière plaquette, mais l'espoir triompha de la raison. La plaquette s'en alla comme les précédentes.

L'ombre se fit dans son crâne, cette ombre des idées qui suit les catastrophes. Il se crut victime de l'injustice des hommes. Il pensa que ces inconnus n'avaient pas le droit de le dépouiller.

– Je suis fauché ! dit-il.

Les Espagnols comptaient toujours. Le phthisique l'honora d'un coup d'œil las. Il gagnait, lui ; une pile de jetons s'érigeait entre les franges de son plaid. Oh ! l'étranger !... s'emparer de cet argent...

Robert se leva, titubant. Dans sa tête sonnaient des carillons. Le croupier, indifférent, répétait :

– Faites vos jeux !... Les jeux sont faits ?...

*** **

Robert traîna longtemps sur l'oreiller sa tête brûlante. Il étouffait de ne pouvoir pleurer comme un enfant.

Quand le sommeil finit par l'engourdir, il rêva que des croupiers lui assénaient des coups de palette sur la nuque et que le poitrinaire – un squelette – le narguait depuis la nacelle d'un aérostat, et brandissait des billets de banque en ricanant :

– Ce sont les tiens !... Ce sont les tiens !... Tu ne les reverras plus !...

D'un bond fantastique, le vicomte empoigna le guide-rope. Le squelette jeta des louis en guise de lest, et le ballon monta, monta vers le zénith.

– Tu ne les auras pas, répétait le squelette. Tu ne les auras jamais !...

Il scia le guide-rope, et Robert tomba vertigineusement. Il tomba sur une chaise, dans un petit cabinet puant, et M. Bavolard, de la maison Bavolard et Lecrapon, le reçut avec ces mots :

– Vous arrivez encore en retard, monsieur Dessart !... Et puis quelle est cette nouvelle mode d'entrer par le plafond ?...

XV.

ÉCLIPSE.

Le vicomte de l'Essart, après un sommeil agité, eût un réveil triste. Il regrettait sa fortune comme un alcoolique regrette sa santé perdue, en se reprochant ses propres fautes. Loin du tapis vert, on ne comprend plus la griserie du jeu et le baccara paraît un divertissement stupide.

Il faisait beau. À Nice, il fait toujours beau. La municipalité s'arrange pour qu'il ne pleuve pas. Robert eût pourtant préféré qu'il plût sur la ville comme il pleuvait dans son cœur.

Il descendit à pas d'arthritique. Sur le perron, Harry se balançait dans un rocking chair avec une violence qui eût donné le mal de mer à un homme ordinaire ; il fumait déjà un énorme cigare.

– Hello !... cria-t-il à Robert, avec sa joie chronique. Avez-vous bien dormi ?

- Médiocrement, dit l'autre.
 - Le bac vous a énervé ?...
 - Énervé et décavé... avoua Robert.
 - Alors le pantalon ?... demanda Harry.
 - La culotte !...
 - J'en suis fâché, dit l'Américain. Voulez-vous un cigare ?...
 - Jamais le matin, cela me chavire l'estomac.
- Il s'affala dans un second rocking chair, et ils se mirent à se balancer face à face.
- Ces demoiselles ne sont pas descendues ? demanda Robert.
 - Pas encore, dit Harry. Où allons-nous ce matin ?
 - Où vous voudrez.
 - Une petite promenade sur l'eau vous rafraîchira les idées.
- Le vicomte se recueillit un instant :
- Dois-je mettre miss Bettina au courant de ma folie ?...
- Harry se balança plus fort.

– Pourquoi pas ?...

– Cela ne risque-t-il pas de me déprécier à ses yeux ? Elle méprise les joueurs...

– Ceux qui jouent pour gagner, dit Harry. Elle sait bien que vous êtes au-dessus des questions d'argent.

– On n'est jamais au-dessus de ces questions-là, soupira Robert. Ma fortune est solide, mais enfin, elle n'est pas américaine.

– Un Américain n'est jamais riche, dit Harry. Ses besoins dépassent toujours ses moyens.

– Les Français ne sont pas plus sages, surtout ceux qui ont pour aïeux des seigneurs prodigues et désordonnés... Je suis sûr que je finirai par me ruiner.

– Cela vous est permis, dit Harry. Un beau mariage redorera votre blason. C'est bien ainsi que vous vous exprimez ?

– Oui, dit Robert. Mais les riches héritières sont plutôt rares.

– Une seule suffit, dit Harry.

Le vicomte l'épia en dessous :

– Je ne l'ai pas encore trouvée, dit-il.

– Avec ça !... dit Harry.

– Que croyez-vous donc ?...

Harry alluma un autre cigare, aussi noir et aussi âcre que le premier.

– Vous me comprenez, dit-il en faisant sauter son briquet d’or.

– Ma foi non, dit Robert. À quelle héritière faites-vous allusion ?... Pas à miss Bettina, je suppose ?

– Si, dit Harry.

– C’est vous qui flirtez avec elle !

– Détrompez-vous ; j’aime ailleurs.

– Qui ?... Miss Annie Spigurlo ?...

– Précisément, dit Harry.

L’honnête visage de Robert s’épanouit :

– Je m’en doutais, dit-il, mais je n’en étais pas sûr. Vous avez bon goût, car miss Annie est la jeune fille la plus exquise que je connaisse.

– Après miss Bettina, répondit Harry.

Robert se mit à rire :

– Miss Bettina est à part, dit-il. Je vais, en ami, vous poser une question... Promettez-moi d’y répondre franchement.

– C’est promis.

– Croyez-vous que je puisse espérer ?

– Vous avez une chance de premier ordre, dit gravement Harry.

– Vous exagérez peut-être un peu... Je ne lui suis pas indifférent, c’est entendu... mais acceptera-t-elle de devenir ma femme ?

Harry tira plusieurs bouffées avant de répondre.

– C’est une expérience à tenter.

– Je pense qu’elle ne refusera pas, reprit Robert, mais je crains quelques difficultés de la part de son père.

– Ne vous arrêtez pas à cela, dit Harry. Quand miss Bettina voudra se marier, elle saura forcer la main à son papa. Elle agira de telle sorte qu’il sera obligé de donner son consentement.

– Vous me réconfortez, dit Robert épanoui. Sans vous, je n’aurais jamais eu le courage de me déclarer.

– Je serai enchanté, dit Harry, de vous avoir été utile en cette affaire.

– Si je réussis, dit Robert avec effusion, accepterez-vous d'être mon premier témoin ?

– Plutôt deux fois qu'une ! fit jovialement Harry. Silence maintenant, car voici miss Dorothy.

– Pas un mot devant elle ! supplia Robert, prompt à s'inquiéter. Elle mettrait des bâtons dans les roues.

– Soyez tranquille, dit Harry.

Ce matin-là, miss Dorothy était jaune canari. En vérité, il était impossible de concevoir une robe plus jaune que la sienne.

– Good morning ! dit miss Dorothy.

La douce miss Annie l'accompagnait. Elle croquait avec avidité des petits morceaux de sucre candi.

– Où donc est miss Bettina ? demanda Harry. Serait-elle souffrante ?

– Elle achève de s'habiller, dit miss Dorothy, elle ne tardera pas.

– Nous vous proposons une promenade en canot automobile, dit Harry. Cela vous convient-il ?

– Beaucoup, dit miss Dorothy, sans même prendre l’avis de miss Annie.

– Alors je vais louer un navire, dit Harry.

– Je viens avec vous, dit mollement Robert.

– Non, restez. Je reviens dans cinq minutes.

Et il sauta au bas du perron. Miss Dorothy, méprisante, s’adressa au vicomte :

– Vous avez perdu hier au soir ?... N’avez-vous pas ?

– J’ai gagné ! protesta Robert.

– Vous mentez, rétorqua-t-elle. Vous avez perdu. C’est stupide ! Vous pouvez me répondre, miss Annie ne comprend pas le français,

– Je n’ai rien à vous répondre, dit Robert, froissé.

– Quel attrait trouvez-vous au jeu ?

– Il me passionne... Il me fait vibrer.

Miss Dorothy ricana :

– La vibration vous coûte cher !

– Vous êtes une excellente moraliste, dit Robert avec ironie.

Et il pensait :

– Quand je serai marié, mon premier soin sera de vous flanquer à la porte, espèce de gendarme !

Ils ne parlèrent plus. On n’entendait que le craquement du sucre sous les dents de miss Annie.

Un quart d’heure plus tard, miss Bettina n’était pas encore descendue, et Harry n’avait pas encore frété son vaisseau.

Miss Annie monta chez son amie ; elle reparut sans tarder, et ses traits exprimaient la surprise. Elle se mit à causer volublement avec miss Dorothy, qui fut aussitôt en proie à une agitation extrême, et se précipita dans l’hôtel.

– What is it ?

Il ne démêla pas le sens de la réponse de miss Annie. D’ailleurs, miss Dorothy arrivait, mécontente et préoccupée.

– Qu’y a-t-il ?... fit le vicomte.

– Je ne sais pas, dit miss Dorothy. Quelque chose de mystérieux... Nous ne trouvons plus Bettina.

– Où ne la trouvez-vous pas ? dit bêtement Robert.

– Nulle part ! répondit miss Dorothy avec impatience.

– Et alors, qu'est-ce que cela signifie ?...

– Allez chercher Harry, ordonna miss Dorothy. Courez, je vous prie !... Courez !...

Robert courut explorer le port. Il ne distingua point la silhouette d'Harry, qu'il eût reconnue de loin entre mille. Presque tous les canots étaient à leur poste de mouillage. Celui qu'ils louaient d'habitude flottait mollement à sa place. Le vicomte interrogea le patron ; ce dernier n'avait pas vu M. Atkinson.

Robert ne s'obstina point et regagna l'hôtel. Ces deux disparitions simultanées ne l'inquiétaient encore que modérément.

– Personne ! cria-t-il de loin.

– Je sais, répliqua miss Dorothy avec froideur. L'auto d'Harry n'est plus au garage. Ce voyou vient d'enlever miss Bettina.

– Hein ? haleta Robert en blêmissant. Vous plaisantez ?

– Une gouvernante qui vient de constater la fuite de sa pupille et, par conséquent, de perdre sa

situation, ne plaisante pas, riposta aigrement miss Dorothy.

Le vicomte se révolta :

– C'est impossible !... Tout à l'heure, Harry m'a confié qu'il aimait miss Annie !...

Miss Dorothy répéta ces mots à miss Annie, qui répliqua brièvement. Les deux jeunes filles opinèrent énergiquement.

– Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Robert. Miss Dorothy se retourna vers lui :

– Elle dit que vous êtes le dernier des imbéciles !

XVI.

L'ÉCROULEMENT.

L'aimable sang-froid de miss Annie demeura à peu près intact. Comme miss Dorothy s'exaltait, n'arrêtait pas de lui parler d'un ton agressif, elle se retira dans son appartement.

– Que dit-elle ?... fit encore Robert.

Miss Dorothy se montra spécialement hargneuse :

– Que dit-elle ?... Que dit-elle ?... Vous ne savez demander que cela ! Elle dit que miss Bettina n'est pas perdue.

– Ah ! je donnerais gros pour savoir où elle se cache, gémit le vicomte.

– Elle ne se cache pas. Elle roule sur les routes de France, à côté de cet exécrationnable garçon.

Robert serra les poings et les mâchoires :

– Celui-là, si je le tenais !...

– Il vous étrillerait, voilà tout ! dit miss Dorothy.

Elle continua, plutôt pour elle que pour lui :

– Que faire ?... Que tenter ?... Rien !... Je ne puis m'élaner au hasard sur un chemin quelconque...

– Peut-être les a-t-on vus partir ? suggéra Robert. Nous devrions commencer une enquête...

– Et après ?... Les croyez-vous assez naïfs pour se laisser pincer ?... Nous les rattraperons à leur heure, quand ils auront avisé M. Backeby de leur fugue, et qu'il sera forcé d'accorder la main de Bettina à Harry... Je suis trop sotte de ne pas m'être méfiée !... Je suis presque aussi stupide que vous !...

– Ils ont adroitement manigancé la chose, reprit pensivement Robert. Je suis assez malin, n'empêche que je ne me suis aperçu de rien.

– Vous aviez trop à faire avec les cartes, dit miss Dorothy avec rudesse. Mais à quoi sert de récriminer ainsi dans le vide ?...

Elle abandonna son fauteuil et se dirigea vers la porte.

– Où allez-vous ? dit Robert.

– Télégraphier à un monsieur qui est à Paris, dit-elle.

Robert frémit :

– À M. Eleazar Tramp ?

– Justement. Il importe de l'aviser à l'instant.

– Attendez quelques heures, supplia le vicomte. Il s'agit peut-être d'une simple mystification...

Miss Dorothy eut un regard de pitié.

– Vous ne comprenez pas le caractère de miss Bettina, dit-elle. C'est une jeune fille très cinématographique. En ce moment, elle s'imagine tourner un film. Elle ira jusqu'au bout.

– Hélas ! s'indigna Robert. Les Américains ont une étrange mentalité.

Miss Dorothy, courroucée, éleva la voix :

– Que supposez-vous ?... Miss Bettina est une honnête fille, vous entendez ?... Même dans ce scandale, elle restera irréprochable. Je ne vous permets pas de critiquer son attitude. Quant à

Harry, c'est un honnête garçon, incapable d'un acte qui ne soit pas chevaleresque.

– Il n'y a qu'un moment, dit Robert, vous le flétrissiez en termes énergiques.

– Moi, j'ai le droit ! cria Dorothy. Pas vous.

– Ne vous fâchez pas...

– Votre suspicion est offensante. Vous, si vous enleviez une jeune personne, je suis persuadée que vous n'auriez aucun tact !

– Pardon !... pardon !... protesta Robert. J'ai plus de tact que votre Harry !... D'abord, je n'ai jamais enlevé celle que j'aime, moi !...

Miss Dorothy s'apaisa soudain, tant ce que venait de dire le vicomte lui paraissait attendrissant :

– Pauvre gamin ! s'apitoya-t-elle.

Et elle s'engouffra dans l'ascenseur.

Une fois seul, Robert ne pensa plus à miss Dorothy, mais exclusivement à lui-même.

Il ne savait pas souffrir, il ne savait pas être malheureux, il essayait encore de ramasser ses illusions éparpillées.

Comme cet Harry l'avait berné ! Comme il devait se gausser de lui en compagnie de miss Bettina !

– Ce sera un mauvais époux, pensait Robert. Il dissimule trop bien pour être un mari convenable. Ce sera la punition infligée par la Providence à cette pécore. Je ne suis pas méchant, mais cela me réjouira !...

Et, plus sombre :

– Peut-être nourrit-il l'intention de la dépouiller de ses bijoux... Après tout, qui connaît cet aventurier ?... qui sait de quoi il est capable ?...

Puis il songea de nouveau à lui-même avec une mélancolie croissante.

Il était victime de sa propre négligence. Il eût dû penser que, puisque le roi des cigarettes et son homme lige Eléazar Tramp faisaient surveiller miss Bettina, c'était parce qu'ils se défiaient d'elle. Sous des dehors aimables, elle était dangereuse.

La preuve, c'est qu'elle n'avait pas hésité devant la pire folie.

– J'aurais dû l'épier jour et nuit, se reprochait le vicomte. Mais qu'aurais-je empêché ?... Par co-

quetterie, par sadisme, elle s'est enfuie devant nous, sous nos yeux. Je n'ai rien à me reprocher.

Il examina en soupirant sa boîte de cigarettes à dix-huit francs.

– C'est bien fini d'en fumer. Je retombe dans le caporal ordinaire. Que vais-je devenir?... J'aurai de la chance si Carcajoux me garde. S'il me renvoie, je recommencerai à battre le pavé de Paris, comme autrefois... j'ai trop aisément oublié mon passé. Je serai plus malheureux que jadis, car j'ignorais la vie facile, le luxe...

Il glissait lentement dans son fauteuil. On était bien dans ce palace, beaucoup mieux que chez la mère Artigoul. Au fait, pourquoi ne pas briguer un emploi de valet de chambre ?

La pauvreté de son chagrin désolait Robert. Il eût voulu être lyrique et n'y réussissait point. Toutes ses pensées se résumaient ainsi :

– Je suis très embêté.

C'était trivial et mesquin, mais il ne pouvait mieux exprimer son sentiment.

Miss Dorothy Strabon, une feuille de papier à la main, sortit de l'hôtel à grandes enjambées. Elle

allait à la poste pour lancer un télégramme à Eléazar Tramp.

– Moi aussi, il faut que je télégraphie, pensa alors Robert. Si je n’annonçais pas la catastrophe à Carcajoux, cela ferait encore plus mauvais effet. Allons-y !

Il rédigea sa dépêche sans périphrases, avec un net souci d’économie.

« *Bettina enlevée par nommé Harry Atkinson. Stop. Que faire ? – Delessart.* »

Et il attendit.

Pour se distraire, il fit ses malles, ce qui lui prit tout son temps jusqu’au déjeuner.

Miss Annie et miss Dorothy étaient en robes de voyage. La gouvernante fut seule à manger avec son appétit ordinaire. Le vicomte était sinistre. Miss Annie, comme d’habitude, riait aux anges. L’aventure romantique de son amie l’enchantait. Pour mieux la comprendre, elle eût suivi personnellement n’importe quel galant au bout du monde.

Il n'y eut pas la moindre conversation, car ils n'avaient rien à dire. Ils se séparèrent tout de suite après avoir bu le café.

– Qu'elle aille au diable !... murmura Robert.

Et il fit une longue sieste, sous prétexte de réfléchir aux événements.

La réponse de Carcajoux arriva à la fin de l'après-midi. Elle était laconique, dépourvue de toute amphibologie :

« *Rentrez.* »

Ce mot parut énorme au vicomte. Il servait de conclusion à son histoire.

Il rentra. Il était si désemparé qu'il quitta l'hôtel sans présenter ses hommages à miss Annie et miss Dorothy. Comparâtre devant cette dernière, l'informer de son départ, donner une explication quelconque, était au-dessus de ses forces. Il préférait être taxé de goujaterie.

Quand le train s'ébranla, Robert se mit à la fenêtre. Le ciel était pur, la Méditerranée d'huile. Les mimosas et les jasmins embaumaient. Ce n'était peut-être qu'une illusion, mais il lui plut de croire que les fleurs sentaient vraiment bon.

Lorsqu'il se rassit, ses yeux étaient pleins de larmes ; il avait sans doute reçu des escarbilles.

*** **

Chez Carcajoux, le jeune homme bigle l'accueillit : avec des transports de joie.

– Ah ! te voilà... je suis content de te revoir. Je regrette que cela ne soit pas pour longtemps, car le patron va te renvoyer. Il m'a dit qu'il n'avait jamais vu un pareil idiot.

– Il a dit ça ?... fit Robert.

– Il l'a dit. Mais ne t'en fais pas. Maintenant que tu connais le métier, tu trouveras une bonne place...

– C'est déjà fait, plastronna Robert Et même que c'est meilleur qu'ici !...

– Moi, je me débrouille, reprit le jeune homme bigle, à qui il tardait de parler de lui.

– Tu écris toujours des vers ? demanda distraitement le vicomte.

– Et comment !... j'ai déposé une tragédie en cinq actes, à l'Odéon. Il n'y a plus de tragédies,

c'est le moment d'en faire une. La mienne a pour titre : *Mérovée*... ça se passe comme de juste sous les Mérovingiens. Vieille époque !...

– Très bien, très bien, dit Robert. Le patron-est-il là ?

– Oui... C'est tout en alexandrins. Ce n'est pas pour me flatter, mais c'est d'un musical !... Quand Mérovée vient de remporter une victoire, il s'écrie :

*Je pourrais de ce pas conquérir les Espagnes
Mais ce sera plus tard l'œuvre de Charlemagne.*

Robert endigua le flot de vers :

– Admirable !... Il est seul, le patron ?...

– Non... Avoue que tu n'as pas souvent entendu des vers aussi sonores ?

– Jamais. Avec qui est-il ?

– Avec un type qui vient souvent... Un Américain qui a le nez comme un phare.

– Eleazar Tramp ?... fit Robert.

– Oui... Ce qui est le plus émouvant, c'est les stances de la jeune captive...

– Annonce-moi ! dit Robert en le poussant.

L'éclipse du jeune homme bigle dura quelques minutes à peine.

– Entre, dit-il gaiement. Qu'est-ce qu'on va te passer !

– Oh ! Je n'ai pas peur, affirma Robert, qui tremblait comme une feuille de peuplier.

Le bureau de M. Carcajoux sentait plus que jamais l'oignon. Robert, beaucoup moins fier que tout à l'heure, se trouva entre deux nez sévères, un blanc et un rouge.

– Bonjour, messieurs, dit-il avec toute la désinvolture et l'aménité dont il était capable. Comment vous portez-vous ?

– À merveille, vicomte, répondit Eleazar Tramp. Vous aussi, vous vous portez bien. Vous avez engraisé.

– Parbleu ! fit Carcajoux. Le travail ne l'a pas fatigué.

– Il est d'un chic ébouriffant ! railla l'Américain.

M. Carcajoux cligna de l'œil :

– Oh ! l'affaire n'a pas été mauvaise pour lui. Il m'a ruiné, mais il a pris du ventre.

Eleazar Tramp mit les pouces dans les entourures de son gilet.

– Peut-être, s'il nous trouve assez gentils pour nous raconter l'histoire, consentira-t-il à nous la raconter.

– Parlez ! cria M. Carcajoux. Parlez donc, imbécile !...

Robert toussa pour s'éclaircir la voix :

– Eh bien, voilà... Nous attendions miss Bettina, Atkinson a prétendu qu'il allait louer un canot automobile, et ce n'était pas vrai... Ils sont partis tous les deux en auto.

– Et alors ?... fit M. Carcajoux.

– Alors, nous ne les avons pas revus.

– Et qu'avez-vous fait ?

– Rien, avoua Robert.

– C'est un minimum, apprécia Eleazar Tramp.

M. Carcajoux étendit le bras :

– J'ai enrôlé cet individu par pitié ! Il m'était recommandé par une dame du monde...

– Il avait une petite barbiche, compléta l'Américain.

– Je l'ai cru intelligent. Je me suis cruellement trompé ! Il n'a même pas su surveiller une innocente jeune fille !...

– Je la surveillais, dit piteusement Robert.

M. Carcajoux, exaspérant son tic, cligna de l'œil plusieurs fois avec indignation.

– Non, monsieur, vous ne la surveilliez pas !... vous vous empiffriez aux frais de M. Backeby !... Votre devoir strict était de la poursuivre, de la traquer, de tuer le ravisseur !

– Je ne savais pas où ils étaient...

– Pas loin de vous, dit Eleazar Tramp.

– Où donc ?

– À Cannes.

Robert eut un regard lourd de reproche :

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?... Il suffisait de m'envoyer de nouvelles instructions...

– Il est formidable ! s'exclama M. Carcajoux.

– Mais non, il est gentil, dit Eleazar Tramp. Je suis sûr qu'il est content. de savoir que miss Bet-

tina est retrouvée et officiellement fiancée à Harry Atkinson. Ce jeune homme a réussi un joli coup.

– Il ne lui a pas volé ses diamants ? demanda Robert.

– Pas encore, dit Eleazar Tramp. Cela viendra peut-être, mais plus tard.

– Et vous ne serez pas chargé de l'enquête, dit M. Carcajoux, car je me prive de vos services à date de ce jour.

– J'allais vous offrir ma démission, dit Robert.

– Touchant accord !... dit Eleazar Tramp.

– Il ne nous reste plus qu'à régler nos comptes, dit Robert.

– Plus tard ! plus tard !... fit précipitamment M. Carcajoux. Demain après-midi, par exemple.

– Si vous voulez, dit Robert.

– C'est cela, dit Eleazar Tramp avec un petit sourire. Demain après-midi, je ne serai plus là... Vous serez plus tranquilles.

XVII.

LA FOI QUI SAUVE.

Eleazar Tramp accompagna Robert jusqu'à l'église de Notre-Dame-de-Lorette. L'ex-vicomte était très fatigué, très vieux. Il regardait l'asphalte du trottoir, tel un enfant craintif qui sait que ses parents n'ont pas tout à fait fini de le gronder. Eleazar Tramp le poussa assez brusquement dans un bar et, d'une tape sur l'épaule, l'assit.

– Que prenez-vous ?... dit-il.

– N'importe quoi, dit Robert.

– Ils n'en ont peut-être pas, reprit Eleazar Tramp, railleur. Pour moi, ce sera un verre d'eau de Vichy.

Le garçon réussit, d'un simple coup de serviette, à rendre le faux marbre de la table plus poisseux.

– Bon !... quart Vichy... Et pour monsieur ?

– Un manhattan, dit Robert.

Le garçon resta bouche bée :

– Un quoi ?...

– On ne fait pas de cocktails ici, dit Eleazar Tramp. Mon pauvre Delessart, vous avez la folie des grandeurs.

– Alors, un cacao, commanda Robert.

L'homme au nez pivoine devenait mélancolique :

– Chacun a ses malheurs. Je ne bois plus que de l'eau. Il paraît que j'allais mourir, parce que mes artères sont comme des tuyaux de pipe.

Ayant vidé son verre d'un trait, il fit une grimace.

– Pourtant, ceci est une liqueur terrible et dangereusement corrosive... Il est impossible que cette horreur me fasse du bien. Garçon !... un cognac !...

Un large sourire découvrit ses dents dorées.

– J'alterne ! vous comprenez ?... Un grand verre d'eau, un dé à coudre d'alcool. Il faut savoir régler sa vie.

Et sans transition :

– Vous êtes un brave garçon, mais vous êtes aussi, pardonnez-moi l'expression, une nouille.

Robert, au lieu de protester, se tassa davantage sur la banquette. Il était, en effet, une nouille.

– Je vous ai jugé exactement la première fois que je vous ai vu. J'ai pensé que vous aviez une honnêteté volumineuse comme une éponge de Sumatra, et une toute petite intelligence rabougrie.

– Oui, je suis honnête ! affirma Robert, s'accrochant à cette vertu négative.

– Chacun l'est à sa façon, continua Eleazar Tramp. Parfois c'est une qualité, d'autres fois un défaut. Chez vous, c'est un vice... Combien vous a rapporté cette aventure ?

– Rien, dit Robert avec une franchise indubitable.

– Vous avez tout dépensé ?...

– Oui, monsieur... tout.

– Cela est réellement désolant, dit l'autre. Ainsi, vous n'avez aucun bénéfice ?... Vous êtes encore plus bête que je ne croyais !

Deux gorgées de cacao donnèrent à Robert une énergie farouche.

– J’espère, dit-il avec indignation, que ce n’est pas pour me traîner dans la boue que vous m’avez invité ?

– Non, répondit avec flegme Eleazar Tramp. J’ai pour vous une sympathie considérable. Vous êtes gentil comme il n’est pas possible de l’être. Mais quand on a l’aubaine de faire une affaire avec Backeby, on doit en tirer une légitime satisfaction.

– Je n’ai pas songé à cela, dit ingénument Robert.

– Tant pis ! dit l’homme au nez rouge.

Robert voulu faire le fier :

– Je ne regrette rien ! fit-il. J’ai ma conscience pour moi !

– Ne vous en vantez pas. L’individu qui ne se repent pas de ses fautes ne vaut rien. Pensez-vous que le hasard vous favorisera derechef ?... Vous n’avez pas de situation et vous êtes incapable de vous en créer une.

– Ne vous inquiétez pas ! dit Robert, qui venait de boire une nouvelle gorgée de cacao. J’ai des projets.

– *Beati pauperes spiritu !...* dit Eleazar Tramp.

– Yes ! dit Robert en clignant de l’œil. Vous oubliez que maintenant je parle anglais.

Le rire d’Eleazar Tramp fut si formidable que le plongeur sortit de l’office, bien que sa tenue fût assez négligée pour dégoûter à jamais les clients d’approcher leurs lèvres de la vaisselle de l’établissement.

– Incurable !... dit l’Américain en souffrant un peu. Vous êtes incurable !... Finissons-en, M. Delessart... Nos comptes sont en règle, je ne vous dois rien ?

– Et je ne vous demande rien, riposta Robert.

Eleazar Tramp ouvrit un carnet, écrivit avec application, puis tendit un chèque à Robert.

– Prenez quand même ceci, dit-il.

Robert lut son nom et trois mots qui l’éblouirent : dix mille francs. Ses oreilles bourdonnèrent.

– Qu’est-ce que c’est ?...

– Je vous offre cette somme, expliqua Eleazar Tramp, parce que vous êtes un brave garçon, et parce que le jeune Harry Atkinson est un fiancé honorable pour Bettina.

Robert sentit que ses yeux s’embuaient. Il acheva son verre de cacao. Puis il ouvrit la bouche.

– Gardez vos louanges ! dit aussitôt l’homme au nez rouge. Je redoute les attendrissements. D’ailleurs, mon geste risque plutôt de vous nuire. Vous êtes si naïf que vous allez vous croire riche. Que ces quelques dollars ne vous empêchent pas d’être débardeur, si ce métier vous paraît intéressant. Adieu, vicomte, et que Dieu vous garde !

Il plaqua sur la table un billet de dix francs et s’en alla.

Robert, abasourdi, le suivit du regard. Eleazar Tramp disparut derrière le cou guillotiné d’un autobus. Cette fois l’aventure était bien terminée.

Robert ramassa la monnaie et se leva à son tour.

– Et alors, quoi ?... fit grossièrement le garçon, il n’y a plus de pourboire, cette année ?...

– Ah !... oui... balbutia Robert.

Il donna un franc et empocha le reste.

Quelques minutes, il médita au bord du trottoir. Ses réflexions, pourtant confuses, l'absorbaient tellement qu'il faillit se faire écraser en s'engageant sur la chaussée. Il n'entendit même pas ce que lui disaient les chauffeurs, qui n'avaient aucune raison de cacher leur opinion sur son compte.

D'instinct, sans savoir comment, il se rendit chez lui. Les animaux migrateurs voyagent de la sorte.

Le chien de M^{me} Artigoul se chauffait au soleil devant la porte.

– Béhanzin !... appela Robert.

La queue frétilante, les pattes fléchies, le chien vint à lui.

– Bonjour, mon petit Zinzin !...

Mais le chien le reconnut alors. Son poil se hérissa, sa queue se transforma en rince-bouteilles, ses babines se retroussèrent sur ses crocs et il se mit à aboyer avec une fureur épileptiforme. Jamais cris de chien en délire ne furent plus féroces ni plus rauques. Béhanzin se rattrapait de n'avoir pas eu depuis longtemps le plaisir de se mettre en colère.

– Monsieur Delessart !...

L'exclamation était de la concierge, déjà sortie de sa loge. Robert prit un air enjoué, car le moment venait de mentir.

– C'est moi !... dit-il en souriant. Comment allez-vous ?...

– Mal, très mal, répondit M^{me} Artigoul.

– Vous êtes malade ?...

– Si ce n'était que cela !... fit-elle. Un affreux malheur m'a frappée.

– Un malheur ?...

– Mon perroquet s'est envolé !...

Robert éprouva une joie douce. Il n'entendrait plus l'exécrable volatile glapir :

– Paie ton terme !... paie ton terme !...

– Ça, c'est triste, dit-il avec componction hypocrite. Mais il reviendra peut-être ?...

– Jamais, dit la concierge... On l'a mangé. J'ai aperçu des plumes vertes dans la poubelle du 23... J'ai déposé une plainte, mais la police n'a pas bougé. Vous, vous auriez sûrement découvert les

criminels... Un oiseau qui avait plus de soixante ans !...

– Achetez-en un autre, concilia Robert avec une légèreté inconcevable.

– Un autre ?... s'indigna M^{me} Artigoul. Vous me prenez donc pour une mère dénaturée ?...

Et elle abandonna sur-le-champ l'ex-vicomte, ravi de n'avoir pas à conter son odyssée.

La chambre de Robert était en parfait état. Chaque samedi, M^{me} Artigoul balayait le plancher, battait l'humble tapis, et d'un plumeau actif faisait voler sur la cheminée la poussière de la commode et réciproquement.

Robert regarda autour de lui. Son vieux fauteuil Voltaire lui tendait ses bras sans mains. Il s'assit.

Un imperméable était accroché derrière la porte à une patère. Il était triste. Il avait des goitres aux coudes.

La pendule marquait trois heures. Elle était morte toute seule, doucement, pendant que Robert roulait dans le train bleu. Deux candélabres en zinc montaient la garde pour défendre cette heure qui ne signifiait rien.

Une petite bête noire traversa la pièce. Elle allait très vite, tout droit. On sentait qu'elle était chez elle. Mais elle aperçut Robert et s'arrêta net. Il comprit qu'elle se demandait :

– Qui est cet intrus ?... Que vient-il faire dans mon royaume ?...

Puis, en hâte, elle fila se cacher derrière un pied de la table. Il ne distinguait plus que le fin bout de ses antennes. Elle l'observait, elle attendait qu'il s'en allât.

Robert était douloureusement las. Il était incapable de fixer sa pensée. Il revoyait les autos, les palaces, les fleurs de la Côte d'Azur, miss Bettina...

Tout cela était confus, estompé, mais le souvenir qu'il en garderait suffirait à gâter son existence. Il était redevenu lui-même. Il n'était plus rien. Ne discernait-il pas son spectre au fond du trou que creusait la glace de l'armoire ?

– Je suis un homme fini ! dit-il avec désespoir.

On frappa. M^{me} Artigoul montait déjà.

– Entrez ! fit-il.

Ce n'était pas M^{me} Artigoul. C'était miss Dorothy Strabon, sanglée dans un manteau noir. Robert se leva.

– Bonjour !... dit miss Dorothy.

Elle ne lui offrit pas la main, referma la porte et s'assit.

– C'est haut, dit-elle. Aux États-Unis, toutes les maisons ont des ascenseurs.

Il ne savait que répondre. Il ne songeait point à lui demander pourquoi elle était là. Il l'acceptait passivement, prêt à entendre les choses désagréables qu'elle ne manquerait pas de lui dire à bref délai.

Miss Dorothy se leva, ouvrit la fenêtre, se rassit.

– Il faut de l'air, dit-elle. Aimez-vous l'air ?

– Yes, dit Robert.

Elle le contempla longuement, avec moins de dureté que de coutume.

– Asseyez-vous, dit-elle.

Robert obéit. Il y eut un silence.

– J'ai difficilement trouvé votre domicile, dit miss Dorothy. C'est tout l'appartement ?...

– C'est tout, répondit Robert. Ce n'est pas luxueux...

– C'est surtout mal arrangé, dit-elle. À New-York, j'avais une chambre quatre fois plus exiguë, mais elle était délicieuse... Ici vous n'avez rien d'artistique.

Elle pointa l'index vers une petite photographie :

– Votre sweet heart ?...

– Ma mère, dit Robert. Elle est morte.

– Vous êtes donc orphelin ?...

Robert n'avait jamais pensé à cela. Passé la trentaine, on n'a plus l'impression d'être orphelin. On est seul. Voilà tout.

Miss Dorothy reprit :

– Pourquoi faites-vous ce visage lugubre ?

– Moi ?... dit Robert. Je suis gai, très gai.

– Non, monsieur, dit-elle. Savez-vous seulement pourquoi vous n'êtes pas gai ?...

– Oh ! Yes !... dit Robert.

– Expliquez ?...

Robert se troubla : que pouvait-il expliquer à cette robuste fille qui l'intimidait et le dominait ?

– À quoi bon ?... fit-il avec accablement.

– Vous avez tort, dit miss Dorothy. Il faut toujours expliquer. C'est une consolation et quelquefois mieux.

Elle croisa les jambes fort haut, sans mettre dans ce geste la moindre coquetterie.

– Vous manquez de volonté, dit-elle.

Robert regimba :

– J'ai, au contraire, une volonté de fer.

– Je vous connais. Vous êtes d'une faiblesse déplorable. Vous n'osez pas parler. Ou alors vous parlez de façon absurde.

Robert ne se défendit pas. Miss Dorothy arracha son chapeau et secoua sa courte chevelure, comme faisait si souvent miss Bettina.

– Quand on aime une femme, dit-elle, il faut avoir le courage de l'avertir, sinon, elle ne s'en aperçoit pas toujours. Or, vous aimez une femme. Qu'attendez-vous pour lui demander si elle vous aime en retour ?...

– Ce serait de la folie !... dit Robert, tout pâle.

– Peut-être, dit miss Dorothy.

– Allons donc !... Elle m'a prouvé que son cœur ne m'appartenait pas !...

– Par dépit.

– Je ne suis d'ailleurs pas digne d'elle !...

– Pourquoi pas ?...

– Je ne suis pas vicomte, je suis pauvre.

– On le savait dès le premier jour, dit miss Dorothy.

Cette déclaration consterna Robert.

– Vous le saviez ?...

– Naturellement, dit miss Dorothy.

– Alors, conclut-il, vous vous moquez de moi. C'est mal de me redonner de l'espoir... c'est très mal... Vous avez raison, je suis faible... cela ne m'empêche pas de souffrir... Tenez, j'ai envie de mourir !...

Et il baissa le front, tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

Miss Dorothy lui dit de sa même voix tranquille :

– Taisez-vous. Il n’y a pas de tragédie là-dedans. Je vous aime également. Je serai votre femme.

Robert sursauta. Il éprouvait la plus violente surprise de son existence.

– Ce n’était pas difficile d’exprimer cela, dit miss Dorothy.

Elle lui parut plus imposante, plus majestueuse. Elle avait des yeux superbes, un teint admirable. Mais il n’eut pas le loisir de lui trouver d’autres beautés.

– Je vous permets de m’embrasser, dit-elle.

Elle lui donna un baiser loyal, chaste, qui le fit tressaillir. Il sourit, elle l’embrassa encore.

– Nous achèterons une librairie, dit-elle, j’ai des économies.

– Moi aussi, dit Robert. J’ai économisé dix mille francs.

– Vous me les donnerez, dit-elle. C’est moi qui tiendrai la caisse.

– Yes, dit Robert.

Il était prêt aux pires soumissions, il acceptait son esclavage.

– Où sont vos malles ?... demanda miss Dorothy.

– À la gare, dit Robert.

– Allons les chercher, décréta-t-elle en se recoiffant. Les vêtements s'abîment dans une malle. Il faut les déplier.

Sur le palier, il reçut un troisième baiser qu'il rendit avec fougue. Elle descendit la première, elle avait une nuque adorable. Robert céda à la tentation de l'effleurer d'un doigt léger. Elle se retourna, courroucée :

– Pas cela !... dit-elle. Je vous giflerais !...

Béhanzin se précipita, plus agressif que jamais. Miss Dorothy lui asséna une forte tape sur l'arrière-train et, comme il protestait, une autre sur le museau. L'animal, stupéfait, s'enfuit en gémissant.

M^{me} Artigoul s'avança pour voir qui avait l'audace de battre son chien. Robert, tout réjoui, lui fit un signe cabalistique :

– Ma fiancée ! dit-il avec orgueil.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2013

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après Pujol René, *Le resquilleur sentimental*, Paris éd. des Portiques, 1931. La photo de première page, *Place de la Concorde, années cinquante*, a été prise par Henri Rufener. Elle est publiée avec l'autorisation des héritiers.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez

l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

,

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et

[https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienv
enue](https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue).